C. G. Munarini

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE
L'ABBÉ DE CONDILLAC.

TOME SECOND.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE L'ABBÉ DE CONDILLAC.

TOME SECOND,

CONTENANT

LE TRAITÉ DES SENSATIONS.

Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quæ dixero : sed, ut homunculus, probabilia conjecturâ sequens.

Cic. Tusc., quæst., l. I, c. 9.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARME.

1792.

AVIS IMPORTANT
AU LECTEUR.

J'ai oublié de prévenir sur une chose que j'aurois dû dire, et peut-être répéter dans plusieurs endroits de cet ouvrage ; mais je compte que l'aveu de cet oubli vaudra des répétitions, sans en avoir l'inconvénient. J'avertis donc qu'il est très-important de se mettre exactement à la place de la Statue que nous allons observer. Il faut commencer d'exister avec elle, n'avoir qu'un seul sens, quand elle n'en a qu'un ; n'acquérir que les idées qu'elle acquiert, ne contracter que les habitudes qu'elle contracte : en un mot, il faut n'être que ce qu'elle est. Elle ne jugera des choses comme nous, que quand elle aura tous nos sens et toute notre expérience ; et nous ne jugerons comme elle, que quand nous nous supposerons privés de tout ce

qui lui manque. Je crois que les Lecteurs, qui se mettront exactement à sa place, n'auront pas de peine à entendre cet ouvrage; les autres m'opposeront des difficultés sans nombre.

On ne comprend point encore ce que c'est que la Statue que je me propose d'observer; et cet Avertissement paroîtra sans doute déplacé: mais ce sera une raison de plus pour le remarquer, et pour s'en souvenir.

Si je n'ai rien dit de la division de ce Traité, c'est parce que cette précaution m'a paru superflue. Un coup-d'œil sur la table, qui est à la fin de ce volume, fera connoître le plan que j'ai suivi.

DESSEIN DE CET OUVRAGE.

Nous ne saurions nous rappeller l'ignorance dans laquelle nous sommes nés : c'est un état qui ne laisse point de traces après lui. Nous ne nous souvenons d'avoir ignoré que ce que nous nous souvenons d'avoir appris ; et pour remarquer ce que nous apprenons, il faut déjà savoir quelque chose : il faut s'être senti avec quelques idées, pour observer qu'on se sent avec des idées qu'on n'avoit pas. Cette mémoire réfléchie, qui nous rend aujourd'hui si sensible le passage d'une connoissance à une autre, ne sauroit donc remonter jusqu'aux premieres : elle les suppose au contraire, et c'est-là l'origine de ce penchant que nous avons à les croire nées avec nous. Dire que nous avons appris à voir, à entendre, à goûter, à sentir, à toucher, paroît le paradoxe le plus étrange. Il semble que la nature nous a donné l'entier usage de nos sens, à l'instant même qu'elle les a formés ; et que nous nous en sommes toujours servis sans étude, parce qu'aujourd'hui nous ne sommes plus obligés de les étudier.

J'étois dans ces préjugés, lorsque je publiai mon essai sur l'origine des connoissances humaines. Je n'avois pu en être retiré par les raisonnemens de Locke sur un aveugle-né, à qui on donneroit le sens de la vue ; et je soutins contre ce philosophe, que l'œil juge naturellement des figures, des grandeurs, des situations et des distances.

Vous savez, madame, à qui je dois les lumieres, qui ont enfin dissipé mes préjugés : vous savez la part qu'a eue à cet ouvrage une personne qui vous étoit si chere, et qui étoit si digne de votre estime et de votre amitié (1). C'est à sa mémoire que je le consacre, et je m'adresse à vous, pour jouir tout-à-la-fois et du plaisir de parler d'elle, et du chagrin de la regretter. Puisse ce monument perpétuer le souvenir de votre amitié mutuelle, et de l'honneur que j'aurai eu d'avoir part à l'estime de l'une et de l'autre !

Mais pourrois-je ne pas m'attendre à ce succès, quand je songe combien ce Traité est à elle ? Les vues les plus exactes et les plus

(1) C'est elle qui m'a conseillé l'Epigraphe *ut potero explicabo*, etc.

fines qu'il renferme, sont dues à la justesse de son esprit et à la vivacité de son imagination; qualités qu'elle réunissoit dans un point où elles paroissent presque incompatibles. Elle sentit la nécessité de considérer séparément nos sens, de distinguer avec précision les idées que nous devons à chacun d'eux, et d'observer avec quels progrès ils s'instruisent, et comment ils se prêtent des secours mutuels.

Pour remplir cet objet, nous imaginâmes une Statue organisée intérieurement comme nous, et animée d'un esprit privé de toute espece d'idées. Nous supposâmes encore que l'extérieur tout de marbre ne lui permettoit l'usage d'aucun de ses sens, et nous nous réservâmes la liberté de les ouvrir à notre choix aux différentes impressions dont ils sont susceptibles.

Nous crûmes devoir commencer par l'odorat, parce que c'est de tous les sens celui qui paroît contribuer le moins aux connoissances de l'esprit humain. Les autres furent ensuite l'objet de nos recherches, et après les avoir considérés séparément et ensemble, nous vîmes la Statue devenir un animal capable de veiller à sa conservation.

Le principe qui détermine le développement de ses facultés, est simple; les sensations mêmes le renferment : car toutes étant nécessairement agréables ou désagréables, la Statue est intéressée à jouir des unes et à se dérober aux autres. Or, on se convaincra que cet intérêt suffit pour donner lieu aux opérations de l'entendement et de la volonté. Le jugement, la réflexion, les desirs, les passions, etc. ne sont que la sensation même qui se transforme différemment (1). C'est

(1) Mais, dira-t-on, les bêtes ont des sensations, et cependant leur ame n'est pas capable des mêmes facultés que celle de l'homme. Cela est vrai, et la lecture de cet ouvrage en rendra la raison sensible. L'organe du tact est en elle moins parfait; et par conséquent, il ne sauroit être pour elles la cause occasionnelle de toutes les opérations qui se remarquent en nous. Je dis *la cause occasionnelle*, parce que les sensations sont les modifications propres de l'ame, et que les organes n'en peuvent être que l'occasion. De-là le philosophe doit conclure, conformément à ce que la foi enseigne, que l'ame des bêtes est d'un ordre essentiellement différent de celle de l'homme. Car seroit-il de la sagesse de Dieu qu'un esprit capable de s'élever à des connoissances de toute espece, de découvrir ses devoirs, de mériter et de démériter, fût assujetti à un corps qui n'occasionneroit en lui que les facultés nécessaires à la conservation de l'animal?

pourquoi il nous a paru inutile de supposer que l'ame tient immédiatement de la nature toutes les facultés dont elle est douée. La nature nous donne des organes, pour nous avertir par le plaisir de ce que nous avons à rechercher, et par la douleur de ce que nous avons à fuir. Mais elle s'arrête là; et elle laisse à l'expérience le soin de nous faire contracter des habitudes, et d'achever l'ouvrage qu'elle a commencé.

Cet objet est neuf, et il montre toute la simplicité des voies de l'Auteur de la nature. Peut-on ne pas admirer qu'il n'ait fallu que rendre l'homme sensible au plaisir et à la douleur, pour faire naître en lui des idées, des habitudes et des talens de toute espece?

Il y a sans doute bien des difficultés à surmonter pour développer tout ce système, et j'ai souvent éprouvé combien une pareille entreprise étoit au-dessus de mes forces. Mademoiselle Ferrand m'a éclairé sur les principes, sur le plan et sur les moindres détails; et j'en dois être d'autant plus reconnoissant, que son projet n'étoit ni de m'instruire, ni de faire un livre. Elle ne s'appercevoit pas qu'elle devenoit auteur, et elle n'avoit d'autre

dessein que de s'entretenir avec moi des choses auxquelles je prenois quelque intérêt. Aussi ne se prévenoit-elle jamais pour ses sentimens ; et si je les ai presque toujours préférés à ceux que j'avois d'abord, j'ai eu le plaisir de ne me rendre qu'à la lumiere. Je l'estimois trop pour les adopter par tout autre motif, et elle-même, elle en eût été offensée : cependant il m'arrivoit si souvent de reconnoître la supériorité de ses vues, que mon aveu ne pouvoit éviter d'être soupçonné de trop de complaisance. Elle m'en faisoit quelquefois des reproches ; elle craignoit, disoit-elle, de gâter mon ouvrage ; et examinant avec scrupule les opinions que j'abandonnois, elle eût voulu se convaincre que ses critiques n'étoient pas fondées.

Si elle avoit pris elle-même la plume, cet ouvrage prouveroit mieux quels étoient ses talens : mais elle avoit une délicatesse, qui ne lui permettoit seulement pas d'y penser. Contraint d'y applaudir, quand je considérois les motifs qui en étoient le principe, je l'en blâmois aussi, parce que je voyois dans ses conseils ce qu'elle auroit pu faire elle-même. Ce Traité n'est donc malheureusement que le résultat des conversations que j'ai eues

avec elle, et je crains bien de n'avoir pas toujours su présenter ses pensées dans leur vrai jour. Il est fâcheux qu'elle n'ait pas pu m'éclairer jusqu'au moment de l'impression; je regrette sur-tout qu'il y ait deux ou trois questions, sur lesquelles nous n'ayions pas été entierement d'accord.

La justice que je rends à mademoiselle Ferrand, je n'oserois la lui rendre si elle vivoit encore. Uniquement jalouse de la gloire de ses amis, et regardant comme à eux tout ce qui pouvoit en elle y contribuer, elle n'auroit point reconnu la part qu'elle a à cet ouvrage, elle m'auroit défendu d'en faire l'aveu, et je lui aurois obéi. Mais aujourd'hui dois-je me refuser au plaisir de lui rendre cette justice? C'est tout ce qui me reste dans la perte que j'ai faite d'un conseil sage, d'un critique éclairé, d'un ami sûr.

Vous le partagerez avec moi, ce plaisir, madame, vous qui la regretterez toute votre vie; et c'est aussi avec vous que j'aime à parler d'elle. Toutes deux également estimables, vous aviez ce discernement qui démêle tout le prix d'un objet aimable, et sans lequel on ne sait point aimer. Vous connoissiez la raison, la vérité et le courage qui vous formoient

l'une pour l'autre. Ces qualités serroient les nœuds de votre amitié, et vous trouviez toujours dans votre commerce cet enjouement qui est le caractere des ames vertueuses et sensibles.

Ce bonheur devoit donc finir ; et dans ces momens qui doivent en être le terme, il falloit qu'il ne restât d'autre consolation à votre amie, que de n'avoir point à vous survivre ! Je l'ai vue se croire en cela fort heureuse. C'étoit assez pour elle de vivre dans votre mémoire. Elle aimoit à s'occuper de cette idée ; mais elle eût voulu en écarter l'image de votre douleur. Entretenez-vous quelquefois de moi avec madame de Vassé, me disoit-elle, et que ce soit avec une sorte de plaisir. Elle savoit qu'en effet la douleur n'est pas la seule marque des regrets ; et qu'en pareil cas, plus on trouve de plaisir à penser à un ami, plus on sent vivement la perte qu'on a faite.

Que je suis flatté, madame, qu'elle m'ait jugé digne de partager avec vous cette douleur et ce plaisir ! Que je le suis de l'honneur que vous me faites de porter le même jugement ! Pouviez-vous l'une et l'autre me donner une plus grande preuve de votre estime et de votre amitié ?

TRAITÉ DES SENSATIONS.

PREMIÈRE PARTIE.

DES SENS

Qui, par eux-mêmes, ne jugent pas des objets extérieurs.

CHAPITRE PREMIER.

Des premieres connoissances d'un homme borné au sens de l'odorat.

§. 1. (a) Les connoissances de notre Statue, bornée au sens de l'odorat, ne peuvent s'étendre qu'à des odeurs. Elle ne peut pas plus avoir les idées d'étendue, de figure, ni de

(a) La Statue bornée à l'odorat, ne peut connoître que des odeurs.

rien qui soit hors d'elle, ou hors de ses sensations que celles de couleur, de son, de saveur.

§. 2. (*a*) Si nous lui présentons une rose, elle sera par rapport à nous, une Statue qui sent une rose; mais par rapport à elle, elle ne sera que l'odeur même de cette fleur.

Elle sera donc odeur de rose, d'œillet, de jasmin, de violette, suivant les objets qui agiront sur son organe. En un mot, les odeurs ne sont à son égard que ses propres modifications ou manieres d'être; et elle ne sauroit se croire autre chose, puisque ce sont les seules sensations dont elle est susceptible.

§. 3. (*b*) Que les philosophes à qui il paroît si évident que tout est matériel, se mettent pour un moment à sa place; et qu'ils imaginent comment ils pourroient soupçonner qu'il existe quelque chose qui ressemble à ce que nous appelons *matiere*.

§. 4. (*c*) On peut donc déjà se convaincre

(*a*) Elle n'est par rapport à elle que les odeurs qu'elle sent.

(*b*) Elle n'a aucune idée de la matiere.

(*c*) On ne peut pas être plus borné dans ses connoissances.

qu'il suffiroit d'augmenter ou de diminuer le nombre des sens, pour nous faire porter des jugemens tout différens de ceux qui nous sont aujourd'hui si naturels ; et notre Statue bornée à l'odorat, peut nous donner une idée de la classe des êtres, dont les connoissances sont le moins étendues.

CHAPITRE II.

Des opérations de l'entendement dans un homme borné au sens de l'odorat ; et comment les différens degrés de plaisir et de peine sont le principe de ces opérations.

§. 1. (*a*) A la premiere odeur, la capacité de sentir de notre Statue est toute entiere à l'impression qui se fait sur son organe. Voilà ce que j'appelle attention.

§. 2. (*b*) Dès cet instant elle commence à jouir ou à souffrir : car si la capacité de sen-

(*a*) La Statue est capable d'attention.

(*b*) De jouissance et de souffrance.

tir est toute entiere à une odeur agréable, c'est jouissance; et si elle est toute entiere à une odeur désagréable, c'est souffrance.

§. 3. (*a*) Mais notre Statue n'a encore aucune idée des différens changemens qu'elle pourra essuyer. Elle est donc bien, sans souhaiter d'être mieux; ou mal, sans souhaiter d'être bien. La souffrance ne peut pas plus lui faire desirer un bien qu'elle ne connoît pas, que la jouissance lui faire craindre un mal qu'elle ne connoît pas davantage. Par conséquent, quelque désagréable que soit la premiere sensation, le fût-elle au point de blesser l'organe et d'être une douleur violente, elle ne sauroit donner lieu au desir.

Si la souffrance est en nous toujours accompagnée du desir de ne pas souffrir, il ne peut pas en être de même de cette Statue. La douleur est avant le desir d'un état différent, et n'occasionne en nous ce desir, que parce que cet état nous est déjà connu. L'habitude que nous avons contractée de la regarder comme une chose sans laquelle nous avons été, et sans laquelle nous pouvons être en-

(*a*) Mais sans pouvoir former des desirs.

core, fait que nous ne pouvons plus souffrir, qu'aussi-tôt nous ne desirions de ne pas souffrir, et ce desir est inséparable d'un état douloureux.

Mais la Statue qui, au premier instant, ne se sent que par la douleur même qu'elle éprouve, ignore si elle peut cesser d'être pour devenir autre chose, ou pour n'être point du tout. Elle n'a encore aucune idée de changement, de succession, ni de durée. Elle existe donc sans pouvoir former des desirs.

§. 4. (*a*) Lorsqu'elle aura remarqué qu'elle peut cesser d'être ce qu'elle est, pour redevenir ce qu'elle a été, nous verrons ses desirs naître d'un état de douleur, qu'elle comparera à un état de plaisir que la mémoire lui rappellera. C'est par cet artifice que le plaisir et la douleur sont l'unique principe qui déterminant toutes les opérations de son ame, doit l'élever par degrés à toutes les connoissances dont elle est capable ; et pour démêler les progrès qu'elle pourra faire, il suffira d'observer les plaisirs qu'elle aura à desirer, les peines qu'elle aura à craindre et l'influence

(*a*) Plaisir et douleur, principes de ses opérations.

des uns et des autres suivant les circonstances.

§. 5. (*a*) S'il ne lui restoit aucun souvenir de ses modifications, à chaque fois elle croiroit sentir pour la premiere : des années entieres viendroient se perdre dans chaque moment présent. Bornant donc toujours son attention à une seule maniere d'être, jamais elle n'en compareroit deux ensemble, jamais elle ne jugeroit de leurs rapports : elle jouiroit ou souffriroit, sans avoir encore ni desir ni crainte.

§. 6. (*b*). Mais l'odeur qu'elle sent ne lui échappe pas entierement, aussi-tôt que le corps odoriférant cesse d'agir sur son organe. L'attention qu'elle lui a donnée, la retient encore ; et il en reste une impression plus ou moins forte, suivant que l'attention a été elle-même plus ou moins vive. Voilà la mémoire.

§. 7. (*c*). Lorsque notre Statue est une

(*a*) Combien elle seroit bornée, si elle étoit sans mémoire.

(*b*) Naissance de la mémoire.

(*c*) Partage de la capacité de sentir entre l'odorat et la mémoire.

nouvelle

nouvelle odeur, elle a donc encore présente celle qu'elle a été le moment précédent. Sa capacité de sentir se partage entre la mémoire et l'odorat; et la premiere de ces facultés est attentive à la sensation passée, tandis que la seconde est attentive à la sensation présente.

§. 8. (*a*). Il y a donc en elle deux manieres de sentir qui ne different, que parc que l'une se rapporte à une sensation actuelle, et l'autre à une sensation qui n'est plus, mais dont l'impression dure encore. Ignorant qu'il y a des objets qui agissent sur elle, ignorant même qu'elle a un organe; elle ne distingue ordinairement le souvenir d'une sensation d'avec une sensation actuelle, que comme sentir foiblement ce qu'elle a été, et sentir vivement ce qu'elle est.

§. 9. (*b*). Je dis *ordinairement*, parce que le souvenir ne sera pas toujours un sentiment foible, ni la sensation un sentiment vif. Car toutes les fois que la mémoire lui retracera

(*a*) La mémoire n'est donc qu'une maniere de sentir.

(*b*) Le sentiment peut en être plus vif que celui de la sensation.

ses manieres d'être avec beaucoup de force, et que l'organe au contraire ne recevra que de légeres impressions ; alors le sentiment d'une sensation actuelle sera bien moins vif que le souvenir d'une sensation qui n'est plus.

§. 10. (*a*). Ainsi donc qu'une odeur est présente à l'odorat par l'impression d'un corps odoriférant sur l'organe même, une autre odeur est présente à la mémoire, parce que l'impression d'un autre corps odoriférant subsiste dans le cerveau, ou l'organe l'a transmise. En passant de la sorte par deux manieres d'être, la Statue sent qu'elle n'est plus ce qu'elle a été : la connoissance de ce changement lui fait rapporter la premiere à un moment différent de celui où elle éprouve la seconde : et c'est là ce qui lui fait mettre de la différence entre exister d'une maniere et se souvenir d'avoir existé d'une autre.

§. 11. (*b*). Elle est active par rapport à l'une de ses manieres de sentir, et passive

---

(*a*) La Statue distingue en elle une succession.

(*b*) Comment elle est active et passive.

par rapport à l'autre. Elle est active, lorsqu'elle se souvient d'une sensation, parce qu'elle a en elle la cause qui la lui rappelle, c'est-à-dire la mémoire. Elle est passive au moment qu'elle éprouve une sensation, parce que la cause qui la produit est hors d'elle, c'est-à-dire, dans les corps odoriférans qui agissent sur son organe (1).

§. 12. (*a*). Mais ne pouvant se douter de l'action des objets extérieurs sur elle, elle ne sauroit faire la différence d'une cause qui est en elle, d'avec une cause qui est au dehors. Toutes ses modifications sont à

(1) Il y a en nous un principe de nos actions, que nous sentons, mais que nous ne pouvons définir; on l'appelle *force*. Nous sommes également actifs par rapport à tout ce que cette force produit en nous, ou au dehors. Nous le sommes, par exemple, lorsque nous réfléchissons, ou lorsque nous faisons mouvoir un corps. Par analogie supposons dans tous les objets qui produisent quelque changement, une force que nous connoissons encore moins, et nous sommes passifs par rapport aux impressions qu'ils font sur nous. Ainsi un être est actif ou passif, suivant que la cause de l'effet produit est en lui ou hors de lui.

(*a*) Elle ne peut pas faire la différence de ses deux états.

son égard, comme si elle ne les devoit qu'à elle-même ; et soit qu'elle éprouve une sensation, ou qu'elle ne fasse que se la rappeler, elle n'apperçoit jamais autre chose, sinon qu'elle est ou qu'elle a été de telle maniere. Elle ne sauroit, par conséquent, remarquer aucune différence entre l'état où elle est active, et celui où elle est toute passive.

§. 13. (*a*). Cependant plus la mémoire aura occcasion de s'exercer, plus elle agira avec facilité. C'est par-là que la Statue se fera une habitude de se rappeller sans effort les changemens par où elle a passé, et de partager son attention entre ce qu'elle est et ce qu'elle a été. Car une habitude n'est que la facilité de répéter ce qu'on a fait, et cette facilité s'acquiert par la réitération des actes (1).

§. 14. (*b*). Si après avoir senti à plusieurs

(*a*) La mémoire devient en elle une habitude.

(1) Je ne parle ici dans tout cet ouvrage, que des habitude qui s'acquierent naturellement; tout est soumis à d'autres loix dans l'ordre surnaturel.

(*b*) Elle compare.

reprises une rose et un œillet, elle sent encore une fois une rose; l'attention passive qui se fait par l'odorat sera toute à l'odeur présente de rose, et l'attention active, qui se fait par la mémoire, sera partagée entre le souvenir qui reste des odeurs de rose et d'œillet. Or, les manieres d'être ne peuvent se partager la capacité de sentir, qu'elles ne se comparent: car comparer n'est autre chose que donner en même-tems son attention à deux idées.

§. 15. (*a*). Dès qu'il y a comparaison, il y a jugement. Notre Statue ne peut être en même-tems attentive à l'odeur de rose et à celle d'œillet, sans appercevoir que l'une n'est pas l'autre; et elle ne peut l'être à l'odeur d'une rose qu'elle sent et à celle d'une rose qu'elle a sentie, sans appercevoir qu'elles sont une même modification. Un jugement n'est donc que la perception d'un rapport entre deux idées que l'on compare.

§. 16. (*b*) A mesure que les comparaisons et les jugemens se répetent, notre Statue les fait

(*a*) Juge.

(*b*) Ces opérations tournent en habitude.

avec plus de facilité. Elle contracte donc l'habitude de comparer et de juger. Il suffira par conséquent de lui faire sentir d'autres odeurs, pour lui faire faire de nouvelles comparaisons, porter de nouveaux jugemens, et contracter de nouvelles habitudes.

§. 17. (*a*) Elle n'est point surprise à la premiere sensation qu'elle éprouve ; car elle n'est encore accoutumée à aucune sorte de jugement.

Elle ne l'est pas non plus, lorsque sentant successivement plusieurs odeurs, elle ne les apperçoit chacune qu'un instant. Alors elle ne tient à aucun des jugemens qu'elle porte ; et plus elle change, plus elle doit se sentir naturellement portée à changer.

Elle ne le sera pas davantage, si par des nuances insensibles nous la conduisons de l'habitude de se croire une odeur, à juger qu'elle en est une autre ; car elle change sans pouvoir le remarquer.

Mais elle ne pourra manquer de l'être, si elle passe tout-à-coup d'un état auquel elle étoit accoutumée, à un état tout différent, dont elle n'avoit point encore d'idées.

(*a*) Elle devient capable d'étonnement.

§. 18. (*a*) Cet étonnement lui fait mieux sentir la différence de ses manieres d'être. Plus le passage des unes aux autres est brusque, plus son étonnement est grand, et plus aussi elle est frappée du contraste des plaisirs et des peines qui les accompagnent. Son attention déterminée par des plaisirs et par des peines, qui se font mieux sentir, s'applique avec plus de vivacité à toutes les sensations qui se succedent. Elle les compare donc avec plus de soin : elle juge donc mieux de leurs rapports. L'étonnement augmente, par conséquent, l'activité des opérations de son ame : mais puisqu'il ne l'augmente qu'en faisant remarquer une opposition plus sensible entre les sentimens agréables et les sentimens désagréables, c'est toujours le plaisir et la douleur qui sont le premier mobile de ses facultés.

§. 19. (*b*) Si les odeurs attirent chacune également son attention, elles se conserveront dans sa mémoire, suivant l'ordre où elles

---

(*a*) Cet étonnement donne plus d'activité aux opérations de l'ame.

(*b*) Idées qui se conservent dans la mémoire.

se seront succédées, et elles s'y lieront par ce moyen.

Si la succession en renferme un grand nombre, l'impression des dernieres, comme la plus nouvelle, sera la plus forte; celle des premieres s'affoiblira par des degrés insensibles, s'éteindra tout-à-fait, et elles seront comme non-avenues.

Mais s'il y en a qui n'ont eu que peu de part à l'attention, elles ne laisseront aucune impression après elle, et elles seront aussi-tôt oubliées qu'apperçues.

Enfin, celles qui l'auront frappée davantage, se retraceront avec plus de vivacité, et l'occuperont si fort, qu'elles seront capables de lui faire oublier les autres.

§. 20. (*a*) La mémoire est donc une suite d'idées, qui forment une espece de chaîne. C'est cette liaison qui fournit les moyens de passer d'une idée à une autre, et de se rappeller les plus éloignées. On ne se souvient par conséquent d'une idée qu'on a eue il y a quelque tems, que parce qu'on se retrace avec plus ou moins de rapidité les idées intermédiaires.

(*a*) Liaison de ces idées.

§. 21. (*a*) A la seconde sensation, la mémoire de notre Statue n'a pas de choix à faire : elle ne peut rappeller que la premiere. Elle agira seulement avec plus de force, suivant qu'elle y sera déterminée par la vivacité du plaisir et de la peine.

Mais lorsqu'il y a eu une suite de modifications, la Statue conservant le souvenir d'un grand nombre, sera portée à se retracer préférablement celles qui peuvent davantage contribuer à son bonheur : elle passera rapidement sur les autres, ou ne s'y arrêtera que malgré elle.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il faut connoître les différens degrés de plaisir et de peine dont on peut être susceptible, et les comparaisons qu'on en peut faire.

§. 22. (*b*) Les plaisirs et les peines sont de deux especes. Les uns appartiennent plus particulierement au corps ; ils sont sensibles : les autres sont dans la mémoire et dans toutes les facultés de l'Ame ; ils sont intellectuels ou

---

(*a*) Le plaisir conduit la mémoire.

(*b*) Deux especes de plaisirs et de peines.

spirituels : mais c'est une différence que la Statue est incapable de remarquer.

Cette ignorance la garantira d'une erreur, que nous avons de la peine à éviter ; car ces sentimens ne diffèrent pas autant que nous l'imaginons. Dans le vrai ils sont tous intellectuels ou spirituels, parce qu'il n'y a proprement que l'ame qui sente. Si l'on veut, ils sont aussi tous en un sens sensibles ou corporels : parce que le corps en est la seule cause occasionnelle. Ce n'est que suivant leur rapport aux facultés du corps ou à celles de l'ame, que nous les distinguons en deux espèces.

§. 23. (*a*) Le plaisir peut diminuer ou augmenter par degrés ; en diminuant, il tend à s'éteindre, et il s'évanouit avec la sensation. En augmentant au contraire, il peut conduire jusqu'à la douleur, parce que l'impression devient trop forte pour l'organe. Ainsi il y a deux termes dans le plaisir. Le plus foible est où la sensation commence avec le moins de force ; c'est le premier pas du néant au sentiment : le plus fort est où la sensation ne peut augmenter, sans cesser d'être agréable : c'est l'état le plus voisin de la douleur.

(*a*) Différens degrés dans l'une et dans l'autre.

L'impression d'un plaisir foible paroît se concentrer dans l'organe, qui le transmet à l'ame; mais s'il est à un certain degré de vivacité, il est accompagné d'une émotion qui se répand dans tout le corps. Cette émotion est un fait que notre expérience ne permet pas de révoquer en doute.

La douleur peut également augmenter ou diminuer: en augmentant, elle tend à la destruction totale de l'animal. Mais en diminuant, elle ne tend pas, comme le plaisir, à la privation de tout sentiment, le moment qui la termine est au contraire toujours agréable.

§. 24. (*a*) Parmi ces différens degrés, il n'est pas possible de trouver un état indifférent: à la premiere sensation, quelque foible qu'elle soit, la Statue est nécessairement bien ou mal. Mais lorsqu'elle aura ressenti successivement les plus vives douleurs et les plus grands plaisirs, elle jugera indifférentes, ou cessera de regarder comme agréables ou désagréables les sensations plus foibles qu'elle aura comparées avec les plus fortes.

(*a*) Il n'y a d'état indifférent que par comparaison.

Nous pouvons donc supposer qu'il y a pour elle des manieres d'être agréables et désagréables dans différens degrés, et des manieres d'être qu'elle regarde comme indifférentes.

§. 25. (*a*) Toutes les fois qu'elle est mal ou moins bien, elle se rappelle ses sensations passées, elle les compare avec ce qu'elle est, et elle sent qu'il lui est important de redevenir ce qu'elle a été. De-là naît le besoin ou la connoissance qu'elle a d'un bien, dont elle juge que la jouissance lui est nécessaire.

Elle ne se connoît donc des besoins, que parce qu'elle compare la peine qu'elle souffre avec les plaisirs dont elle a joui. Enlevez-lui le souvenir de ces plaisirs, elle sera mal, sans soupçonner qu'elle ait aucun besoin; car, pour sentir le besoin d'une chose, il faut en avoir quelque connoissance. Or dans la supposition que nous venons de faire, elle ne connoît d'autre état que celui où elle se trouve : mais lorsqu'elle s'en rappelle un plus heureux, sa situation présente lui en fait aussi-tôt sentir le besoin. C'est ainsi que le

(*a*) Origine du besoin.

plaisir et la douleur détermineront toujours l'action de ses facultés.

§. 26. (*a*) Son besoin peut être occasionné par une véritable douleur, par une sensation désagréable, par une sensation moins agréable que quelques-unes de celles qui ont précédé; enfin par un état languissant, où elle est réduite à une de ses manieres d'être qu'elle s'est accoutumée à trouver indifférentes.

Si son besoin est causé par une odeur, qui lui fasse une douleur vive, il entraîne à lui presque toute la capacité de sentir; et il ne laisse de force à la mémoire que pour rappeller à la Statue qu'elle n'a pas toujours été aussi mal. Alors elle est incapable de comparer les différentes manieres d'être par où elle a passé, elle est incapable de juger quelle est la plus agréable. Tout ce qui l'intéresse, c'est de sortir de cet état, pour jouir d'un autre, quel qu'il soit; et si elle connoissoit un moyen qui pût la dérober à sa souffrance, elle appliqueroit toutes ses facultés à le mettre en usage. C'est ainsi que dans les grandes maladies, nous cessons de desirer

(*a*) Comment il détermine les opérations de l'ame.

les plaisirs que nous recherchions avec ardeur, et nous ne songeons plus qu'à recouvrer la santé.

Si c'est une sensation moins agréable, qui produise le besoin, il faut distinguer deux cas: ou les plaisirs auxquels la Statue la compare ont été vifs, et accompagnés des plus grandes émotions; ou ils ont été moins vifs, et ne l'ont presque pas émue.

Dans le premier cas, le bonheur passé se réveille avec d'autant plus de force, qu'il diffère davantage de la sensation actuelle. L'émotion qui l'a accompagné se reproduit en partie, et déterminant vers lui presque toute la capacité de sentir, elle ne permet pas de remarquer les sentimens agréables qui l'ont suivi ou précédé. La Statue n'étant donc point distraite, compare mieux ce bonheur avec l'état où elle juge mieux combien il en est différent; et s'appliquant à se le peindre de la maniere la plus vive, sa privation cause un besoin plus grand, et sa possession devient un bien plus nécessaire.

Dans le second cas, au contraire, il se retrace avec moins de vivacité: d'autres plaisirs partagent l'attention: l'avantage qu'il offre, est moins senti: il ne reproduit point

ou que peu d'émotion. La Statue n'est donc pas autant intéressée à son retour, et elle n'y applique pas autant ses facultés.

Enfin, si le besoin a pour cause une de ces sensations, qu'elle s'est accoutumée à juger indifférentes, elle vit d'abord sans ressentir ni peine ni plaisir. Mais cet état comparé aux situations heureuses où elle s'est trouvée, lui devient bientôt désagréable, et la peine qu'elle souffre est ce que nous appellons *ennui*. Cependant l'ennui dure, il augmente, il est insupportable, et il détermine avec force toutes les facultés vers le bonheur dont elle sent la perte.

Cet ennui peut être aussi accablant que la douleur: auquel cas, elle n'a d'autre intérêt que de s'y soustraire; et elle se porte sans choix à toutes les manieres d'être, qui sont propres à le dissiper. Mais si nous diminuons le poids de l'ennui, son état sera moins malheureux, il lui importera moins d'en sortir, elle pourra porter son attention à tous les sentimens agréables, dont elle conserve quelque souvenir; et c'est le plaisir, dont elle se retracera l'idée la plus vive, qui entraînera à lui toutes les facultés.

§. 27. (*a*) Il y a donc deux principes, qui déterminent le degré d'action de ses facultés : d'un côté, c'est la vivacité d'un bien qu'elle n'a plus ; de l'autre, c'est le peu de plaisir de la sensation actuelle, ou la peine qui l'accompagne.

Lorsque ces deux principes se réunissent, elle fait plus d'effort pour se rappeler ce qu'elle a cessé d'être ; et elle en sent moins ce qu'elle est. Car sa capacité de sentir ayant nécessairement des bornes, la mémoire n'en peut attirer une partie, qu'il n'en reste moins à l'odorat. Si même l'action de cette faculté est assez forte, pour s'emparer de toute la capacité de sentir ; la Statue ne remarquera plus l'impression qui se fait sur son organe, et elle se représentera si vivement ce qu'elle a été, qu'il lui semblera qu'elle l'est encore(1).

(*a*) Activité qu'il donne à la mémoire.

(1) Notre expérience en est la preuve : car il n'y a peut-être personne qui ne se soit quelquefois rappelé des plaisirs dont il a joui, avec la même vivacité que s'il en jouissoit encore ; ou du moins avec assez de vivacité pour ne donner aucune attention à l'état quelquefois affligeant où il se trouve.

§. 28.

§. 28. (*a*) Mais si son état présent est le plus heureux qu'elle connoisse, alors le plaisir l'intéresse à en jouir par préférence. Il n'y a plus de cause qui puisse déterminer la mémoire à agir avec assez de vivacité, pour usurper sur l'odorat jusqu'à en éteindre le sentiment. Le plaisir au contraire fixe au moins la plus grande partie de l'attention ou de la capacité de sentir à la sensation actuelle; et si la Statue se rappelle encore ce qu'elle a été, c'est que la comparaison qu'elle en fait avec ce qu'elle est lui fait mieux goûter son bonheur.

§. 29. (*b*) Voilà donc deux effets de la mémoire: l'un est une sensation qui se retrace aussi vivement que si elle se faisoit sur l'organe même; l'autre est une sensation, dont il ne reste qu'un souvenir léger.

Ainsi il y a dans l'action de cette faculté deux degrés, que nous pouvons fixer: le plus foible est celui où elle fait à peine jouir du passé; le plus vif est celui où elle en fait jouir comme s'il étoit présent.

(*a*) Cette activité cesse avec le besoin.

(*b*) Différence de la mémoire et de l'imagination.

Or, elle conserve le nom de *mémoire*, lorsqu'elle ne rappelle les choses que comme passées; et elle prend le nom d'*imagination*, lorsqu'elle les retrace avec tant de force, qu'elles paroissent présentes. L'imagination a donc lieu dans notre Statue, aussi bien que la mémoire : et ces deux facultés ne different que du plus au moins. La mémoire est le commencement d'une imagination qui n'a encore que peu de force ; l'imagination est la mémoire même, parvenue à toute la vivacité dont elle est susceptible.

Comme nous avons distingué deux attentions, qui se font dans la Statue, l'une par l'odorat, l'autre par la mémoire ; nous en pouvons actuellement remarquer une troisieme, qu'elle donne par l'imagination, et dont le caractere est d'arrêter les impressions des sens, pour y substituer un sentiment indépendant de l'action des objets extérieurs (1).

(1) Mille faits prouvent le pouvoir de l'imagination sur les sens. Un homme fort occupé d'une pensée ne voit point les objets qui sont sous ses yeux, il n'entend pas le bruit qui frappe ses oreilles. Tout le monde sait ce qu'on raconte d'Archimede. Que l'imagination s'applique avec encore plus de force à un objet, on sera piqué, brulé, sans en

§. 30. (*a*) Cependant lorsque la Statue imagine une sensation qu'elle n'a plus, et qu'elle se la représente aussi vivement que si elle l'avoit encore; elle ne sait pas qu'il y a en elle une cause qui produit le même effet qu'un corps odoriférant qui agiroit sur son organe. Elle ne peut donc pas mettre comme nous, de la différence entre imaginer et avoir une sensation.

§. 31. (*b*) Mais on a lieu de présumer que son imagination aura plus d'activité que la nôtre. Sa capacité de sentir est toute entiere à une seule espece de sensation, toute la force de ses facutés s'applique uniquement à des odeurs, rien ne la peut distraire. Pour nous, nous sommes partagés entre une multitude de sensations et d'idées, dont nous

---

ressentir de la douleur; et l'ame paroîtra se dérober à toutes les impressions des sens. Pour comprendre la possibilité de ces phénomenes, il suffit de considérer que notre capacité de sentir étant bornée, nous serons absolument insensibles aux impressions des sens, toutes les fois que notre imagination s'appliquera toute entiere à un objet.

(*a*) Cette différence échappe à la Statue.

(*b*) Son imagination plus active que la nôtre.

sommes sans cesse assaillis ; et ne conservant à notre imagination qu'une partie de nos forces, nous imaginons foiblement. D'ailleurs nos sens, toujours en garde contre notre imagination, nous avertissent sans cesse de l'absence des objets que nous voulons imaginer : au contraire tout laisse un libre cours à l'imagination de notre Statue. Elle se retrace donc sans défiance une odeur dont elle a joui, et elle en jouit en effet, comme si son organe en étoit affectée. Enfin la facilité d'écarter de nous les objets qui nous offensent, et de rechercher ceux dont la jouissance nous est chere, contribue encore à rendre notre imagination paresseuse. Mais puisque notre Statue ne peut se soustraire à un sentiment désagréable qu'en imaginant vivement une maniere d'être qui lui plaît, son imagination en est plus exercée, et elle doit produire des effets pour lesquels la nôtre est tout-à-fait impuissante (1).

(1) Quelque surprenans que soient ces effets de l'imagination, il suffit, pour n'en point douter, de réfléchir sur ce qui nous arrive en songe. Alors nous voyons, nous entendons, nous touchons des corps qui n'agissent point sur nos sens ; et il y a tout lieu de croire que l'imagination

§. 32. (*a*) Cependant il y a une circonstance, où son action est abolument suspendue, et même encore celle de la mémoire. C'est lorsqu'une sensation est assez vive pour remplir entierement la capacité de sentir. Alors la Statue est toute passive. Le plaisir est pour elle une espece d'ivresse, où elle en jouit à peine; et la douleur un accablement, où elle ne souffre presque pas.

§. 33. (*b*) Mais que la sensation perde quelques degrés de vivacité, aussi-tôt les facultés de l'ame rentrent en action; et le besoin redevient la cause qui les détermine.

§. 34. (*c*) Les modifications qui doivent plaire davantage à la Statue, ne sont pas toujours les dernieres qu'elle a reçues. Elles peuvent se trouver au commencement ou au milieu de la chaîne de ses connoissances, comme à la fin. L'imagination est donc souvent

---

n'a tant de force, que parce que nous ne sommes point distraits par la multitude des idées et des sensations qui nous occupent dans la veille.

(*a*) Cas unique où elle peut être sans action.

(*b*) Comment elle rentre en action.

(*c*) Elle donne un nouvel ordre aux idées.

obligée de passer rapidement par-dessus les idées intermédiaires. Elle rapproche les plus éloignées, change l'ordre qu'elles avoient dans la mémoire, et en forme une chaîne toute nouvelle.

La liaison des idées ne suit donc pas le même ordre dans ces facultés. Plus celui qu'elle tient de l'imagination deviendra familier, moins elle conservera celui que la mémoire lui a donné. Par-là, les idées se lient de mille manieres différentes; et souvent la Statue se souviendra moins de l'ordre dans lequel elle a éprouvé ses sensations, que de celui dans lequel elle les a imaginées.

§. 35. (*a*) Mais toutes ces chaînes ne se forment que par les comparaisons qui ont été faites de chaque anneau avec celui qui le précede et avec celui qui le suit, et par les jugemens qui ont été portés de leurs rapports. Ce lien devient plus fort à proportion que l'exercice des facultés fortifie les habitudes de se souvenir et d'imaginer; et c'est de-là qu'on tire l'avantage surprenant de

(*a*) Les idées ne se lient différemment que parce qu'il s'en fait de nouvelles comparaisons.

reconnoître les sensations qu'on a déjà eues.

§. 36. (*a*) En effet, si nous faisons sentir à notre Statue une odeur qui lui est familiere; voilà une maniere d'être qu'elle a comparée, dont elle a jugé, et qu'elle a liée à quelques-unes des parties de la chaîne que sa mémoire est dans l'habitude de parcourir. C'est pourquoi elle juge que l'état où elle se trouve est le même que celui où elle s'est déjà trouvée. Mais une odeur qu'elle n'a point encore sentie n'est pas dans le même cas; elle doit donc lui paroître toute nouvelle.

§. 37. (*b*) Il est inutile de remarquer que, lorsqu'elle reconnoît une maniere d'être, c'est sans être capable de s'en rendre raison. La cause d'un pareil phénomene est si difficile à démêler, qu'elle échappe à tous les hommes qui ne savent pas observer et analyser ce qui se passe en eux-mêmes.

§. 38. (*c*) Mais lorsque la Statue est long-

(*a*) C'est à cette liaison que la Statue reconnoît les manieres d'être qu'elle a eues.

(*b*) Elle ne sauroit se rendre raison de ce phénomene.

(*c*) Comment les idées se conservent et se renouvellent dans la mémoire.

tems sans penser à une maniere d'être, que devient pendant tout cet intervalle l'idée qu'elle en a acquise? D'où sort cette idée, lorsqu'ensuite elle se retrace à la mémoire? S'est-elle conservée dans l'ame ou dans le corps? Ni dans l'un ni dans l'autre.

Ce n'est pas dans l'ame, puisqu'il suffit d'un dérangement dans le cerveau, pour ôter le pouvoir de la rappeler.

Ce n'est pas dans le corps. Il n'y a que la cause physique qui pourroit s'y conserver; et pour cela, il faudroit supposer que le cerveau restât absolument dans l'état où il a été mis par la sensation que la Statue se rappelle. Mais comment accorder cette supposition avec le mouvement continuel des esprits? Comment l'accorder, sur-tout quand on considere la multitude d'idées dont la mémoire s'enrichit? On peut expliquer ce phénomene d'une maniere bien plus simple.

J'ai une sensation, lorsqu'il se fait dans un de mes organes un mouvement qui se transmet jusqu'au cerveau. Si le même mouvement commence au cerveau, et s'étend jusqu'à l'organe, je crois avoir une sensation que je n'ai pas: c'est une illusion. Mais si ce mouvement commence et se termine au cerveau,

je me souviens de la sensation que j'ai eue.

Quand une idée se retrace à la Statue, ce n'est donc pas qu'elle se soit conservée dans le corps ou dans l'ame : c'est que le mouvement, qui en est la cause physique et occasionnelle, se reproduit dans le cerveau. Mais ce n'est pas ici le lieu de hasarder des conjectures sur le méchanisme de la mémoire. Nous conservons le souvenir de nos sensations, nous nous les rappelons, après avoir été long-tems sans y penser : il suffit pour cela qu'elles ayent fait sur nous une vive impression, ou que nous les ayions éprouvées à plusieurs reprises. Ces faits m'autorisent à supposer, que notre Statue étant organisée comme nous, est comme nous capable de mémoire.

§. 39. (*a*) Concluons qu'elle a contracté plusieurs habitudes : une habitude de donner son attention, une autre de se ressouvenir, une troisieme de comparer, une quatrième de juger, une cinquieme d'imaginer, et une derniere de reconnoître.

§. 40. (*b*). Les mêmes causes qui ont

(*a*) Enumération des habitudes contractées par la Statue.

(*b*) Comment ses habitudes s'entretiendront.

produit les habitudes, sont seules capables de les entretenir. Je veux dire que les habitudes se perdront, si elles ne sont pas renouvellées par des actes réitérés de tems à autre. Alors notre Statue ne se rappelera ni les comparaisons qu'elle a faites d'une maniere d'être, ni les jugemens qu'elle en a portés, et elle l'éprouvera pour la troisieme ou quatrieme fois, sans être capable de la reconnoître

§. 41. (*a*) Mais nous pouvons nous-mêmes contribuer à entretenir l'exercice de sa mémoire et de toutes ses facultés. Il suffit de l'intéresser, par les différens degrés de plaisir ou de peine, à conserver ses manieres d'être, ou à s'y soustraire. L'art avec lequel nous disposerons de ses sensations, pourra donc donner occasion de fortifier et d'étendre de plus en plus ses habitudes. Il y a même lieu de conjecturer qu'elle démêlera dans une succession d'odeurs des différences qui nous échappent. Obligée d'appliquer toutes ses facultés à une seule espece de sensation, pourroit-elle ne pas apporter

(*a*) Se fortifieront.

à cette étude plus de discernement que nous ?

§. 42. (*a*). Cependant les rapports que ses jugemens peuvent découvrir, sont en fort petit nombre. Elle connoît seulement qu'une maniere d'être est la même que celle qu'elle a déjà eue, ou qu'elle en est différente ; que l'une est agréable, l'autre désagréable, qu'elles le sont plus ou moins.

Mais démêlera-t-elle plusieurs odeurs, qui se font sentir ensemble ? C'est un discernement que nous n'acquérons nous-mêmes que par un grand exercice : encore est-il renfermé dans des bornes bien étroites : car il n'est personne qui puisse reconnoître à l'odorat tout ce qui compose un sachet. Or, tout mélange d'odeurs me paroît devoir être un sachet pour notre Statue.

C'est la connoissance des corps odoriférans, comme nous verrons ailleurs, qui nous a appris à reconnoître deux odeurs dans une troisieme. Après avoir senti tour-à-tour une rose et une jonquille, nous les avons senties ensemble ; et par-là nous avons appris que

(*a*) Quelles sont les bornes de son discernement.

la sensation que ces fleurs réunies font sur nous est composée de deux autres. Qu'on multiplie les odeurs, nous ne distinguerons que celles qui dominent; et même nous n'en ferons pas le discernement, si le mélange est fait avec assez d'art pour qu'aucune ne prévale. En pareil cas elles paroissent se confondre à-peu-près, comme des couleurs broyées ensemble; elles se réunissent, et se mêlent si bien, qu'aucune d'elles ne reste ce qu'elle étoit; et de plusieurs il n'en résulte qu'une seule.

Si notre Statue sent deux odeurs au premier moment de son existence, elle ne jugera donc pas qu'elle est tout-à-la-fois de deux manieres. Mais supposons qu'ayant appris à les connoître séparément, elle les sente ensemble, les reconnoîtra-t-elle? Cela ne me paroît pas vraisemblable. Car ignorant qu'elles lui viennent de deux corps différens, rien ne peut lui faire soupçonner que la sensation qu'elle éprouve est formée de deux autres. En effet, si aucune ne domine, elles se confondroient même à notre égard; et s'il en est une qui soit plus foible, elle ne fera qu'altérer la plus forte, et elles paroîtront ensemble comme une simple maniere

d'être. Pour nous en convaincre, nous n'aurions qu'à sentir des odeurs, que nous nous ne nous serions pas fait une habitude de rapporter à des corps différens : je suis persuadé que nous n'oserions assurer si elles ne sont qu'une, ou si elles sont plusieurs. Voilà précisément le cas de notre Statue.

Elles n'acquiert donc du discernement, que par l'attention qu'elle donne en même-tems à une maniere d'être qu'elle éprouve, et à une autre qu'elle a éprouvée. Ainsi ses jugemens ne s'exercent point sur deux odeurs senties-à-la fois; ils n'ont pour objet que des sensations qui se succedent.

CHAPITRE III.

Des desirs, des passions, de l'amour, de la haine, de l'espérance, de la crainte, et de la volonté dans un homme borné au sens de l'odorat.

§. 1. (*a*) Nous venons de faire voir en quoi consistent les différentes sortes de besoins, et comment ils sont la cause des degrés de vivacité avec lesquels les facultés de l'âme s'appliquent à un bien dont la jouissance devient nécessaire. Or, le desir n'est que l'action même de ces facultés.

§. 2. (*b*) Tout desir suppose donc que la Statue a l'idée de quelque chose de mieux que ce qu'elle est dans le moment, et qu'elle juge de la différence de deux états qui se succedent. S'ils different peu, elle souffre moins, par la privation de la maniere d'être, qu'elle desire; et j'appelle *mal-aise*, ou *léger*

(*a*) Le desir n'est que l'action des facultés.

(*b*) Ce qui en fait la foiblesse ou la force.

mécontentement, le sentiment qu'elle éprouve: alors l'action de ses facultés, ses desirs, sont plus foibles. Elle souffre au contraire davantage, si la différence est considérable; et j'appelle *inquiétude*, ou même *tourment*, l'impression qu'elle ressent: alors l'action de ses facultés, ses desirs, sont plus vifs. La mesure de desir est donc la différence apperçue entre ces deux états; et il suffit de se rappeler comment l'action des facultés peut acquérir ou perdre de la vivacité, pour connoître tous les degrés dont les desirs sont susceptibles.

§. 3. (*a*) Ils n'ont, par exemple, jamais plus de violence, que lorsque les facultés de la Statue se portent à un bien, dont la privation produit une inquiétude d'autant plus grande, qu'il differe davantage de la situation présente. En pareil cas, rien ne la peut distraire de cet objet: elle se le rappelle, elle l'imagine; toutes ses facultés s'en occupent uniquement. Plus par conséquent elle le desire, plus elle s'accoutume à le desirer. En un mot, elle a pour lui ce qu'on

(*a*) Une passion est un desir dominant.

nomme *passion;* c'est-à-dire, un desir qui ne permet pas d'en avoir d'autres, ou qui du moins est le plus dominant.

§. 4. (*a*) Cette passion subsiste, tant que le bien qui en est l'objet continue de paroître le plus agréable, et que sa privation est accompagnée des mêmes inquiétudes: mais elle est remplacée par une autre, si la Statue a occasion de s'accoutumer à un nouveau bien auquel elle doit donner la préférence.

§. 5. (*b*) Dès qu'il y a en elle jouissance, souffrance, besoin, desir, passion, il y a aussi amour et haine; car elle aime une odeur agréable dont elle jouit, ou qu'elle desire. Elle hait une odeur désagréable, qui la fait souffrir: enfin, elle aime moins une odeur moins agréable qu'elle voudroit changer contre une autre. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer qu'aimer est toujours synonyme de jouir ou de desirer; et que haïr l'est également de souffrir du malaise, du mécontentement à la présence d'un objet.

(*a*) Comment une passion succede à une autre.

(*b*) Ce que c'est que l'amour et la haine.

§. 6.

§. 6. (*a*) Comme il peut y avoir plusieurs degrés dans l'inquiétude que cause la privation d'un objet aimable, et dans le mécontentement que donne la vue d'un objet odieux, il en faut également distinguer dans l'amour et dans la haine. Nous avons même des mots à cet usage : tels sont ceux de goût, penchant, inclination ; d'éloignement, répugnance, dégoût. Quoiqu'on ne puisse pas substituer à ces mots ceux d'amour et de haine, les sentimens qu'ils expriment ne sont néanmoins qu'un commencement de ces passions ; ils n'en different, que parce qu'ils sont dans un degré plus foible.

§. 7. (*b*) Au reste, l'amour dont notre Statue est capable, n'est que l'amour d'elle-même, ou ce qu'on nomme l'amour-prore ; car dans le vrai elle n'aime qu'elle, puisque les choses qu'elle aime ne sont que ses propres manieres d'être.

§. 8. (*c*) L'espérance et la crainte nais-

(*a*) L'un et l'autre susceptibles de différens degrés.

(*b*) La Statue ne peut aimer qu'elle-même.

(*c*) Principes de l'espérance et de la crainte.

sent du même principe que l'amour et la haine.

L'habitude où est notre Statue d'éprouver des sensations agréables et désagréables, lui fait juger qu'elle en peut encore éprouver des uns et des autres. Si ce jugement se joint à l'amour d'une sensation qui plaît, il produit l'espérance ; et s'il se joint à la haine d'une sensation qui déplaît, il forme la crainte. En effet, espérer, c'est se flatter de la jouissance d'un bien ; craindre, c'est se voir menacé d'un mal. Nous pouvons remarquer que l'espérance et la crainte contribuent à augmenter les desirs. C'est du combat de ces deux sentimens, que naissent les passions les plus vives.

§. 9. (*a*). Le souvenir d'avoir satisfait quelques-uns de ses desirs, fait d'autant plus espérer à notre Statue d'en pouvoir satisfaire d'autres, que ne connoissant pas les obstacles qui s'y opposent, elle ne voit pas pourquoi ce qu'elle desire ne seroit pas en son pouvoir, comme ce qu'elle a desiré en d'autres occasions. A la vérité, elle ne peut s'en

(*a*) Comment la volonté se forme.

assurer ; mais aussi elle n'a point de preuve du contraire. Si elle se souvient sur-tout que le même desir qu'elle forme, a d'autres fois été suivi de la jouissance, elle se flattera à proportion que son besoin sera plus grand. Ainsi deux causes contribuent à sa confiance : l'expérience d'avoir satisfait un pareil desir, et l'intérêt, qu'il le soit encore (1). Dès-lors elle ne se borne plus à desirer : elle veut ; car on entend par *volonté* un desir absolu, et tel que nous pensons qu'une chose desirée est en notre pouvoir.

---

(1) Il en est de notre Statue, comme de tous les hommes. Nous nous conduisons d'après l'expérience, et nous nous faisons différentes regles de probabilité, suivant l'intérêt qui nous domine. S'il est grand, le plus léger degré de probabilité nous suffit ordinairement ; et lorsque nous sommes assez sages pour ne nous déterminer que sur une probabilité bien fondée, ce n'est souvent que parce que nous avons peu d'intérêt à agir.

CHAPITRE IV.

Des idées d'un homme borné au sens de l'odorat.

§. 1. (*a*) NOTRE Statue ne peut être successivement de plusieurs manieres, dont les unes lui plaisent, et les autres lui déplaisent, sans remarquer qu'elle passe tour-à-tour par un état de plaisir, et par un état de peines. Avec les unes, c'est contentement, jouissance; avec les autres, c'est mécontentement, souffrance. Elle conserve donc dans sa mémoire les idées de contentement et de mécontentement, communes à plusieurs manieres d'être; et elle n'a plus qu'à considérer ses sensations sous ces deux rapports, pour en faire deux classes, où elle apprendra à distinguer des nuances, à proportion qu'elle s'y exercera davantage.

§. 2. (*b*) Abstraire, c'est séparer une idée

(*a*) La Statue a les idées de contentement et de mécontentement.

(*b*) Ces idées sont abstraites et générales.

d'une autre, à laquelle elle paroît naturellement unie. Or, en considérant que les idées de contentement et de mécontentement sont communes à plusieurs de ses modifications, elle contracte l'habitude de les séparer de telle modification particuliere, dont elle ne l'avoit pas d'abord distinguée; elle s'en fait donc des notions abstraites, et ces notions deviennent générales, parce qu'elles sont communes à plusieurs de ces manieres d'être.

§. 3. (*a*) Mais lorsqu'elle sentira successivement plusieurs fleurs de même espece, elle éprouvera toujours une même maniere d'être, et elle n'aura à ce sujet qu'une idée particuliere. L'odeur de violette, par exemple, ne sauroit être pour elle une idée abstraite, commune à plusieurs fleurs, puisqu'elle ne sait pas qu'il existe des violettes. Ce n'est donc que l'idée particuliere d'une maniere d'être qui lui est propre; par conséquent, toutes ses abstractions se bornent à des modifications plus ou moins agréables, et à d'autres plus ou moins désagréables.

(*a*) Une odeur n'est pour la Statue qu'une idée particuliere.

§. 4. (*a*) Lorsqu'elle n'avoit que des idées particulieres, elle ne pouvoit desirer que telle ou telle maniere d'être : mais aussi-tôt qu'elle a des notions abstraites, ses desirs, son amour, sa haine, son espérance, sa crainte, sa volonté, peuvent avoir pour objet le plaisir ou la peine en général.

Cependant cet amour du bien en général n'a lieu que lorsque dans le nombre d'idées, que la mémoire lui retrace confusément, elle ne distingue pas encore ce qui doit lui plaire davantage ; mais dès qu'elle croit l'appercevoir, alors tous ses desirs se tournent vers une maniere d'être en particulier.

§. 5. (*b*) Puisqu'elle distingue les états par où elle passe, elle a quelque idée de nombre : elle a celle de l'unité, toutes les fois qu'elle éprouve une sensation, ou qu'elle s'en souvient ; et elle a les idées de deux et de trois, toutes les fois que sa mémoire lui rappelle deux ou trois manieres d'être distinctes ; car elle prend alors connoissance

---

(*a*) Comment le plaisir en général devient l'objet de sa volonté.

(*b*) Elle a des idées de nombre.

d'elle-même, comme étant une odeur, ou comme en ayant été deux ou trois successivement.

§. 6. (*a*) Elle ne peut pas distinguer deux odeurs qu'elle sent à-la-fois. L'odorat par lui-même ne sauroit donc lui donner que l'idée de l'unité, et elle ne peut tenir les idées des nombres que de la mémoire.

§. 7. (*b*) Mais elle n'étendra pas bien loin ses connoissances à ce sujet. Ainsi qu'un enfant, qui n'a pas appris à compter, elle ne pourra pas déterminer le nombre de ses idées, lorsque la succession en aura été un peu considérable.

Il me semble que pour découvrir la plus grande quantité qu'elle est capable de connoître distinctement, il suffit de considérer jusqu'où nous pourrions nous-mêmes compter avec le signe *un*. Quand les collections formées par la répétition de ce mot, ne pourront pas être saisies tout-à-la-fois de maniere distincte, nous serons en droit de conclure que les idées précises des nombres qu'elles

(*a*) Elle ne les doit qu'à sa mémoire.

(*b*) Jusqu'où elle peut les étendre.

renferment, ne peuvent pas s'acquérir par la seule mémoire.

Or, en disant un et un, j'ai l'idée de deux; et en disant un, un et un, j'ai l'idée de trois. Mais si je n'avois pour exprimer dix, quinze, vingt, que la répétition de ce signe, je n'en pourrois jamais déterminer les idées; car je ne saurois m'assurer par la mémoire d'avoir répété *un* autant de fois que chacun de ces nombres le demande. Il me paroît même que je ne saurois par ce moyen me faire l'idée de quatre, et que j'ai besoin de quelque artifice pour être sûr de n'avoir répété ni trop ni trop peu le signe de l'unité. Je dirai, par exemple, un, un, et puis un, un : mais cela seul prouve que la mémoire ne saisit pas distinctement quatre unités à-la-fois : elle ne présente donc au-delà de trois, qu'une multitude indéfinie. Ceux qui croiront qu'elle peut seule étendre plus loin nos idées, substitueront un autre nombre à celui de trois. Il suffit, pour les raisonnemens que j'ai à faire, de convenir qu'il y en a un au-delà duquel la mémoire ne laisse plus appercevoir qu'une multitude tout-à-fait vague. C'est l'art des signes qui nous a appris à porter la lumiere plus loin. Mais quelque considérables

que soient les nombres que nous pouvons démêler, il reste toujours une multitude, qu'il n'est pas possible de déterminer, qu'on appelle par cette raison l'*infini*, et qu'on eût bien mieux nommé l'*indéfini*. Ce seul changement de nom eût prévenu des erreurs (1).

Nous pouvons donc conclure que notre Statue n'embrassera distinctement que jusqu'à trois de ses manieres d'être. Au-delà elle en verra une multitude, qui sera pour elle ce qu'est la notion prétendue de l'infini pour nous. Elle sera même bien plus excusable de s'y méprendre; car elle est incapable des réflexions qui pourroient la tirer d'erreur. Elle appercevra donc l'infini dans cette multitude, comme s'il y étoit en effet.

Enfin, nous remarquerons que son idée de l'unité est abstraite; car elle sent toutes ses manieres d'être sous ce rapport général, que chacune est distinguée de toute autre.

§. 8. (*a*) Comme elle a des idées particulieres

(1) Principalement l'erreur de croire que nous avons une idée positive de l'infini: d'où quantité de mauvais raisonnemens de la part des métaphysiciens, et quelquefois même de celle des géometres.

(*a*) Elle connoît deux sortes de vérités.

et des idées générales, elle connoît deux sortes de vérités.

(*a*) Les odeurs de chaque espece de fleurs ne sont pour elle que des idées particulieres. Il en sera donc de même de toutes les vérités qu'elle apperçoit, lorsqu'elle distingue une odeur d'une autre.

(*b*) Mais elle a les notions abstraites de manieres d'être agréables, et de manieres d'être désagréables : elle connoîtra donc à ce sujet des vérités générales ; elle saura qu'en général ses modifications different les unes des autres, et qu'elles lui plaisent ou déplaisent plus ou moins.

Mais ces connoissances générales supposent en elle des connoissances particulieres ; puisque les idées particulieres ont précédé les notions abstraites.

§. 9. (*c*) Comme elle est dans l'habitude d'être, de cesser d'être, et de redevenir la même odeur, elle jugera lorsqu'elle ne l'est pas, qu'elle pourra l'être ; lorsqu'elle l'est,

---

(*a*) Des vérités particulieres.

(*b*) Des vérités générales.

(*c*) Elle a quelqu'idée du possible.

qu'elle pourra ne l'être plus. Elle aura donc occasion de considérer ses manieres d'être, comme pouvant exister ou ne pas exister. Mais cette notion du possible ne portera point avec elle la connoissance des causes qui peuvent produire un effet: elle en supposera au contraire l'ignorance, et elle ne sera fondée que sur un jugement d'habitude. Lorsque la Statue pense qu'elle peut, par exemple, cesser d'être odeur de rose, et redevenir odeur de violette, elle ignore qu'un être extérieur dispose uniquement de ses sensations. Pour qu'elle se trompe dans son jugement, il suffit que nous nous proposions de lui faire sentir continuellement la même odeur. Il est vrai que son imagination y peut quelquefois suppléer; mais ce n'est que dans les occasions où les desirs sont violens, encore même n'y réussit-elle pas toujours.

§. 10. (*a*). Peut-être pourroit-elle, d'après ses jugemens d'habitude, se faire aussi quelque idée de l'impossible. Accoutumée à perdre une maniere d'être, aussi-tôt qu'elle en acquiert une nouvelle, il est impossible,

(*a*) Peut-être encore de l'impossible.

suivant sa maniere de concevoir, qu'elle en ait deux à-la-fois. Le seul cas où elle croiroit le contraire, ce seroit celui où son imagination agiroit avec assez de force, pour lui retracer deux sensations avec la même vivacité que si elle les éprouvoit réellement. Mais cela ne peut guere arriver. Il est naturel que son imagination se conforme aux habitudes qu'elle s'est faite. Ainsi, n'ayant éprouvé ses manieres d'être que l'une après l'autre, elle ne les imaginera que dans cet ordre: d'ailleurs sa mémoire n'aura pas vraisemblablement assez de force pour lui rendre présentes deux sensations qu'elle a eues, et qu'elle n'a plus.

Mais ce qui me paroît plus probable, c'est que si l'habitude où elle est de juger, que ce qui lui est arrivé peut lui arriver encore, renferme l'idée du possible; il est bien difficile qu'elle ait occasion de former des jugemens où nous puissions retrouver l'idée que nous avons de l'impossible. Il faudroit pour cela qu'elle s'occupât de ce qu'elle n'a point encore éprouvé; mais il est bien plus naturel qu'elle soit toute entiere à ce qu'elle éprouve.

§. 11. (*a*) Du discernement qui se fait en elle des odeurs naît une idée de succession ; car elle ne peut sentir qu'elle cesse d'être ce qu'elle étoit, sans se représenter dans ce changement une durée de deux instans.

Comme elle n'embrasse d'une maniere distincte que jusqu'à trois odeurs, elle ne démêlera aussi que trois instans dans sa durée : au-delà, elle ne verra qu'une succession indéfinie.

Si l'on suppose que la mémoire peut lui rappeller distinctement jusqu'à quatre, cinq, six manieres d'être, elle distinguera en conséquence quatre, cinq, six instans dans sa durée. Chacun peut faire à ce sujet les hypotheses qu'il jugera à propos, et les substituer à celles que j'ai cru devoir préférer.

§. 12. (*b*) Le passage d'une odeur à une autre ne donne à notre Statue que l'idée du passé. Pour en avoir une de l'avenir, il faut qu'elle ait eu à plusieurs reprises la même suite de sensations, et qu'elle se soit fait une habitude de juger qu'après une modification une autre doit suivre.

(*a*) Elle a l'idée d'une durée passée.

(*b*) D'une durée à venir.

Prenons pour exemple cette suite, jonquille, rose, violette. Dès que ces odeurs sont constamment liées dans cet ordre, une d'elles ne peut affecter son organe, qu'aussitôt la mémoire ne lui rappelle les autres dans le rapport où elles sont à l'odeur sentie. Ainsi, qu'à l'occasion de l'odeur de violette, les deux autres se retraceront comme ayant précédé, et qu'elle se représentera une durée passée; de même à l'occasion de l'odeur de jonquille, celles de rose et de violette se retraceront comme devant suivre, et elle se représentera une durée à venir.

§. 13. (*a*) Les odeurs de jonquille, de rose et de violette peuvent donc marquer les trois instans qu'elle apperçoit d'une maniere distincte. Par la même raison, les odeurs qui ont précédé, et celles qui sont dans l'habitude de suivre, marqueront les instans qu'elle apperçoit confusément dans le passé et dans l'avenir. Ainsi, lorsqu'elle sentira une rose, sa mémoire lui rappellera distinctement l'odeur de jonquille et celle de violette; et elle lui représentera une du-

(*a*) D'une durée indéfinie.

rée indéfinie, qui a précédé l'instant où elle sentoit la jonquille, et une durée indéfinie, qui doit suivre celui où elle sentira la violette.

§. 14. (*a*) Appercevant cette durée comme indéfinie, elle n'y peut démêler ni commencement ni fin: elle n'y peut même soupçonner ni l'un ni l'autre. C'est donc à son égard une éternité absolue; et elle se sent comme si elle eût toujours été, et qu'elle ne dût jamais cesser d'être.

En effet, ce n'est point la réflexion sur la succession de nos idées, qui nous apprend que nous avons commencé, et que nous finirons: c'est l'attention que nous donnons aux êtres de notre espece que nous voyons naître et périr. Un homme qui ne connoîtroit que sa propre existence, n'auroit aucune idée de la mort.

§. 15. (*b*) L'idée de la durée d'abord produite par la succession des impressions qui se font sur l'organe, se conserve ou se reproduit par la succession des sensations que

---

(*a*) Cette durée est pour elle une éternité.

(*a*) Il y a en elle deux successions.

la mémoire rappele. Ainsi, lors même que les corps odoriférans n'agissent plus sur notre Statue, elle continue de se représenter le présent, le passé et l'avenir. Le présent, par l'état où elle se trouve ; le passé ; par le souvenir de ce qu'elle a été ; l'avenir, parce qu'elle juge qu'ayant eu à plusieurs reprises les mêmes sensations, elle peut les avoir encore.

Il y a donc en elle deux successions ; celle des impressions faites sur l'organe, et celle des sensations qui se retracent à la mémoire.

§. 16. (*a*) Plusieurs impressions peuvent se succéder dans l'organe, pendant que le souvenir d'une même sensation est présent à la mémoire ; et plusieurs sensations peuvent se retracer successivement à la mémoire, pendant qu'une même impression se fait éprouver à l'organe. Dans le premier cas, la suite des impressions qui se font à l'odorat, mesure la durée du souvenir d'une sensation : dans le second, la suite des sensations qui s'offrent à la mémoire, mesure la durée de l'impression que l'odorat reçoit.

(*a*) L'une de ces successions mesure les momens de l'autre.

Si

Si par exemple, lorsque la Statue sent une rose, elle se rappelle des odeurs de tubereuse, de jonquille ou de violette, c'est à la succession qui se passe dans sa mémoire, qu'elle juge de la durée de sa sensation : et si, lorsqu'elle se retrace l'odeur de rose, je lui présente rapidement une suite de corps odoriférans, c'est à la succession qui se passe dans l'organe, qu'elle juge de la durée du souvenir de cette sensation. Elle apperçoit donc qu'il n'est aucune de ses modifications qui ne puisse durer. La durée devient un rapport, sous lequel elle les considere toutes en général, et elle s'en fait une notion abstraite.

Si dans le tems qu'elle sent une rose, elle se rappelle successivement les odeurs de violette, de jasmin et de lavande, elle s'appercevra comme une odeur de rose, qui dure trois instans : et si elle se retrace une suite de vingt odeurs, elle s'appercevra comme étant odeur de rose depuis un tems indéfini ; elle ne jugera plus qu'elle ait commencé de l'être, elle croira l'être de toute éternité.

§. 17. (*a*) Il n'y a donc qu'une succession d'odeurs transmises par l'organe, ou renou-

(*a*) L'idée de durée n'est pas absolue.

vellées par la mémoire, qui puisse lui donner quelque idée de durée. Elle n'auroit jamais connu qu'un instant, si le premier corps odoriférant eût agi sur elle d'une maniere uniforme, pendant une heure, un jour ou davantage; ou si son action eût varié par des nuances si insensibles, qu'elle n'eût pu les remarquer.

Il en sera de même si ayant acquis l'idée de durée, elle conserve une sensation sans faire usage de sa mémoire, sans se rappeler successivement quelques-unes des manieres d'être par où elle a passé. Car à quoi y distingueroit-elle des instans? Et si elle n'en distingue pas, comment en appercevra-t-elle la durée?

L'idée de la durée n'est donc point absolue; et lorsque nous disons que le tems coule rapidement ou lentement, cela ne signifie autre chose, sinon que les révolutions qui servent à le mesurer se font avec plus de rapidité, ou avec plus de lenteur, que nos idées ne se succedent. On peut s'en convaincre par une supposition.

§. 18. (*a*) Si nous imaginons qu'un monde

(*a*) Supposition qui le rend sensible.

composé d'autant de parties que le nôtre, ne fût pas plus gros qu'une noisette, il est hors de doute qne les astres s'y leveroient, et s'y coucheroient des milliers de fois dans une de nos heures; et qu'organisés, comme nous le sommes, nous n'en pourrions pas suivre les mouvemens. Il faudroit donc que les organes des intelligences destinées à l'habiter, fussent proportionnés à des révolutions aussi subites. (1)

Ainsi, pendant que la terre de ce petit monde tournera sur son axe, et autour de son soleil, ses habitans recevront autant d'idées, que nous en avons pendant que notre terre fait de semblables révolutions. Dès-lors il est évident que leurs jours et leurs années leur paroîtront aussi longs que les nôtres nous le paroissent.

En supposant un autre monde, auquel le nôtre seroit aussi inférieur qu'il est supérieur à celui que je viens de feindre, il faudroit

(1) Mallebranche fait une pareille supposition pour prouver que nous ne jugeons de la grandeur des corps, que par les rapports qui sont entre eux et nous. *Recherc. de la vér. liv. 1, chap. 6.*

donner à ses habitans des organes, dont l'action seroit trop lente, pour appercevoir les révolutions de nos astres. Ils seroient, par rapport à notre monde, comme nous par rapport à ce monde gros comme une noisette. Ils n'y sauroient distinguer aucune succession de mouvement.

Demandons enfin aux habitans de ces mondes quelle en est la durée: ceux du plus petit compteront des millions de siecles, et ceux du plus grand ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne font que de naître.

La notion de la durée est donc toute relative: chacun n'en juge que par la succession de ses idées; et vraisemblablement il n'y a pas deux hommes, qui dans un tems donné, comptent un égal nombre d'instans. Car il y a lieu de présumer qu'il n'y en a pas deux, dont la mémoire retrace toujours les idées avec la même rapidité.

Par conséquent, une sensation, qui se conservera uniformément pendant un an, ou mille, si l'on veut, ne sera qu'un instant à l'égard de notre Statue; comme une idée que nous conservons, pendant que les habitans du petit monde comptent des siecles, est un

instant pour nous (1). C'est donc une erreur de penser que tous les êtres jugent également

(1) La supposition de ces mondes fait comprendre que, pour les imaginer plus anciens les uns que les autres, il n'est pas nécessaire d'une éternité successive, dans laquelle ils ayent été crées plus tôt ou plus tard : il suffit de varier les révolutions, et d'y proportionner les organes des habitans.

Cette supposition fait encore connoître qu'un instant de la durée d'un Etre peut coexister, et coexiste en effet à plusieurs instans de la durée d'un autre. Nous pouvons donc imaginer des intelligences qui appercoivent tout-à-la-fois des idées que nous n'avons que successivement, et arriver en quelque sorte jusqu'à un esprit, qui embrasse dans un instant toutes les connoissances, que les créatures n'ont que dans une suite de siecles, et qui, par conséquent, n'essuye aucune succession. Il sera comme au centre de tous ces mondes, où l'on juge si différemment de la durée; et saisissant d'un coup-d'œil tout ce qui leur arrive, il en verra tout-à-la-fois le passé, le présent et l'avenir.

Par ce moyen nous nous formons, autant qu'il est en notre pouvoir, l'idée d'un instant indivisible et permanent, auquel les instans des créatures coexistent, et dans lequel ils se succedent. Je dis *autant qu'il est en notre pouvoir*; car ce n'est ici qu'une idée de comparaison. Ni nous ni toute autre créature, ne pourrons avoir une notion parfaite de l'éternité. Dieu seul la connoît, parce que lui seul en jouit.

de la durée, et comptent le même nombre d'instans. La présence d'une idée, qui ne varie point, n'étant qu'un instant à notre égard, c'est une conséquence, que tous les momens de notre durée nous paroissent égaux. mais ce n'est pas une preuve qu'ils le soient.

CHAPITRE V.

Du sommeil et des songes d'un homme borné à l'odorat.

§. 1. (*a*) NOTRE Statue peut être réduite à n'être que le souvenir d'une odeur; alors le sentiment de son existence paroît lui échapper. Elle sent moins qu'elle existe qu'elle ne sent qu'elle a existé; et à proportion que sa mémoire lui retrace les idées avec moins de vivacité, ce reste de sentiment s'affoiblit encore. Semblable à une lumiere qui s'éteint par degrés, il cesse tout-à-fait, lorsque cette faculté tombe dans une entiere inaction.

§. 2. (*b*) Or, notre expérience ne nous

(*a*) Comment l'action des facultés se ralentit.

(*b*) Etat du sommeil.

permet pas de douter que l'exercice ne doive enfin fatiguer la mémoire et l'imagination de notre Statue. Considérons donc ces facultés en repos, et ne les excitons par aucune sensation : cet état sera celui du sommeil.

§. 3. (*a*) Si leur repos est tel, qu'elles soient absolument sans action, on ne peut remarquer autre chose, sinon que le sommeil est le plus profond qu'il soit possible. Si au contraire elles continuent encore d'agir, ce ne sera que sur une partie des idées acquises. Plusieurs anneaux de la chaîne seront donc interceptés, et l'ordre des idées dans le sommeil ne pourra pas être le même que dans la veille. Le plaisir ne sera plus l'unique cause qui déterminera l'imagination. Cette faculté ne réveillera que les idées sur lesquelles elle conserve quelque pouvoir ; et elle contribuera aussi souvent au malheur de notre Statue, qu'à son bonheur.

§. 4. (*b*) Voilà l'état de songe : il ne differe de celui de la veille, que parce que les idées n'y conservent pas le même ordre, et que le

(*a*) Etat du songe.

(*b*) En quoi il differe de la veille.

plaisir n'est pas toujours la loi qui regle l'imagination. Tout songe suppose donc quelques idées interceptées, sur lesquelles les facultés de l'Ame ne peuvent plus agir.

§. 5. (*a*) Puisque notre Statue ne connoît point de différence entre imaginer vivement, et avoir des sensations, elle n'en sauroit faire entre songer et veiller. Tout ce qu'elle éprouve étant endormie, est donc aussi réel à son égard, que ce qu'elle a éprouvé avant le sommeil.

CHAPITRE VI.

Du moi, ou de la personnalité d'un homme borné à l'odorat.

§. 1. (*b*) NOTRE Statue étant capable de mémoire, elle n'est point une odeur qu'elle ne se rappelle d'en avoir été une autre. Voilà sa personnalité : car si elle pouvoit dire *moi*, elle le diroit dans tous les instans de sa durée ;

(*a*) La Statue n'en sauroit faire la différence.

(*b*) De la personnalité de la Statue.

et à chaque fois son *moi* embrasseroit tous les momens dont elle conserveroit le souvenir.

§. 2. (*a*) A la vérité, elle ne le diroit pas à la premiere odeur. Ce qu'on entend par ce mot, ne me paroît convenir qu'à un être qui remarque que, dans le moment présent, il n'est plus ce qu'il a été. Tant qu'il ne change point, il existe sans aucun retour sur lui-même: mais aussi-tôt qu'il change, il juge qu'il est le même qui a été auparavant de telle maniere, et il dit *moi*.

Cette observation confirme qu'au premier instant de son existence la Statue ne peut former des desirs: car avant de pouvoir dire *je desire*, il faut avoir dit *moi* ou *je*.

§. 3. (*b*) Les odeurs dont la Statue ne se souvient pas, n'entrent donc point dans l'idée qu'elle a de sa personne. Aussi étrangeres à son *moi*, que les couleurs et les sons dont elle n'a encore aucune connoissance, elles sont à son égard comme si elle ne les avoit

---

(*a*) Elle ne peut pas dire *moi* au premier moment de de son existence.

(*b*) Son *moi* est tout-à-la-fois la conscience de ce qu'elle est, et le souvenir de ce qu'elle a été.

jamais senties. Son *moi* n'est que la collection des sensations qu'elle éprouve, et de celles que la mémoire lui rappele (1). En

(1) « Celui qui aime une personne, dit Pascal (c. 24. » n. 14) à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? non : car » la petite vérole, qui ôtera la beauté sans tuer la per- » sonne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour » mon jugement, ou pour ma mémoire, m'aime-t-on, » moi ? non : car je puis perdre ces qualités, sans cesser » d'être. Où est donc le *moi*, s'il n'est ni dans le corps, » ni dans l'ame ? Et comment aimer le corps et l'ame, sinon » pour des qualités, qui ne sont point ce qui fait le *moi*, » puisqu'elles sont périssables ? Car aimeroit-on la sub- » stance de l'ame d'une personne abstraitement, et quel- » ques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et seroit » injuste. On n'aime donc jamais la personne ; mais seu- » lement les qualités ; ou si on aime la personne il faut » dire que c'est l'assemblage des qualités qui fait la per- » sonne. ».

Ce n'est pas l'assemblage des qualités qui fait la personne ; car le même homme, jeune ou vieux, beau ou laid, sage ou fou, seroit autant de personnes distinctes ; et pour quelques qualités qu'on m'aime, c'est toujours moi qu'on aime ; car les qualités ne sont que moi modifié différemment. Si quelqu'un me marchant sur le pied, me disoit : *Vous ai-je blessé, vous ? non : car vous pourriez perdre le pied, sans cesser d'être* ; serois-je bien convaincu de n'avoir point été blessé moi-même ? Pourquoi donc

un mot, c'est tout-à-la-fois et la conscience de ce qu'elle est, et le souvenir de ce qu'elle a été.

CHAPITRE VII.

Conclusion des chapitres précédens.

§. 1. (*a*) AYANT prouvé que notre Statue est capable de donner son attention, de se ressouvenir, de comparer, de juger, de discerner, d'imaginer ; qu'elle a des notions abtraites, des idées de nombre et de durée ; qu'elle connoît des vérités générales et particulieres ; qu'elle forme des desirs, se fait des passions,

---

penserois-je que, parce que je puis perdre la mémoire et le jugement, on ne m'aime pas, lorsqu'on m'aime pour ces qualités ? Mais elles sont périssables : et qu'importe ? le *moi* est-il donc une chose nécessaire de sa nature ? Ne périt-il pas dans les bêtes ? et son immortalité dans l'homme n'est-elle pas une faveur de Dieu ? Dans le sens de Pascal, Dieu seul pourroit dire, *moi*.

(*a*) Avec un seul sens, l'ame a le germe de toutes ses facultés.

aime, hait, veut; qu'elle est capable d'espérance, de crainte et d'étonnement; et qu'enfin elle contracte des habitudes : nous devons conclure qu'avec un seul sens l'entendement a autant de facultés qu'avec les cinq réunis. Nous verrons que celles qui paroissoient nous être particulieres ne sont que ces mêmes facultés, qui s'appliquant à un plus grand nombre d'objets, se developpent davantage.

§. 2. (*a*) Si nous considérons que se ressouvenir, comparer, juger, discerner, imaginer, être étonné, avoir des idées abstraites, en avoir de nombre et de durée, connoître des vérités générales et particulieres, ne sont que différentes manieres d'être attentif; qu'avoir des passions, aimer, haïr, craindre et vouloir, ne sont que différentes manieres de desirer; et qu'enfin être attentif, et desirer, ne sont dans l'origine que sentir : nous conclurons que la sensation enveloppe toutes les facultés de l'ame.

§. 3. (*b*). Enfin, si nous considérons qu'il n'est point de sensations absolument diffé-

---

(*a*) La sensation renferme toutes les facultés de l'ame.

(*b*) Le plaisir et la douleur en sont le seul mobile.

rentes, nous conclurons encore que les différens degrés de plaisir et de peine sont la loi, suivant laquelle le germe de tout ce que nous sommes s'est développé, pour produire toutes nos facultés.

Ce principe peut prendre les noms de besoin, d'étonnement et d'autres, que nous lui donnerons encore; mais il est toujours le même: car nous sommes toujours mus par le plaisir ou par la douleur, dans tout ce que le besoin ou l'étonnement nous fait faire.

En effet, nos premieres idées ne sont que peine, ou plaisir. Bientôt d'autres leur succedent, et donnent lieu à des comparaisons, d'où naissent nos premiers besoins, et nos premiers desirs. Nos recherches, pour les satisfaire, font acquérir d'autres idées, qui produisent encore de nouveaux desirs. L'étonnement, qui contribue à nous faire sentir vivement tout ce qui nous arrive d'extraordinaire, augmente de tems en tems l'activité de nos facultés; et il se forme une chaîne, dont les anneaux sont tour-à-tour idées et desirs, et qu'il suffit de suivre, pour découvrir le progrès de toutes les connoissances de l'homme.

§. 4. (*a*). Presque tout ce que j'ai dit sur les facultés de l'ame, en traitant de l'odorat, j'aurois pu le dire, en commençant par tout autre sens; il est aisé de leur en faire l'application. Il ne me reste qu'à examiner ce qui est plus particulier à chacun d'eux.

CHAPITRE VIII.

D'un homme borné au sens de l'ouie.

§. 1. (*b*). BORNONS notre Statue au sens de l'ouie, et raisonnons, comme nous avons fait, quand elle n'avoit que celui de l'odorat.

Lorsque son oreille sera frappée, elle deviendra la sensation qu'elle éprouvera. Ainsi nous la transformerons à notre gré, en un bruit, un son, une symphonie: car elle ne soupçonne pas qu'il existe autre chose qu'elle. L'ouie ne lui donne l'idée d'au-

(*a*) On peut appliquer aux autres sens ce qui vient d'être dit sur l'odorat.

(*b*) La Statue bornée au sens de l'ouie, est tout ce qu'elle entend.

un objet, situé à une certaine distance. La proximité ou l'éloignement des corps sonores ne produit à son égard qu'un son plus fort ou plus foible : elle en sent seulement plus ou moins son existence.

§. 2.(*a*) Les corps font sur l'oreille deux sortes de sensations (1) : l'une est le son proprement dit, l'autre est le bruit.

(*a*) Deux sortes de sensations de l'ouie.

(1) On a remarqué que dans la résonnance des corps sonores le son dominant est accompagné de deux autres, qui ont avec lui un rapport déterminé, et soumis au calcul. On les appele les harmoniques du son dominant. Ils se font entendre à la douzieme et à la dix-septieme, et l'on en fait la tierce et la quinte. Une oreille bien organisée est capable de saisir ces rapports, et c'est pour cela que l'on dit qu'elle apprécie les sons. On peut donc définir le son proprement dit, un son appréciable.

Le bruit, au contraire, résulte de plusieurs sons, qui n'ont point d'harmoniques communes, c'est une multitude de sons dominans et d'harmoniques, qui se confondent : on peut donc le définir un son inappréciable.

Imaginons une dixaine de violons à l'unisson. S'ils font tous résonner en même-tems la même corde, ils rendent ensemble un son proprement dit, un son appréciable ; parce qu'on en peut déterminer la tierce et la quinte. Mais si nous les supposons tous discordans, ils ne feront que

L'oreille est organisée, pour saisir un rapport déterminé entre un son et un son; mais elle ne peut saisir entre un bruit et un bruit qu'un rapport vague. Le bruit est à-peu-près au sens de l'ouie ce qu'est une multitude d'odeurs à celui de l'odorat.

§. 3. (*a*) Si au premier instant plusieurs bruits se font entendre ensemble à notre Statue, le plus fort enveloppera le plus foible; ils se mêleront si bien, qu'il n'en résultera pour elle qu'une simple maniere d'être, où ils se confondront.

S'ils se succedent, elle conserve le souvenir de ce qu'elle a été. Elle distingue ses différentes manieres d'être, elle les compare, elle en juge, et elle en forme une suite, que sa mémoire retient dans l'ordre où elles ont été comparées, supposé que cette suite

---

du bruit; parce que le son total qu'ils font entendre, n'a point d'harmoniques. Le même *mi* et le même *sol*, qui sont les harmoniques de l'*ut* de l'un de ces violons, ne seront pas les harmoniques des *ut* que les autres rendent. C'est donc la confusion de plusieurs sons qui fait le bruit.

(*a*) La Statue ne distingue plusieurs bruits, qu'autant qu'ils se succedent.

l'ait

l'ait frappée à plusieurs reprises. Elle reconnoîtra donc ces bruits, lorsqu'ils se succéderont encore; mais elle ne les reconnoîtra plus, lorsqu'ils se feront entendre en même-tems. Il faut raisonner à ce sujet comme nous avons fait sur les odeurs.

§. 4. (a) Quant aux sons proprement dits, l'oreille étant organisée, pour en sentir exactement les rapports, elle y apporte un discernement plus fin, et plus étendu. Ses fibres semblent se partager les vibrations des corps sonores, et elle peut entendre distinctement plusieurs sons à-la-fois. Cependant il suffit de considérer qu'elle n'a pas tout ce discernement dans les hommes qui ne sont point exercés à la musique, pour être au moins convaincu que notre Statue ne distinguera pas au premier instant deux sons qu'elle entendra ensemble.

Mais les démêlera-t-elle, si elle les a étudiés séparément ? C'est ce qui ne me paroît pas vraisemblable : quoique son oreille soit par son mécanisme capable d'en faire la différence, les sons ont tant d'analogie

(a) Il en est de même des sons.

entr'eux, qu'il y a lieu de présumer que n'étant pas aidée par les jugemens, qui accoutument à les rapporter à des corps différens, elle continuera encore à les confondre.

§. 5. (*a*) Quoi qu'il en soit, les degrés de plaisir et de peine lui feront acquérir les mêmes facultés qu'elle a acquises avec l'odorat: mais il y a sur ce point quelques remarques particulieres à faire.

§. 6. (*b*) Premierement, les plaisirs de l'oreille consistent plus particulierement dans la succession des sons, conformément aux regles de l'harmonie. Les desirs de notre Statue ne se borneront donc pas à avoir un son pour objet, elle souhaitera de redevenir un air entier.

§. 7. (*c*). En second lieu, ils ont un caractère bien différent de ceux de l'odorat. Plus propres à émouvoir que les odeurs,

---

(*a*) Elle acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.

(*b*) Les plaisirs de l'oreille consistent principalement dans l'harmonie.

(*c*) Cette harmonie cause une émotion qui ne suppose point d'idées acquises.

les sons donneront, par exemple, à notre Statue cette tristesse ou cette joie, qui ne dépendent point des idées acquises, et qui tiennent uniquement à certains changemens qui arrivent au corps (1).

§. 8. (*a*). En troisieme lieu, ils commencent, ainsi que ceux de l'odorat, à la plus légere sensation. Le premier bruit, quelque foible qu'il puisse être, est donc un plaisir pour notre Statue. Que le bruit augmente le plaisir augmentera, et ne cessera que quand les vibrations offenseront le timpan.

---

(1) Il y a dans la musique les plaisirs d'imitation, lorsqu'elle imite le chant des oiseaux, le tonnerre, les tempêtes, nos soupirs, nos plaintes, nos cris de joie, et que par sa mesure, elle invite notre corps à prendre les attitudes et les mouvemens des différentes passions. Notre Statue n'est pas faite pour ces sortes de plaisirs; parce qu'ils supposent des jugemens et des habitudes, dont elle n'est point capable. Mais indépendamment de cette imitation, la musique transmet au cerveau des impressions qui passent dans tout le corps, et qui y produisent des émotions, où notre Statue ne peut manquer de trouver du plaisir ou de la peine.

(*a*) Ces plaisirs sont, comme ceux de l'odorat, susceptibles de différens degrés.

§. 9. (*a*) Quant à la musique, elle lui plaira, suivant qu'elle sera en proportion avec le peu d'exercice de son oreille. D'abord des chants simples et grossiers seront capables de la ravir. Si nous l'accoutumons ensuite peu-à-peu à de plus composés, l'oreille se fera une habitude de l'exercice qu'ils demandent; elle connoîtra de nouveaux plaisirs.

§. 10. (*b*) Au reste, ce progrès n'est que pour les oreilles bien organisées. Si les fibres ne sont point entr'elles dans de certains rapports, l'oreille sera fausse; comme un instrument mal monté. Plus ce vice sera considérable, moins elle sera sensible à la musique: elle pourra même ne l'être pas plus qu'au bruit.

§. 11. (*c*) En quatrieme lieu, le plaisir d'une succession de sons étant si supérieur à celui d'un bruit continu, il y a lieu de conjecturer, que si la Statue entend en

---

(*a*) Les plus vifs supposent une oreille exercée.

(*b*) Et tous, une oreille bien organisée.

(*c*) La Statue peut parvenir à distinguer un bruit et un chant, qui se font entendre ensemble.

même-tems un bruit et un air, dont l'un ne domine point sur l'autre, et qu'elle a appris à connoître séparément, elle ne les confondra pas.

Si, au premier moment de son existence, elle les avoit entendus ensemble, elle n'en eût pas fait la différence ; car nous savons par nous-mêmes, que nous ne démêlons dans les impressions des sens que ce que nous y avons pu remarquer, et que nous n'y remarquons que les idées auxquelles nous avons successivement donné notre attention. Mais si notre Statue ayant été tour-à-tour un chant et le bruit d'un ruisseau, s'est fait une habitude de distinguer ces deux manieres d'être, et de partager entre elles son attention, elles sont, ce me semble, trop différentes pour se confondre encore, toutes les fois qu'elle les éprouve ensemble; sur-tout si, comme je le suppose, aucune ne domine. Elle ne peut donc s'empêcher de remarquer qu'elle est tout-à-la-fois ce bruit et ce chant dont elle se souvient, comme de deux modifications qui se sont auparavant succédées.

Le principe sur lequel je fonde ce que je présume ici, recevra un nouveau jour dans

la suite de cet ouvrage, parce que j'aurai occasion de l'appliquer à des exemples encore plus sensibles. Nous verrons comment par la maniere dont nous jugeons de nos sensations, nous n'y savons distinguer que ce que les circonstances nous ont appris à y remarquer; que tout le reste est confus à notre égard, et que nous n'en conservons non plus d'idées, que si nous n'en avions eu aucun sentiment. C'est une des causes qui fait qu'avec les mêmes sensations les hommes ont des connoissances si différentes. Ce germe est par-tout le même; mais il reste informe chez les uns, il se développe, se nourrit et s'accroît chez les autres.

§. 12 (*a*) Enfin, puisque les bruits sont à l'oreille ce que les odeurs sont au nez, la liaison en sera dans la mémoire la même que celle des odeurs: mais les sons ayant, par leur nature, et par celle de l'organe, un lien beaucoup plus fort, la mémoire en conservera plus facilement la succession.

(*a*) Une suite de sons se lient mieux dans la mémoire, qu'une suite de bruits.

CHAPITRE IX.

De l'odorat et de l'ouïe réunis.

§. 1. (*a*) DÈS que ses sens pris séparément, ne donnent pas à notre Statue l'idée de quelque chose d'extérieur, ils ne la lui donneront pas davantage après leur réunion. Elle ne soupçonnera pas qu'elle ait deux organes différens.

§. 2. (*b*) Si même, au premier moment de son existence, elle entend des sons, et sent des odeurs, elle ne saura pas encore distinguer en elle deux manieres d'être. Les sons et les odeurs se confondront, comme s'ils n'étoient qu'une modification simple; car nous venons d'observer qu'elle ne distingue dans ses sensations que les idées qu'elle

(*a*) Ces deux sens réunis ne donnent l'idée d'aucune chose extérieure.

(*b*) D'abord la Statue ne distingue pas les sons des odeurs qui viennent à elle en même-tems.

a eu occasion de remarquer chacune en particulier.

§. 3. (*a*) Mais si elle a considéré les sensations de l'ouïe séparément de celles de l'odorat, elle sera capable de les distinguer lorsqu'elle les éprouvera ensemble ; car pourvu que le plaisir de jouir de l'une ne la détourne pas entierement du plaisir de jouir de l'autre, elle reconnoîtra qu'elle est tout-à-la-fois ce qu'elle a été tour-à-tour. La nature de ces sensations ne les porte pas à se confondre comme deux odeurs : elles different trop pour n'être pas distinguées au souvenir qui reste de chacune. C'est donc à la mémoire que la Statue doit l'avantage de distinguer les impressions qui lui sont transmises à-la-fois par des organes différens.

§. 4. (*b*) Alors il lui semble que son être augmente, et qu'il acquiert une double existence. Voilà donc bien du changement dans ses jugemens d'habitude ; car avant la réunion de l'ouïe à l'odorat, elle n'avoit point

---

(*a*) Elle apprend ensuite à les distinguer.

(*b*) Son être lui paroît acquérir une double existence.

imaginé qu'elle pût être de deux manieres à-la-fois.

§. 3. (*a*) Il est évident qu'elle acquerra les mêmes facultés que lorsqu'elle a eu séparément ces deux sens. Sa mémoire y gagnera en ce que la chaîne des idées en sera plus variée et plus étendue. Tantôt un son lui rappellera une suite d'odeur, tantôt une odeur lui rappellera une suite de sons : mais il faut remarquer que ces deux especes de sensations étant réunies, sont sujettes à la même loi qu'avant leur réunion, c'est-à-dire, que les plus vives peuvent quelquefois faire oublier les autres, et empêcher qu'elles soient remarquées au moment même qu'elles ont lieu.

§. 6. (*b*) Il me semble encore que la Statue peut avoir plus d'idées abstraites qu'avec un seul sens. Elle ne connoissoit en général que deux manieres d'être ; l'une agréable, l'autre désagréable : mais actuellement qu'elle distingue les sons des odeurs, elle ne peut s'empêcher de les considérer comme deux

---

(*a*) Sa mémoire est plus étendue qu'avec un seul sens.

(*b*) Elle forme plus d'idées abstraites.

especes de modification. Peut-être encore le bruit lui paroît si différent des sons harmonieux, que si on pouvoit lui faire comprendre que ses sensations lui sont transmises par des organes, elle pourroit bien imaginer avoir trois sens ; un pour les odeurs, un autre pour le bruit, et un troisieme pour les sons harmonieux.

CHAPITRE X.

Du goût seul, et du goût joint à l'odorat et à l'ouïe.

§. 1. (*a*) NE donnant de sensibilité qu'à l'intérieur de la bouche de notre Statue, je ne saurois lui faire prendre aucune nourriture : mais je suppose que l'air lui apporte à mon gré toutes sortes de saveurs, et soit propre à la nourrir toutes les fois que je le jugerai nécessaire.

(*a*) La Statue acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.

Elle acquerra les mêmes facultés qu'avec l'ouïe ou l'odorat ; et parce que sa bouche est aux saveurs, ce que le nez est aux odeurs et l'oreille au bruit, plusieurs saveurs réunies lui paroîtront comme une seule, et elle ne les distinguera qu'autant qu'elles se succéderont.

§. 2. (*a*) Le goût peut ordinairement contribuer plus que l'odorat à son bonheur et à son malheur ; car les saveurs affectent communément avec plus de force que les odeurs.

Il y contribue même encore plus que les sons harmonieux, parce que le besoin de nourriture lui rend les saveurs plus nécessaires, et par conséquent les lui fait goûter avec plus de vivacité. La fin pourra la rendre malheureuse ; mais dès qu'elle aura remarqué les sensations propres à l'appaiser, elle y déterminera davantage son attention, les desirera avec plus de violence, et en jouira avec plus de délice.

(*a*) Le goût contribue plus que l'odorat et que l'ouïe à son bonheur et à son malheur.

§. 3. (*a*) Si nous réunissons le goût à l'ouïe et à l'odorat, la Statue parviendra à démêler les sensations qu'ils lui transmettent à-la-fois, lorsqu'elle aura appris à les connoître séparément, pourvu néanmoins que son attention se partage à-peu-près également entre elles : ainsi voilà son existence en quelque sorte triplée.

Il est vrai qu'il ne lui sera pas toujours aussi aisé de faire la différence d'une saveur à une odeur, que d'une saveur à un son. L'odorat et le goût ont une si grande analogie, que leurs sensations doivent quelquefois se confondre (1).

§. 4. (*b*) Comme nous venons de voir que les saveurs doivent l'intéresser plus que toute autre sensation, elle s'en occupera

---

(*a*) Discernement qu'elle fait des sensations qu'ils lui transmettent.

(1) Il n'y a personne qui n'ait pu remarquer qu'il est quelquefois porté à attribuer à un mets, dont il mange, les odeurs qui frappent son odorat. Mais ce qui prouve encore cette analogie, c'est qu'on a plus de goût à proportion qu'on a l'odorat plus fin.

(*b*) Le goût peut nuire aux autres sens.

d'autant plus, que sa faim sera plus grande. Le goût pourra donc nuire aux autres sens, jusqu'à la rendre insensible aux odeurs et à l'harmonie.

§. 5. (*a*) La réunion de ces sens étendra et variera davantage la chaîne de ses idées, augmentera le nombre de ses desirs, et lui fera contracter de nouvelles habitudes.

§. 6. (*b*) Cependant il est très-difficile de déterminer jusqu'à quel point la Statue pourra distinguer les manieres d'être qu'elle leur doit. Peut-être son discernement est-il moins étendu que je ne l'imagine (1), peut-être l'est-il davantage. Pour en juger, il faudroit se mettre tout-à-fait à sa place, et se dépouiller entierement de toutes ses habitudes : mais je ne me flatte pas d'y avoir toujours réussi.

L'habitude de rapporter chaque espece de sensation à un organe particulier, doit beaucoup contribuer à nous en faire faire la différence : sans elle peut-être que nos sensations

---

(*a*) Avantages résultans de la réunion de ces sens.

(*b*) Doute sur leurs effets.

(1) C'étoit le sentiment de mademoiselle Ferrand.

seroient une espece de cahos pour nous. En ce cas, le discernement de la Statue seroit fort borné.

Mais il faut remarquer que l'incertitude, ou la fausseté même de quelques conjectures, ne sauroit nuire au fond de cet ouvrage. Quand j'observe cette Statue, c'est moins pour m'assurer de ce qui se passe en elle, que pour découvrir ce qui se passe en nous. Je puis me tromper en lui attribuant des opérations dont elle n'est pas encore capable; mais de pareilles erreurs ne tirent pas à conséquence, si elles mettent le lecteur en état d'observer comment ces opérations s'exécutent en lui-même.

CHAPITRE XI.

D'un homme borné au sens de la vue.

§. 1. (*a*) Il paroîtra sans doute extraordinaire à bien des lecteurs de dire que l'œil est par lui-même incapable de voir un espace

(*a*) Préjugés et considérations qui le combattent.

hors de lui. Nous nous sommes fait une si grande habitude de juger à la vue des objets qui nous environnent, que nous n'imaginons pas comment nous n'en aurions pas jugé, au premier moment que nos yeux se sont ouverts à la lumiere.

La raison a bien peu de force, et ses progrès sont bien lents, lorsqu'elle a à détruire des erreurs dont personne n'a pu s'exempter ; et qui ayant commencé avec le premier développement des sens, cachent leur origine dans des tems dont nous ne conservons aucun souvenir. D'abord on pense que nous avons toujours vu comme nous voyons ; que toutes nos idées sont nées avec nous ; et nos premieres années sont comme cet âge fabuleux des poëtes, où l'on suppose que les dieux ont donné à l'homme toutes les connoissances qu'il ne se souvient pas d'avoir acquises par lui-même.

Si un philosophe soupçonne que toutes nos connoissances pourroient bien tirer leur origine des sens, aussi-tôt les esprits se révoltent contre une opinion qui leur paroît si étrange. Quelle est la couleur de la pensée, lui demande-t-on, pour venir à l'ame par la vue ? Quelle en est la saveur, quelle en est

l'odeur, etc. pour être due au goût, à l'odorat ? etc. Enfin, on l'accable de mille difficultés de cette sorte, avec toute la confiance que donne un préjugé généralement reçu. Le philosophe, qui s'est hâté de prononcer avant d'avoir démêlé la génération de toutes nos idées, est embarrassé ; on ne doute pas que ce ne soit une preuve de la fausseté de son sentiment.

La philosophie fait un nouveau pas : elle découvre que nos sensations ne sont pas les qualités mêmes des objets, et qu'au contraire elles ne sont que des modifications de notre ame. Elle examine chaque sensation en particulier ; et comme elle trouve peu de difficultés dans cette recherche, elle paroît à peine faire une découverte.

De-là il étoit aisé de conclure que nous n'appercevons rien qu'en nous-mêmes ; et que par conséquent un homme borné à l'odorat, n'eût été qu'odeur ; borné au goût, saveur ; à l'ouïe, bruit ou son ; à la vue, lumiere et couleur. Alors le plus difficile eût été d'imaginer comment nous contractons l'habitude de rapporter au-dehors des sensations qui sont en nous. En effet, il paroît bien étonnant qu'avec des sens, qui n'éprouvent rien qu'en

qu'en eux-mêmes, et qui n'ont aucun moyen pour soupçonner un espace au-dehors, on pût rapporter ses sensations aux objets qui les occasionnent. Comment le sentiment peut-il s'étendre au-delà de l'organe qui l'éprouve et qui le limite ?

Mais en considérant les propriétés du toucher, on eût reconnu qu'il est capable de découvrir cet espace, et d'apprendre aux autres sens à rapporter leurs sensations aux corps qui y sont répandus. Dès-lors les personnes même que le préjugé éloignoit davantage de cette vérité, eussent commencé à former au moins quelque doute. On seroit tombé d'accord qu'avec l'odorat, ou le goût, on ne se seroit cru qu'odeur, ou saveur. L'ouïe eût souffert un peu plus de difficulté, par l'habitude où nous sommes d'entendre le bruit, comme s'il étoit hors de nous. Mais ce sens a tant de peine à juger des distances et des situations, et il s'y trompe si souvent, qu'on fût enfin convenu qu'il n'en juge point par lui-même. On l'eût regardé comme un éleve, qui a mal retenu les leçons du toucher.

Mais la vue, comment aura-t-elle pu être nstruite par le tact, elle qui juge des dis-

tances auxquelles il ne peut atteindre ; elle qui embrasse en un instant des objets, qu'il ne parcourt que lentement, ou dont même il ne peut jamais saisir l'ensemble ?

L'analogie eût pu faire présumer qu'il doit en être d'elle comme des autres sens : l'impression de la lumiere, la sensation étant toute dans les yeux, l'on pouvoit conjecturer qu'ils doivent ne voir qu'en eux-mêmes, lorsqu'ils n'ont point encore appris à rapporter leurs sensations au-dehors. En effet, s'ils ne voyoient que comme ils sentent, pourroient-ils soupçonner qu'il y a un espace, et dans cet espace des objets qui agissent sur eux ?

On eût donc supposé qu'ils n'ont par eux-mêmes connoissance que de la lumiere et des couleurs ; et après avoir dans cette hypothese rèndu raison de tous les phénomenes, après avoir expliqué comment avec le secours du tact, ils parviennent à juger des objets qui sont dans l'espace, il n'eût manqué que des expériences, pour achever de détruire tous nos préjugés.

On doit rendre à M. Molineux la justice d'avoir le premier formé des conjectures sur la question que nous traitons. Il communiqua

sa pensée à un philosophe, c'étoit le seul moyen de se faire un partisan. Locke convint avec lui qu'un aveugle-né, dont les yeux s'ouvriroient à la lumiere, ne distingueroit pas à la vue un globe d'un cube. Cette conjecture a été depuis confirmée par les expériences de M. Cheselden, auxquelles elle a donné occasion, et il me semble qu'on peut aujourd'hui démêler à-peu près ce qui appartient aux yeux, et ce qu'ils doivent au tact.

§. 2. (*a*) Je crois donc être autorisé à dire que notre Statue ne voit que de la lumiere et des couleurs, qu'elle ne peut pas juger qu'il y a quelque chose hors d'elle.

Cela étant, elle n'apperçoit dans l'action des rayons, que des manieres d'être d'elle-même. Elle est avec ce sens, comme elle a été avec ceux dont nous avons déjà examiné les effets; et elle acquiert les mêmes facultés.

§. 3. (*b*) Si dès le premier instant elle

(*a*) La Statue n'apperçoit les couleurs que comme des manieres d'être d'elle-même.

(*b*) Au premier instant elle les voit confusément.

apperçoit également plusieurs couleurs, il me semble qu'elle n'en peut encore remarquer aucune en particulier : son attention trop partagée les embrasse confusément. Voyons comment elle peut apprendre à les démêler.

§. 4. (*a*) L'œil est de tous les sens, celui dont nous connoissons le mieux le mécanisme. Plusieurs expériences nous ont appris à suivre les rayons de la lumiere jusques sur la rétine; et nous savons qu'ils y font des impressions distinctes. A la vérité, nous ignorons comment ces impressions se transmettent par le nerf optique jusqu'à l'ame. Mais il paroît hors de doute qu'elles y arrivent sans confusion : car l'auteur de la nature auroit-il pris la précaution de les démêler avec tant de soins sur la rétine, pour permettre qu'elles se confondissent à quelques lignes au-delà ? Et si d'ailleurs cela arrivoit, comment l'ame apprendroit-elle jamais à en faire la différence ?

Les couleurs sont donc par leur nature des

(*a*) Comment elle les discerne ensuite les unes après les autres.

sensations, qui tendent à se démêler; et voici comment j'imagine que notre Statue parviendra à en remarquer un certain nombre.

Parmi les couleurs qui se répandent au premier instant dans son œil, et qui en occupent le fond, il peut y en avoir une qu'elle distingue d'une maniere particuliere, qu'elle voit comme à part : ce sera celle à laquelle le plaisir déterminera son attention avec un certain degré de vivacité. Si elle ne la remarquoit pas plus que les autres, elle ne la démêleroit point encore. C'est ainsi que nous ne discernerions rien dans une campagne où nous voudrions tout voir à-la-fois et également.

Si elle en pouvoit considérer avec la même vivacité deux ensemble, elle les remarqueroit avec la même facilité qu'une seule; si elle en pouvoit considérer trois de la sorte, elle les remarqueroit également. Mais c'est de quoi elle ne me paroît pas encore capable. Il faut que le plaisir de les considérer l'une après l'autre la prépare au plaisir d'en considérer plusieurs à-la-fois.

Il est vraisemblable qu'elle est par rapport à deux ou trois couleurs qui s'offrent à elle avec quantité d'autres, comme nous sommes

nous-mêmes par rapport à un tableau un peu composé, et dont le sujet ne nous est pas familier. D'abord nous en appercevons les détails confusément. Ensuite nos yeux se fixent sur une figure, puis sur une autre; et ce n'est qu'après les avoir remarquées successivement, que nous parvenons à juger de toutes ensemble.

La vue confuse du premier coup-d'œil n'est pas l'effet d'un nombre d'objets absolu et déterminé; ensorte que ce qui est confus pour moi, doive l'être pour tout autre. Elle est l'effet d'une multitude trop grande par rapport au peu d'exercice de mes yeux. Un peintre et moi nous voyons également toutes les parties d'un tableau: mais tandis qu'il les démêle rapidement, je les découvre avec tant de peine, qu'il me semble que je voie à chaque instant ce que je n'avois point encore vu.

Ainsi donc qu'il y a dans ce tableau plus de choses distinctes pour ses yeux, et moins pour les miens; notre Statue, parmi toutes les couleurs qu'elle voit au premier instant, n'en peut vraisemblablement remarquer qu'une seule, puisque ses yeux n'ont point encore été exercés.

Alors quoique d'autres couleurs se répandent distinctement sur sa rétine, et que par conséquent elle les voie, elles sont aussi confuses à son égard, que si elles se confondoient réellement.

Tant qu'elle est toute entiere à la couleur qu'elle remarque, elle n'a donc proprement aucune connoissance des autres. Cependant ses yeux se fatiguent, soit parce que cette couleur agit avec vivacité, soit parce qu'ils ne sauroient demeurer sans quelque effort dans la situation qui les fixe sur elle. Ils en changent donc par un mouvement machinal: ils en changent encore, s'ils sont par hazard frappés d'une couleur trop vive pour leur plaire, et ils ne s'arrêtent que lorsqu'ils en rencontrent une qui leur est plus agréable, parce qu'elle est un repos pour eux.

Après quelque tems ils se fatiguent encore, et ils passent à une couleur moins vive. Ainsi ils arriveront par degrés à mettre leur plus grand plaisir à ne remarquer que du noir. Enfin la lassitude peut être portée à un tel point, qu'ils se fermeront tout-à-fait à la lumiere.

Si notre Statue ayant démêlé les couleurs dans cet ordre successif, n'en pouvoit jamais

remarquer plusieurs en même-tems, elle seroit précisément avec la vue comme elle a été avec l'odorat. Car quoique jusqu'ici elle en ait toujours vu plusieurs ensemble, toutes celles qu'elle n'a pas remarquées sont à son égard comme si elle ne les avoit point vues; elle n'en peut tenir aucun compte. Mais il me paroît qu'elle doit apprendre à en démêler plusieurs à-la-fois.

§. 5. (*a*). Le rouge, je le suppose, est la premiere couleur qui l'a frappé davantage, et qu'elle a remarquée. Son œil étant fatigué, il change de situation et il rencontre une autre couleur, du jaune par exemple: elle se plaît à cette nouvelle maniere d'être, mais elle n'oublie pas le rouge, ni le plaisir qu'il lui a fait. Son attention se partage donc entre ces deux couleurs: si elle remarque le jaune, comme une maniere d'être qu'elle éprouve actuellement; elle remarque le rouge, comme une maniere d'être qu'elle a éprouvée.

Mais le rouge ne peut pas attirer son attention et continuer de ne lui paroître

(*a*) Comment elle en discerne plusieurs à-la-fois.

que comme une maniere d'être qui n'est plus ; si la sensation, comme je le suppose, lui en est aussi présente que celle du jaune. Après s'être rappelé qu'elle a été rouge et jaune successivement, elle remarque donc qu'elle est rouge et jaune tout-à-la-fois.

Qu'ensuite son œil fatigué se porte sur une troisieme couleur, sur du verd, par exemple, son attention déterminée à cette maniere d'être, se détourne des deux premieres. Cependant elle n'y est pas déterminée, au point de lui faire tout-à-fait oublier ce qu'elle a été. Elle remarque donc encore le rouge et le jaune, comme deux manieres d'être qui ont précédé.

Ce souvenir prend sur l'attention, à proportion que l'organe, fixé sur le verd, se fatigue. Insensiblement il y a à-peu-près autant de part que la couleur actuellement remarquée : ainsi la Statue démêle qu'elle a été du rouge et du jaune avec la même vivacité qu'elle démêle qu'elle est du verd. Dès-lors elle remarque qu'elle est tout-à-la-fois ces trois couleurs. Et comment se borneroit-elle à en considérer deux comme passées; lorsque ces sensations sont toutes trois en même-tems dans ses

yeux, et qu'elles y sont d'une maniere distincte ?

C'est donc par le secours de la mémoire que l'œil parvient à remarquer jusqu'à deux ou trois couleurs, qui se présentent ensemble. Si lorsqu'il remarque la seconde, la premiere s'oublioit totalement, jamais il ne parviendroit à juger qu'il est tout-à-la-fois de deux manieres. Mais dès que le souvenir en reste, l'attention se partage entre l'une et l'autre; et aussi-tôt qu'il a remarqué qu'il a été successivement de deux manieres, il juge qu'il est de deux tout-à-la-fois.

§. 6. (*a*) Comme nous lui avons appris à connoître successivement trois couleurs, nous lui apprendrons à en connoître un plus grand nombre. Mais dans toute cette succession il ne s'en représentera jamais que trois distinctement : car les idées de notre Statue sur les nombres ne sont pas plus étendues qu'elles l'étoient avec l'odorat.

Si nous lui offrons ensuite toutes ces couleurs ensemble, elle n'en démêlera également que trois à-la-fois, et elle ne pourra

(*a*) Bornes de son discernement à ce sujet.

déterminer le nombre des autres. Ayant démontré que l'œil a besoin de la mémoire pour les distinguer, il est hors de doute qu'il n'en distinguera pas plus que la mémoire même.

§. 7. (*a*) Notre Statue portant la vue d'une couleur à une autre, ne jouit pas toujours de la maniere d'être qu'elle se souvient lui avoir été plus agréable. Son imagination faisant effort, pour lui représenter vivement l'objet de son desir, ne peut manquer d'agir sur les yeux. Elle y produit donc à leur insçu un mouvement, qui leur fait parcourir plusieurs couleurs, jusqu'à ce qu'ils ayent rencontré celle qu'ils cherchent La Statue a par conséquent avec ce sens un moyen de plus qu'avec les précédens, pour obtenir la jouissance de ce qu'elle desire. Il se pourra même qu'ayant d'abord retrouvé, comme par hasard, une couleur, ses yeux prennent l'habitude du mouvement propre à la leur faire retrouver encore ; et cela arrivera, pourvu que les objets qui leur sont présens, ne changent pas de situation.

(*a*) Elle a avec ce sens un moyen de plus pour se procurer ce qu'elle desire.

§. 8. (*a*). Les couleurs se distinguent à nos yeux, parce qu'elles paroissent former une surface, dont elles occupent chacune une partie. Notre Statue jugeant qu'elle est tout-à-la-fois plusieurs couleurs, se sentiroit-elle donc comme une espece de surface colorée ?

Avec les autres sens nous l'avons vue odeur, son, saveur : c'étoit là une existence bien légere. Actuellement elle deviendroit une espece de surface ; cette existence seroit bien légere encore, mais elle n'est pas même une surface.

L'idée de l'étendue suppose la perception de plusieurs choses les unes hors des autres. Or on ne peut refuser cette perception à la Statue ; car elle sent qu'elle se répete hors d'elle-même, autant de fois qu'il y a de couleurs qui la modifient. En tant qu'elle est le rouge, elle se sent hors du verd ; en tant qu'elle est le verd, elle se sent hors du rouge ; et ainsi du reste.

Mais pour avoir l'idée distincte et précise d'une grandeur, il faut voir comment les

---

(*a*) Comment elle se sent en quelque sorte étendue.

choses apperçues les unes hors des autres, se lient, se terminent mutuellement, et comment toutes ensemble elles ont des bornes qui les circonscrivent.

Or, le *moi* de la Statue ne sauroit se sentir circonscrit dans des limites ; il faudroit pour cela qu'il connût quelque chose hors de lui-même.

Mais ne pourra-t-il pas se sentir au moins terminé dans une couleur? Qu'il soit modifié par une surface bleue liserée de blanc, ne s'appercevra-t-il pas comme un bleu terminé? On seroit d'abord tenté de le croire ; cependant le sentiment contraire est beaucoup plus vraisemblable.

La Statue ne peut se sentir étendue à l'occasion de cette surface, qu'autant que chaque partie lui donne la même modification : chacune doit produire la sensation du bleu. Mais si elle est modifiée de la même maniere par un pied de cette surface, par un pouce, par une ligne, etc. elle ne peut pas se représenter, dans cette modification une grandeur plutôt qu'une autre. Elle ne s'en représente donc aucune. Une sensation de couleur ne porte donc pas avec elle une idée d'étendue.

Il est vrai que cette sensation est répétée autant de fois qu'il y a de parties sensibles sur cette surface ; mais répétée plusieurs fois ou produite une seule, elle n'est jamais qu'une maniere d'être, et la Statue ne sauroit se douter de cette répétition. Chaque couleur ne lui paroîtra étendue, que quand le tact ayant instruit la vue, ses yeux se seront fait une habitude de rapporter sur toutes les parties d'une surface la modification simple et unique qu'elles répetent chacune dans l'être sentant : mais actuellement qu'elle ne regarde une couleur que comme une de ses manieres d'être, je n'imagine pas comment elle pourroit la sentir étendue.

Nous n'avons point de terme pour rendre avec précision le sentiment qu'a d'elle-même la Statue modifiée par plusieurs couleurs à-la-fois : mais enfin elle connoît qu'elle existe de plusieurs manieres ; elle s'apperçoit en quelque sorte comme un point coloré, au-delà duquel il en est d'autres où elle se retrouve, et à cet égard on peut dire qu'elle se sent étendue. Mais puisqu'elle ne peut pas déterminer le nombre des couleurs qui la modifient en même-tems, puisque ces couleurs ne se terminent point mutuellement, et que

toutes ensemble elles ne sauroient être circonscrites, il faut convenir que le sentiment qu'elle a de son étendue est vague, qu'il ne marque de bornes nulle part. Elle se sent comme un être qui se multiplie sans fin; et ne connoissant rien au-delà, elle est par rapport à elle comme si elle étoit immense : elle est par-tout, elle est tout.

§. 9. (*a*) Dans une idée aussi imparfaite de l'étendue, on ne sauroit se représenter aucune trace de figures, aucune grandeur terminée. Cela est évident : mais quand même on supposeroit, contre ce que nous venons de dire, que chaque couleur considérée comme une modification de l'ame, peut représenter une étendue figurée, il me semble que la Statue ne se feroit encore l'idée d'aucune figure.

Pour en être convaincu, il faut se rappeler le principe que nous avons établi, et qui est constaté par notre expérience : c'est que nous n'avons pas toutes les idées que nos sensations renferment ; nous n'avons que celles que nous y savons remarquer. Ainsi

---

(*a*) Elle n'a point d'idée de figure.

nous voyons tous les mêmes objets ; mais parce que nous n'avons pas le même plaisir, le même intérêt à les observer, nous en avons chacun des idées bien différentes. Vous remarquez ce qui m'échappe, et souvent lorsque vous en pouvez rendre un compte exact, je suis moi-même comme si je n'avois rien vu.

Or la lumiere et les couleurs étant le côté le plus sensible par où la Statue se connoît, par où elle jouit d'elle-même, elle sera plus portée à considérer ses modifications comme éclairées et colorées que comme figurées. Toute occupée à juger des couleurs par les nuances qui les distinguent, elle ne pensera donc pas aux différentes manieres dont nous les supposons terminées.

D'ailleurs il ne suffit pas à l'œil de voir toute une figure pour s'en former une idée, comme il lui suffit de voir une couleur pour la connoître. Il ne saisit l'ensemble de la plus simple, qu'après en avoir parcouru toutes les parties ; il lui faut un jugement pour chacune en particulier, et un autre jugement pour les réunir : il faut se dire, voilà un côté, en voilà un second, en voilà un troisieme ; voilà

voilà l'intervalle qui les sépare, et de tout cela résulte ce triangle.

Ainsi donc que les yeux n'ont appris à démêler trois couleurs à-la-fois que parce que les ayant considérées successivement, ils les remarquent dans l'impression qu'elles font ensemble : de même, ils n'apprendront à démêler les trois côtés d'un triangle, qu'autant que les ayant remarqués l'un après l'autre ils les remarqueront tous ensemble, et jugeront de la maniere dont ils se réunissent. Mais c'est là un jugement que la Statue n'aura point occasion de former.

Les figures, nous le supposons, sont renfermées dans les sensations qu'elle éprouve; mais notre expérience nous démontre assez que nous n'avons pas toutes les idées que nos sensations portent avec elles : nos connoissances se bornent uniquement aux idées que nous avons appris à remarquer : nos besoins sont la seule cause qui détermine notre attention aux unes plutôt qu'aux autres; et celles qui demandent un plus grand nombre de jugemens, sont aussi celles que nous acquérons les dernieres. Or je n'imagine pas quelle sorte de besoin pourroit engager notre Statue à former tous les jugemens né-

cessaires, pour avoir l'idée de la figure la plus simple.

D'ailleurs quel heureux hasard régleroit le mouvement de ses yeux, pour leur en faire suivre le contour ? Et lors même qu'ils le suivroient, comment pourroit-elle s'assurer de ne pas passer continuellement d'une figure à une autre ? A quoi pourra-t-elle juger que trois côtés, qu'elle a vus l'un après l'autre, forment un triangle ? Il est bien plus vraisemblable que sa vue obéissant uniquement à l'action de la lumiere, errera dans un cahos de figures ; tableau mouvant, dont les parties lui échappent tour-à-tour.

Il est vrai que nous ne remarquons pas les jugemens que nous portons, pour saisir l'ensemble d'un cercle ou d'un quarré ; mais nous ne remarquons pas davantage ceux qui nous font voir les couleurs hors de nous : cependant il sera démontré que cette apparence est l'effet de certains jugemens que l'habitude nous a rendu familiers. Qu'on nous offre un tableau fort composé, l'étude que nous en faisons ne nous échappe pas : nous nous appercevons que nous comptons les personnages, que nous en parcourons les attitudes, les traits, que nous portons sur toutes ces

choses une suite de jugemens, et que ce n'est qu'après toutes ces opérations, que nous les embrassons d'un même coup-d'œil. Or les yeux de notre Statue seroient obligés de faire, pour voir une figure entiere, ce que les nôtres font pour voir un tableau entier. Nous l'avons fait sans doute nous-mêmes la premiere fois que nous avons appris à voir un quarré. Mais aujourd'hui la rapidité avec laquelle nous en parcourons par habitude les côtés, ne nous permet plus de nous appercevoir de la suite de nos jugemens. Il est raisonnable de penser que lorsque nos yeux n'étoient point exercés, ils ont été dans la nécessité de se conduire, pour voir les objets les plus simples, comme ils se conduisent actuellement pour en voir de plus composés.

§. 10. (*a*) Nous ne jugeons des situations, que parce que nous voyons les objets dans un lieu où ils occupent chacun un espace déterminé, et nous ne jugeons du mouvement, que parce que nous les voyons changer de situation. Or la Statue ne sauroit rien

(*a*) Elle n'a point d'idée de situation ni de mouvement.

observer de semblable dans les sensations qui la modifient. Si c'est au tact à donner de l'étendu à chaque couleur, c'est encore à lui à leur donner la propriété de représenter des situations et du mouvement.

N'ayant aucune idée confuse et indéterminée d'étendue, privée de toute idée de figure, de lieu, de situation et de mouvement, la Statue sent seulement qu'elle existe de bien des manieres. Si plusieurs objets changent de place sans disparoître à ses yeux, elle continue d'être les mêmes couleurs qu'elle étoit auparavant. Le seul changement qu'elle peut éprouver, c'est d'être plus sensiblement tantôt l'une tantôt l'autre, suivant les différentes situations par où le mouvement fait passer les objets : étant tout-à-la-fois, par exemple, le jaune, le pourpre et le blanc, elle sera dans un moment plus le jaune; dans un autre, plus le pourpre; et dans un troisieme, plus le blanc.

CHAPITRE XII.

De la vue avec l'odorat, l'ouïe et le goût.

§. 1. (*a*) LA réunion de la vue, de l'odorat, de l'ouïe et du goût, augmente le nombre des manieres d'être de notre Statue : la chaîne de ses idées en est plus étendue et plus variée : les objets de son attention, de ses desirs et de sa jouissance se multiplient ; elle remarque une nouvelle classe de ses modifications, et il lui semble qu'elle apperçoit en elle une multitude d'êtres tout différens. Mais elle continue à ne voir qu'elle, et rien ne la peut encore arracher à elle-même, pour la porter au-dehors.

§. 2. (*b*) Elle ne soupçonne donc pas qu'elle doive ses manieres d'être à des causes étrangeres ; elle ignore qu'elles lui viennent par quatre sens. Elle voit, elle sent, elle goûte,

(*a*) Effets produits par la réunion de ces sens.

(*b*) Ignorance d'où la Statue ne peut sortir.

elle entend, sans savoir qu'elle a des yeux, un nez, une bouche, des oreilles: elle ne sait pas qu'elle a un corps. Enfin, elle ne remarque qu'elle éprouve ensemble ces différentes especes de sensations, qu'après les avoir étudiées séparement.

§. 3. (*a*) Si, supposant qu'elle est continûment la même couleur, nous faisions succéder en elle les odeurs, les saveurs et les sons, elle se regarderoit comme une couleur qui est successivement odoriférante, savoureuse et sonore. Elle se regarderoit comme une odeur savoureuse, sonore et colorée, si elle étoit constamment la même odeur: il faut faire la même observation sur toutes les suppositions de cette espece. Car c'est dans la maniere d'être où elle se retrouve toujours, qu'elle doit sentir ce *moi* qui lui paroit le sujet de toutes les modifications dont elle est susceptible.

Or, quand nous sommes portés à regarder l'étendue comme le sujet de toutes les qualités sensibles, est-ce parce qu'en effet elle en est le sujet ou seulement parce que cette

(*a*) jugemens qu'elle pourroit porter.

idée étant toujours, par une habitude que nous avons contractée, par-tout où les autres sont, et étant la même, quoique les autres varient, elle paroît en être modifiée sans l'être ?

De même, quand des philosophes assurent qu'il n'y a que de l'étendue, est-ce qu'il n'existe point d'autre substance ? Est-ce même que l'étendue en est une ? Ou n'en jugent-ils ainsi que parce que cette idée leur est familiere, et qu'ils la retrouvent par-tout ? La Statue auroit autant de raison de croire qu'elle n'est qu'une couleur, ou qu'une odeur ; et que cette couleur, ou cette odeur est son être, sa substance. Mais ce n'est pas le lieu de m'arrêter sur de pareils systêmes ; et c'est assez les réfuter, que de faire voir qu'ils ne sont pas mieux fondés que les jugemens que nous venons de faire porter à notre Statue.

SECONDE PARTIE.

Du toucher, ou du seul sens qui juge par lui-même des objets extérieurs.

CHAPITRE PREMIER.

Du moindre degré de sentiment où l'on peut réduire un homme borné au sens du toucher.

§. 1. (*a*) NOTRE Statue privée de l'odorat, de l'ouïe, du goût, de la vue, et bornée au sens du toucher, existe d'abord par le sentiment qu'elle a de l'action des parties de son corps les unes sur les autres, et sur-tout des mouvemens de la respiration; voilà le moindre degré de sentiment où l'on puisse la réduire. Je l'appelerai *sentiment fondamental*, parce que c'est à ce jeu de la machine

(*a*) Sentiment fondamental de la Statue.

que commence la vie de l'animal; elle en dépend uniquement.

§. 2. (*a*) Etant exposée ensuite aux impressions de l'air environnant, et de tout ce qui peut la heurter, son sentiment fondamental est susceptible de bien des modifications dans toutes les parties du corps.

§. 3. (*b*) Enfin, nous remarquerons qu'elle pourroit dire *moi*, aussi-tôt qu'il est arrivé quelque changement à son sentiment fondamental. Ce sentiment et son *moi* ne sont, par conséquent, dans l'origine, qu'une même chose; et pour découvrir ce dont elle peut être capable avec le seul secours du tact, il suffit d'observer les différentes manieres dont le sentiment fondamental, ou le *moi*, peut-être modifié.

(*a*) Il est susceptible de modification.

(*b*) Il est la même chose que le *moi*.

CHAPITRE II.

Cet homme borné au moindre degré de sentiment, n'a aucune idée d'étendue, ni de mouvement.

§. 1. (*a*) SI notre Statue n'est frappée par aucun corps, et si nous la plaçons dans un air tranquille, tempéré, et où elle ne sente ni augmenter, ni diminuer sa chaleur naturelle; elle sera bornée au sentiment fondamental, et elle ne connoîtra son existence que par l'impression confuse, qui résulte du mouvement auquel elle doit la vie.

§. 2. (*b*) Ce sentiment est uniforme et par conséquent simple à son égard; elle n'y sauroit remarquer les différentes parties de son corps. Elle ne les sent donc point les unes hors des autres. Elle est comme si elle n'existoit que dans un point, et il ne lui est pas encore possible de découvrir qu'elle est étendue (1).

(*a*) Existence bornée au sentiment fondamental.

(*b*) Ce sentiment ne donne aucune idée d'étendue.

(1) Nous pouvons nous en convaincre, en observant ce qui se passe en nous-mêmes.

§. 3. (*a*) Rendons ce sentiment plus vif; mais conservons-lui son uniformité; échauf-

---

Une douleur uniforme, qui m'affecte tout le bras, je ne la juge étendue que parce que je la rapporte à une chose que je sens être étendue.

L'usage que je fais de mon bras, m'apprend à remarquer différentes parties dans sa longueur; mais il ne m'apprend pas également à remarquer les différentes parties de son diametre. Aussi je juge bien mieux de la longueur que du volume qu'occupe un sentiment douloureux. Je sais s'il s'étend jusqu'au coude, ou jusqu'au poignet; et j'ignore s'il affecte le quart, le tiers, la moitié de la grosseur du bras, ou davantage.

Une infinité d'expériences peuvent confirmer qu'on sent la douleur, comme dans un point, toutes les fois qu'on la rapporte à une partie qu'on ne s'est pas fait une habitude de mesurer. Pour découvrir, par exemple, l'espace qu'occupe une douleur qu'on sent au milieu de la cuisse, il le faut parcourir avec la main: il n'en est pas de même si elle s'étend du genou à la hanche; parce que ce sont là deux points que nous savons être distans.

Ce n'est donc pas un sentiment uniforme qui nous donne l'idée de l'étendue de notre corps: mais c'est la connoissance du volume de notre corps qui nous fait attribuer de l'étendue à un sentiment uniforme.

Notre Statue réduite au moindre degré de sentiment, n'a de tout son corps qu'un sentiment uniforme: elle ne sait donc pas qu'elle est étendue.

(*a*) Devenu plus vif, il n'en donne point encore.

fons, par exemple, l'air, ou refroidissons-le, elle aura de tout son corps une sensation égale de chaud ou de froid, et je ne vois pas qu'il en résulte autre chose, sinon qu'elle sentira plus vivement son existence. Car une seule sensation, quelque vive qu'elle soit, ne peut pas donner une idée d'étendue à un être, qui ne sachant pas qu'il est étendu lui-même, n'a pas appris à étendre cette sensation, en la rapportant aux différentes parties de son corps.

Par conséquent, si notre Statue ne vivoit que par une suite de sentimens uniformes, elle seroit aussi bornée dans ses opérations et dans ses connoissances qu'elle l'a été avec le sens de l'odorat.

§. 4. (*a*) Si je la frappe successivement à la tête et aux pieds, je modifie à diverses reprises son sentiment fondamental : mais ces modifications sont elles-mêmes uniformes. Aucune ne lui peut donc faire remarquer qu'elle est étendue. On demandera peut-être, si étant frappée tout-à-la-fois à la tête

(*a*) Il peut même n'en pas donner, quoique modifié.

et aux pieds, elle ne sentira pas que ces modifications sont distantes.

Lorsque je la touche, ou la sensation qu'elle éprouve occupe si fort sa capacité de sentir, qu'elle attire l'attention toute entiere; ou l'attention continue encore de se porter au sentiment fondamental des autres parties. Dans le premier cas, notre Statue ne sauroit se représenter un intervalle entre sa tête et ses pieds; car elle ne remarque point ce qui les sépare. Dans le second, elle ne le peut pas davantage; puisque le sentiment fondamental ne donne aucune idée d'étendue.

§. 5. (*a*) J'agite son bras, et son *moi* reçoit une nouvelle modification: acquerra-t-elle donc une idée de mouvement? non, sans doute, car elle ne sait pas encore qu'elle a un bras, qu'il occupe un lieu, ni qu'il en peut changer. Ce qui lui arrive en ce moment, c'est de sentir plus particulierement son existence dans la sensation que je lui donne, sans jamais pouvoir se rendre raison de ce qu'elle éprouve.

(*a*) Dans cet état, la Statue n'a point d'idée de mouvement.

Il en sera de même si je la transporte dans les airs. Tout alors se réduit en elle à une impression, qui modifie le sentiment fondamental tout entier; et elle ne peut encore apprendre qu'elle a un corps qui se meut.

CHAPITRE III.

Comment cet homme demeurant immobile, commence à se sentir en quelque sorte étendu.

§. 1. (*a*) QUE le sentiment de notre Statue cesse d'être uniforme; et modifions-le en même-tems avec la même vivacité, mais différemment dans toutes les parties de son corps; il me paroît qu'elle n'aura point encore d'idée d'étendue. Ces sensations venant à-la-fois, il en résulte un sentiment confus, où la Statue ne les sauroit démêler; parce que ne les ayant pas encore remarquées l'une après l'autre, elle n'a pas appris à en remarquer plusieurs ensemble.

(*a*) La Statue ne démêle les sensations qu'elle éprouve à-la-fois, qu'après les avoir remarquées successivement.

Mais si la chaleur et le froid se font sentir successivement, elle les distinguera, et conservera une idée de chacun de ces sentimens. Qu'ensuite elle les éprouve ensemble, elle comparera l'impression qu'elle sent avec les idées que la mémoire lui rappele; et elle reconnoîtra qu'elle est tout-à-la-fois de deux manieres différentes.

Nous pouvons également lui donner des idées de plusieurs autres especes de plaisir et de douleur: car à mesure qu'elle apprendra à remarquer des sensations qui se succedent, elle s'accoutumera à les remarquer, lorsqu'elles viennent plusieurs ensemble; et elle parviendra même à en démêler au même instant un si grand nombre, qu'il ne lui sera pas possible de le déterminer.

Supposons, par exemple, qu'elle sente en même-tems de la chaleur à un bras, du froid à l'autre, une douleur à la tête, un chatouillement aux pieds, un frémissement dans les entrailles, etc. je crois qu'elle remarquera ces manieres d'être; pourvu qu'elle les ait connues séparément, et qu'aucune ne dominant sur les autres, l'attention se partage également entre elles. Il faut appliquer ici les

principes que nous avons établis en parlant de la vue.

§. 2. (*a*) Or, elle ne peut avoir ensemble toutes ces sensations, les distinguer et les remarquer, qu'elle ne les apperçoive en quelque sorte les unes hors des autres. En effet, si le sentiment, tant qu'il a été uniforme, et si les sensations, tant qu'elles n'ont pu se démêler, l'ont privée de toute idée d'étendue, elles ne l'en privent pas absolument, lorsque cette uniformité et cette confusion cessent.

Mais cette idée, comme nous l'avons remarqué ailleurs, est tout-à-fait vague. La Statue n'apperçoit pas une grandeur absolue; car nous ne connoissons point de pareille grandeur: elle n'apperçoit pas non plus une grandeur relative; car elle n'a pas fait les comparaisons nécessaires à cet effet. Cette idée n'est donc pour elle que la perception de plusieurs manieres d'être qui coexistent, et qui se distinguent; perception dans laquelle elle ne sauroit trouver la notion d'aucun corps, parce que n'ayant encore rien touché, elle ne sait pas que ses manieres d'être tiennent à une matiere solide.

(*a*) Sentiment qu'elle a de son étendue.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Comment cet homme ayant l'usage de ses mains, commence à découvrir son corps, et apprend qu'il y a quelque chose hors de lui.

§. 1. (*a*) JE donne l'usage de ses mains à notre Statue : mais quelle cause l'engagera à les mouvoir ? Ce ne peut pas être le dessein de s'en servir. Car elle ne sait pas encore qu'elle est composée de parties qui peuvent se replier les unes sur les autres, ou se porter sur les objets extérieurs. Il faudra donc qu'une impression vive de plaisir ou de douleur contractant ses muscles, elle agite ses bras, sans se proposer de les agiter, sans avoir même aucune idée de ce qu'elle fait.

§. 2. (*b*) Je suppose qu'obéissant à ce mouvement machinal, elle porte la main sur elle-même ; il est évident qu'elle ne découvrira

(*a*) Le bras de la Statue se meut.

(*b*) Sensation à laquelle elle doit la connoissance des corps.

qu'elle a un corps, qu'autant qu'elle en distinguera les différentes parties, et qu'elle se reconnoîtra dans chacune pour le même être sentant.

Or, elle doit les distinguer à la sensation de résistance ou de solidité qu'elles se donnent mutuellement toutes les fois qu'elles se touchent. Si portant une main chaude sur une partie froide de son corps, elle n'éprouvoit pas cette sensation de solidité, rien ne l'avertiroit que le chaud et le froid appartiennent à des parties différentes; elle se sentiroit dans ses manières d'être, sans y trouver aucune consistance. Mais dès que la sensation de solidité se joint aux deux autres, elle sent en elle quelque chose de solide et de chaud, qui résiste à quelque chose de solide et de froid.

Tant qu'elle a été immobile, elle n'a pu avoir aucune idée de cette résistance : la solidité de son corps ne lui donnoit que le sentiment uniforme, que nous nommons pesanteur. Mais dès qu'elle se meut, se touche, ou saisit d'autres objets, elle sent de la résistance et de la solidité. Or, cette sensation est propre à lui faire distinguer les choses, parce qu'au-lieu d'être uniforme, elle est

modifiée différemment par le dur, le mou, le rude, le poli; en un mot, par toutes les impressions dont le tact nous rend susceptibles; et elle est propre encore à les lui faire distinguer comme étendues, parce qu'elle les lui représente comme étant nécessairement dans des lieux différens : dès que deux choses sont solides, chacune exclut l'autre du lieu qu'elle occupe.

Par conséquent, pour donner du corps aux manieres d'être, il suffit que des organes mobiles et flexibles ajoutent à chacune cette résistance et cette solidité. Telle est sur-tout la main : dès quelle touche, elle a une sensation de solidité qui enveloppe toutes les autres sensations qu'elle éprouve, qui les renferme dans de certaines bornes, qui les mesure, qui les circonscrit. C'est donc à cette sensation que commencent pour la Statue, son corps, les objets et l'espace.

§. 3. (*a*) Elle apprend à connoître son corps et à se reconnoître dans toutes les parties qui le composent, parce qu'aussi-tôt qu'elle porte la main sur une d'elles, le même être

(*a*) A quoi elle reconnoît le sien.

sentant se répond en quelque sorte de l'une à l'autre; *c'est moi*. Qu'elle continue de se toucher, par-tout la sensation de solidité mettra de la résistance entre les manieres d'être, et par-tout aussi le même être sentant se répondra, *c'est moi*, *c'est encore moi*. Il se sent dans toutes les parties du corps. Ainsi il ne lui arrive plus de se confondre avec ses modifications, et de se multiplier comme elles : il n'est plus la chaleur et le froid, mais il sent la chaleur dans une partie, et le froid dans une autre.

§. 4. (*a*) Tant que la Statue ne porte les mains que sur elle-même, elle est à son égard comme si elle étoit tout ce qui existe. Mais si elle touche un corps étranger, le *moi*, qui se sent modifié dans la main, ne se sent pas modifié dans ce corps. Si la main dit *moi*, elle ne reçoit pas la même réponse. La Statue juge par-là ses manieres d'être tout-à-fait hors d'elle. Comme elle en a formé son corps, elle en forme tous les autres objets. La sensation de solidité, qui leur a donné de la consistance dans un cas, leur en donne aussi dans l'autre,

(*a*) Comment elle découvre qu'il y en a d'autres.

avec cette différence que le *moi*, qui se répondoit, cesse de se répondre.

§. 5. (*a*) Elle n'apperçoit donc pas les corps en eux-mêmes ; elle n'apperçoit que ses propres sensations. Quand plusieurs sensations distinctes et coexistantes sont circonscrites par le toucher dans les bornes où le *moi* se répond à lui-même, elle prend connoissance de son corps ; quand plusieurs sensations distinctes et coexistantes sont circonscrites par le toucher dans des bornes où le *moi* ne se répond pas, elle a l'idée d'un corps différent du sien. Dans le premier cas, ses sensations continuent d'être des qualités à elle ; dans le second, elles deviennent les qualités d'un objet tout différent.

§. 6. (*b*) Lorsqu'elle vient d'apprendre qu'elle est quelque chose de solide, elle est, je m'imagine, bien étonnée de ne pas se trouver dans tout ce qu'elle touche. Elle étend les bras, comme pour se chercher hors d'elle, et elle ne peut encore juger si elle ne

---

(*a*) A quoi se réduit l'idée qu'elle a des corps.

(*b*) Son étonnement de n'être pas tout ce qu'elle touche.

s'y retrouvera point : l'expérience pourra seule l'en instruire.

§. 7. (*a*) De cet étonnement naît l'inquiétude de savoir où elle est : et si j'ose m'exprimer ainsi, jusqu'où elle est. Elle prend donc, quitte et reprend tout ce qui est autour d'elle : elle se saisit, elle se compare avec les objets qu'elle touche ; et à mesure qu'elle se fait des idées plus exactes, son corps et les objets lui paroissent se former sous ses mains.

§. 8. (*b*) Mais je conjecture qu'elle sera long-tems avant d'imaginer quelque chose au-delà des corps que sa main rencontre. Il me semble que lorsqu'elle commence à toucher, elle doit croire toucher tout, et que ce ne sera qu'après avoir passé d'un lieu dans un autre, et avoir manié bien des objets, qu'elle pourra soupçonner qu'il y a des corps au-delà de ceux qu'elle saisit.

§. 9. (*c*) Mais comment apprend-elle à toucher ? C'est que des mouvemens faits au

---

(*a*) Effet de cet étonnement.

(*b*) A chaque chose qu'elle touche, elle croit toucher tout.

(*c*) Comment elle a appris à toucher.

hasard lui ayant procuré successivement des sensations agréables et désagréables, elle veut jouir des unes, et écarter les autres. Sans doute que dans les commencemens elle ne connoît pas encore l'art de régler ses mouvemens. Souvent même elle trouve ce qu'elle ne cherche pas, ou ce qu'il seroit de son intérêt de fuir. Elle ne sait seulement pas comment elle doit conduire sa main pour la porter sur une partie de son corps plutôt que sur une autre. Elle fait des essais, elle se méprend, elle réussit, elle remarque les mouvemens qui l'ont trompée, et elle les évite; elle remarque ceux qui ont répondu à ses desirs, et elle les répete. Enfin, ayant plusieurs fois saisi, quitté, repris le même objet, elle se fait une habitude des mouvemens propres à le saisir encore. D'abord elle s'est dit: suivant les cas, je dois rapprocher, éloigner, étendre, élever, etc. les bras; ensuite elle le conduit par habitude, sans paroître y donner aucune attention, sans paroître former aucun jugement; et c'est alors qu'il y a dans le corps des mouvemens qui correspondent aux desirs de l'ame, c'est alors que la Statue se meut à sa volonté.

CHAPITRE V.

Du plaisir, de la douleur, des besoins, et des desirs dans un homme borné au sens du toucher.

§. 1. (*a*) DONNONS à notre Statue l'usage de tous ses membres ; et avant de faire la recherche qu'elle acquerra, voyons quels sont ses besoins.

Les différentes especes de plaisir et de douleur en seront la source : car il faut raisonner sur le toucher comme nous avons fait sur les autres sens.

D'abord son plaisir, ainsi que son existence lui a paru concentré en un point. Mais ensuite il s'est peu-à-peu étendu avec le même progrès que le sentiment fondamental. Car elle a du plaisir à remarquer ce sentiment, lorsqu'il se démêle dans les parties de son corps ; pourvu qu'il ne soit accompagné d'aucune sensation douloureuse.

(*a*) La Statue a du plaisir à démêler les différentes parties de son corps.

§. 2. (*a*) Le plus grand bonheur des enfans paroît consister à se mouvoir : les chûtes mêmes ne les dégoûtent pas. Un bandeau sur les yeux les chagrineroit moins qu'un lien qui leur ôteroit l'usage des pieds et des mains. En effet, c'est au mouvement qu'ils doivent la conscience la plus vive qu'ils ayent de leur existence. La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat semblent la borner dans un organe ; mais le mouvement la répand dans toutes les parties, et fait jouir du corps dans toute son étendue.

Si l'exercice est pour eux le plaisir qui a le plus d'attrait, il en aura encore plus pour notre Statue : car non-seulement elle ne connoît rien qui puisse l'en distraire ; mais encore elle en éprouvera que le mouvement peut seul lui procurer tous les plaisirs dont elle est capable.

§. 3 (*b*) Elle aimera sur-tout les corps qui ne l'offensent point : elle sera fort sensible au poli et à la douceur de leur surface ; et elle se plaira à y trouver au besoin de la fraîcheur ou de la chaleur.

(*a*) A se mouvoir.

(*b*) A manier les objets.

Tantôt les objets lui feront plus de plaisir, à proportion qu'elle les maniera plus facilement : tels sont ceux qui par leur grandeur et leur figure s'accommoderont mieux à l'étendue et à la forme de sa main. D'autres fois ils lui plairont par l'étonnement où elle sera de leur volume, et par la difficulté de les manier. La surprise que lui donnera, par exemple, l'espace qu'elle découvrira autour d'elle, contribuera à lui rendre agréable le transport de son corps d'un lieu dans un autre.

La solidité et la fluidité, la dureté et la mollesse, le mouvement et le repos, seront pour elle des sentimens agréables : car plus ils contrastent, plus ils attirent son attention et se font remarquer.

§. 4. (*a*) Mais ce qui deviendra pour elle une source de plaisirs, c'est l'habitude qu'elle se fera de comparer et de juger. Alors elle ne touchera pas les objets pour le seul plaisir de les manier; elle en voudra connoître les rapports : et elle passera par autant de sentimens agréables, qu'elle se formera d'idées nou-

(*a*) A s'en faire des idées.

velles. En un mot, les plaisirs naîtront sous ses mains, sous ses pas. Ils augmenteront, ils se multiplieront, jusqu'à ce que ses forces soient excédées. Alors ils commenceront à être mêlés de fatigue; peu-à-peu ils s'évanouiront; enfin il ne lui restera plus que de la lassitude, et le repos deviendra son plus grand plaisir.

§. 5. (*a*) Quant à la douleur, elle y sera avec le sens du toucher plus fréquemment exposée qu'avec les autres; souvent même elle en trouvera la vivacité bien supérieure à celle des plaisirs qu'elle connoît. Mais l'avantage dont elle jouit, c'est que le plaisir est à sa disposition, et que la douleur ne se fait sentir que par intervalles.

§. 6. (*b*) Avec les autres sens son desir consistoit principalement dans l'effort des facultés de l'ame, pour lui retracer une idée agréable le plus vivement qu'il étoit possible. Cette idée étoit la seule jouissance qu'elle pouvoit par elle-même se procurer, puisqu'il n'étoit

---

(*a*) Elle est plus exposée à la douleur qu'avec les autres sens.

(*b*) En quoi consiste ses desirs.

pas en son pouvoir de se donner des sensations. Mais l'espece de desir dont elle est capable avec le toucher, embrasse l'effort de toutes les parties du corps, qui tendent à se mouvoir, et qui vont, pour ainsi dire, chercher des sensations sur tous les objets palpables. Nous-mêmes, lorsque nous desirons vivement, nous sentons que nos desirs enveloppent cette double tendance des facultés de l'ame et des facultés du corps. Dès-lors la jouissance ne se borne plus aux idées que l'imagination représente, elle s'étend au-dehors sur tous les objets qui sont à portée; et les desirs, au-lieu de concentrer notre Statue dans ses manieres d'être, comme il arrivoit avec les autres sens, l'entraîne continuellement tout autour d'elle.

§. 7. (*a*) Par conséquent son amour, sa haine, sa volonsé, son espérance, sa crainte, n'ont plus ses propres manieres d'être pour seul objet: ce sont les choses palpables qu'elle aime, qu'elle hait, qu'elle espere, qu'elle craint, qu'elle veut.

Elle n'est donc pas bornée à n'aimer qu'elle:

(*a*) Quel en est l'objet.

mais son amour pour les corps, est un effet de celui qu'elle a pour elle-même : elle n'a d'autre dessein en les aimant, que la recherche du plaisir, ou la fuite de la douleur ; et c'est là ce qui va lui apprendre à se conduire dans l'espace qu'elle commence à découvrir.

CHAPITRE VI.

De la maniere dont un homme borné au sens du toucher commence à découvrir l'espace.

§. 1. (*a*) PUISQUE les desirs consistent dans l'effort que les parties du corps font de concert avec les facultés de l'ame, notre Statue ne peut desirer une sensation, qu'au même instant elle ne se meuve pour chercher l'objet qui peut la lui procurer. Elle sera donc déterminée à se mouvoir, toutes les fois qu'elle se rappellera les sensations agréables dont le mouvement lui a donné la jouissance.

D'abord elle s'agite au hasard, et cette

(*a*) Le plaisir regle les mouvemens de la Statue.

agitation est elle-même un sentiment dont elle jouit avec plaisir ; car elle en sent mieux son existence. Si sa main rencontre ensuite un objet qui fasse sur elle une impression agréable de chaleur ou de fraîcheur, aussi-tôt tous ses mouvemens sont suspendus, et elle se livre toute entiere à ce nouveau sentiment. Plus il lui paroît agréable, plus elle y fixe son attention; elle voudroit même toucher de toutes les parties de son corps l'objet qui l'occasionne : et ce desir reproduit en elle des mouvemens qui, au-lieu de se faire au hasard, tendent tous à lui procurer la jouissance la plus complette.

Cependant cet objet perd son degré de chaleur ou de fraîcheur, et la jouissance cesse d'en être agréable. Alors la Statue se souvient des premiers mouvemens qui lui ont plu, elle les desire; et s'agitant une seconde fois, sans autre dessein que de s'agiter, elle change peu-à-peu de place, et touche de nouveaux corps.

Un des premiers objets de sa surprise, c'est sans doute l'espace qu'elle découvre à chaque instant autour d'elle. Il lui semble qu'elle le tire du sein de son être, que les objets ne s'étendent sous ses mains qu'aux dépens de son

propre corps ; et plus elle se compare avec l'espace qui l'environne, plus elle sent ses bornes se resserrer.

A chaque fois qu'elle découvre un nouvel espace, et touche de nouveaux objets, elle suspend ses mouvemens, ou les regle, pour mieux jouir des sensations qui lui plaisent ; et elle recommence à se mouvoir pour le seul plaisir de se mouvoir, aussi-tôt qu'elle cesse de les trouver agréables.

Lorsque par ce moyen elle a découvert un certain espace, et qu'elle a éprouvé un certain nombre de sensations, elle se rappelle au moins confusément tout ce dont elle a joui. Se souvenant d'un côté qu'elle le doit à ses mouvemens, sentant de l'autre que ses mouvemens sont à sa disposition, elle desire de parcourir encore cet espace, et de se procurer les mêmes sensations qu'elle a appris à connoître. Elle ne se meut donc plus pour le seul plaisir de se mouvoir.

Mais comme elle ne passe pas toujours par les mêmes endroits, elle éprouve de tems en tems des sentimens qui lui étoient tout-à-fait inconnus. A mesure qu'elle en fait l'expérience, elle juge que ses mouvemens sont propres à lui procurer de nouveaux plaisirs,

et cet espoir devient le principe qui la meut.

§. 2. (*a*) Elle commence donc à juger qu'il y a des découvertes à faire pour elle ; elle apprend que les mouvemens, qui sont à sa disposition lui donnent le moyen d'y réussir, et elle devient capable de curiosité.

En effet, la curiosité n'est que le desir de quelque chose de nouveau ; et ce desir ne peut naître que lorsqu'on a déjà fait des découvertes, et qu'on croit avoir des moyens pour en faire encore. Il est vrai qu'on peut se tromper sur les moyens. Devenu curieux par habitude, on s'occupe souvent à des recherches où il est impossible de faire des progrès. Mais c'est une méprise, où l'on ne seroit pas tombé si dans d'autres occasions on n'avoit pas eu des succès plus favorables.

§. 3. (*b*) Il n'étoit peut-être pas impossible que lorsque notre Statue recevoit successivement les autres sens, l'habitude de passer par des manieres d'être toujours différentes ne lui en fît soupçonner d'autres dont elle pourroit encore jouir : mais ne sachant pas

(*a*) Elle devient capable de curiosité.

(*b*) Elle ne l'étoit pas avec les autres sens.

comment

comment elles devoient lui arriver, et n'ayant aucun moyen, pour en obtenir la jouissance, elle ne pouvoit pas s'occuper à découvrir en elle une nouvelle maniere d'être. Il étoit bien plus naturel qu'elle tournât tous ses desirs vers les sentimens agréables qu'elle connoissoit. C'est pourquoi je ne lui ai point supposé de curiosité.

§. 4. (*a*) On sent que la curiosité devient pour elle un besoin, qui la fera continuellement passer d'un lieu dans un autre. Ce sera souvent l'unique mobile de ses actions. Sur quoi il faut remarquer que je ne m'écarte point de ce que j'ai établi, lorsque j'ai dit que le plaisir et la douleur sont la seule cause du développement de ses facultés. Car elle n'est curieuse que dans l'espérance de se procurer les sentimens agréables, ou d'en éviter qui lui déplaisent. Ainsi ce nouveau principe est une conséquence du premier, et le confirme.

§. 5. (*b*) Dans les commencemens, elle ne

(*a*) La curiosité est un des principaux motifs de ses actions.

(*b*) La douleur suspend le desir qu'elle a de se mouvoir.

fait que se traîner ; elle va ensuite sur ses pieds et sur ses mains ; et rencontrant enfin une élévation, elle est curieuse de découvrir ce qui est au-dessus d'elle, et elle se trouve comme par hasard sur ses pieds. Elle chancele, elle marche, en s'appuyant sur tout ce qui est propre à la soutenir ; elle tombe, se heurte, et ressent de la douleur. Elle n'ose plus se soulever, elle n'ose presque plus changer de place : la crainte de la douleur balance l'espérance du plaisir. Si cependant elle n'a point encore été blessée par les corps sur lesquels elle a porté la main, elle continuera d'étendre les bras sans défiance : mais à la premiere piqûre, cette confiance l'abandonnera, et elle demeurera immobile.

§. 6. (*a*) Peu-à-peu sa douleur se dissipe, et le souvenir qui lui en reste, trop foible pour contenir le desir de se mouvoir, est assez fort pour la faire mouvoir avec crainte. Ainsi il ne faut que disposer des objets qui l'environnent, et nous lui rendrons sa premiere sécurité par des plaisirs capables d'effacer jusqu'au souvenir de sa douleur, ou

(*a*) Ce desir renaît accompagné de crainte.

nous renouvellerons sa défiance par des sentimens douloureux.

Si nous laissons les choses à leur cours naturel, les accidens pourront être si fréquens, que la défiance ne la quittera plus.

§. 7. (*a*) Si même au premier instant nous l'avions placée dans un lieu, où elle n'eût pu se mouvoir sans s'exposer à des douleurs vives, le mouvement auroit cessé d'être un plaisir pour elle; elle fût demeurée immobile, et ne se fût jamais élevée à aucune connoissance des objets extérieurs.

§. 8. (*b*) Mais si nous veillons sur elle, pour qu'elle n'éprouve que de légeres douleurs, et que ces douleurs soient même encore assez rares; alors elle desirera de se mouvoir, et ce desir sera seulement accompagné de tems en tems de quelque défiance de ses mouvemens. Elle ne sera donc plus dans le cas de demeurer pour toujours immobile: si elle craint un changement de situation, elle le desire toutes les fois qu'il peut la soulager, et elle obéit tour-à-tour à ces deux sentimens.

(*a*) Circonstances où la crainte l'auroit entierement étouffé.

(*b*) Crainte qui donne occasion à une sorte d'industrie.

De-là naîtra une sorte d'industrie, c'est-à-dire, l'art de régler ses mouvemens avec précaution, et de faire usage des objets qu'elle découvrira pouvoir servir à prévenir les accidens auxquels elle est exposée. Le même hasard qui lui fera saisir un bâton, lui apprendra peu-à-peu qu'il peut l'aider à se soutenir, à juger des corps contre lesquels elle pourroit se heurter, et à connoître les endroits où elle peut porter le pied en toute assurance.

CHAPITRE VII.

Des idées que peut acquérir un homme borné au sens du toucher.

§. 1. (*a*) SANS le plaisir notre Statue n'auroit jamais la volonté de se mouvoir; sans la douleur, elle se transporteroit avec sécurité, et périroit infailliblement. Il faut donc qu'elle

(*a*) Le plaisir et la douleur également nécessaires à l'instruction de la Statue.

soit toujours exposée à des sensations agréables ou désagréables : voilà le principe et la regle de tous ses mouvemens. Le plaisir l'attache aux objets, l'engage à leur donner toute l'attention dont elle est capable, et à s'en former des idées plus exactes. La douleur l'écarte de tout ce qui peut lui nuire, la rend encore plus sensible au plaisir, lui fait saisir les moyens d'en jouir sans danger, et lui donne des leçons d'industrie. En un mot, le plaisir et la douleur sont ses seuls maîtres.

§. 2. (*a*) Le nombre des idées qui peuvent venir par le tact, est infini ; car il comprend tous les rapports des grandeurs, c'est-à-dire, une science que les plus grands mathématiciens n'épuiseront jamais. Il ne s'agit donc pas d'expliquer ici la génération des idées qu'on peut devoir au toucher ; il suffit de découvrir celles que notre Statue acquerra elle-même. Les observations que nous avons faites nous fournissent le principe qui doit nous conduire dans cette recherche ; c'est

(*a*) Ils déterminent seuls le nombre et l'étendue de ses connoissances.

qu'elle ne remarquera dans ses sensations que les idées auxquelles le plaisir et la douleur lui feront prendre quelque intérêt. L'étendue de cet intérêt déterminera l'étendue de ses connoissances.

§. 3. (*a*) Quant à l'ordre dans lequel elle acquerra, il aura deux causes : l'une sera la rencontre fortuite des objets, l'autre la simplicité des rapports ; car elle n'aura des notions exactes de ceux qui supposent un certain nombre de comparaisons, qu'après avoir étudié ceux qui en demandent moins.

Il est possible de suivre les progrès que la seconde de ces causes pourra lui faire faire ; il n'en est pas de même de ceux qu'elle devra à la premiere : mais c'est une chose assez inutile, et chacun peut faire à ce sujet les suppositions qu'il jugera à propos.

§. 4. (*b*) Ses idées sur la solidité, la dureté, la chaleur, etc. ne sont point absolues, c'est-à-dire qu'elle ne juge qu'un corps est solide, dur, chaud, qu'autant qu'elle le compare avec d'autres qui ne le sont pas au même

---

(*a*) Ordre dans lequel elle acquerra des idées.

(*b*) Premieres idées qu'elle acquiert.

degré, ou qui ont des qualités différentes. Si tous les objets étoient également solides, durs, chauds, etc. elle auroit les sensations de solidité, de dureté et de chaleur, sans le remarquer ; elle confondroit tous les corps à cet égard : mais parce qu'elle rencontre tour-à-tour de la solidité et de la fluidité, de la dureté et de la mollesse, de la chaleur et du froid, elle donne son attention à ces différences, elle les compare, elle en juge, et ce sont autant d'idées par où elle apprend à distinguer les corps. Plus elle exercera ses jugemens à ce sujet, plus son tact acquerra de finesse, et elle se rendra peu-à-peu capable de discerner dans une même qualité jusqu'aux nuances les plus légeres. Voilà les idées qui demandent le moins de comparaisons, et par conséquent les premieres qu'elle aura occasion de remarquer.

§. 5. (*a*) Ces connoissances appliquent avec une nouvelle vivacité son attention sur les objets qu'elle touche ; elles les lui font considérer sous tous les rapports qui la frappent sensiblement. Plus elle en découvre, plus elle

(*a*) Sa curiosité en devient plus grande.

se fait une habitude de juger qu'elle en découvrira encore, et la curiosité devient pour elle un besoin plus pressant.

§. 6. (*a*) Ce besoin sera le principal ressort des progrès de son esprit: cependant je n'entreprendrai pas d'en suivre tous les effets, parce que je craindrois de m'égarer dans trop de conjectures. J'observerai seulement que la curiosité doit être chez elle bien plus active que chez le commun des hommes. L'éducation l'étouffe souvent en nous, par le peu de soin qu'on prend à la satisfaire; et dans l'âge où nous sommes abandonnés à nous-mêmes, la multitude des besoins la contraint, et ne nous permet pas de suivre tous les goûts qu'elle nous inspireroit. Mais dans la Statue je ne vois rien qui ne tende à l'augmenter. Les sentimens agréables qu'elle éprouve souvent, et les sentimens désagréables auxquels elle est quelquefois exposée (1), doivent l'intéresser vivement à pouvoir recon-

---

(*a*) Combien elle a d'activité.

(1) Je dis *quelquefois*, parce que si ces sentimens se répétoient trop souvent, ils éteindroient tout-à-fait sa curiosité.

noitre aux plus légeres différences les objets qui les produisent. Elle va donc se livrer à l'étude des corps.

§. 7. (*a*) Lorsqu'elle n'avoit que le sens de la vue, nous avons observé que son œil appercevoit des couleurs, sans pouvoir remarquer l'ensemble d'aucune figure, sans avoir même pròprement aucune idée d'étendue. La main a au contraire cet avantage, qu'elle ne peut manier un objet, qu'elle ne remarque l'étendue et l'ensemble des parties qui le composent. Il suffit pour cet effet qu'elle en sente la solidité. En serrant un caillou, notre Statue se fait l'idée d'un corps différent d'un bâton, qu'elle a touché dans toute sa longueur : elle sent dans un cube des angles qu'elle ne peut trouver dans un globe : elle n'apperçoit pas la même direction dans un arc et dans un jonc bien droit. En un mot, elle distingue les choses solides, suivant la forme que chacune fait prendre à sa main ; et elle considere, comme formant un seul tout, les portions d'étendue qu'elle ne peut séparer, ou qu'elle sépare difficile-

(*a*) La Statue se fait des idées de figure.

ment. Elle acquiert donc les idées de ligne droite, de ligne courbe, et de plusieurs sortes de figures.

§. 8. (*a*) Mais si les premiers corps qu'elle a occasion de toucher, faisoient tous prendre la même forme à sa main; si elle ne rencontroit, par exemple, que des globes de même volume, elle se borneroit à remarquer que l'un seroit rude, l'autre poli, l'un chaud, l'autre froid, et elle ne donneroit aucune attention à la forme que sa main prendroit constamment. Ainsi elle toucheroit des globes, sans jamais s'en faire aucune idée; qu'elle manie au contraire tour-à-tour des globes, des cubes, et d'autres figures de diverses grandeurs, elle sera frappée de la différence des formes que prennent ses mains. Alors elle commence à juger que toutes les figures ne se ressemblent pas. Sa curiosité la porte aussi tôt à chercher tous les côtés par où elle differe, et elle s'en forme peu-à-peu des notions exactes. Pour acquérir l'idée d'une figure, il faut donc qu'elle en remarque plusieurs, qui au premier attouchement contrastent par quelque

(*a*) En comparant les qualités contraires.

endroit d'une maniere sensible ; il faut qu'une premiere différence apperçue lui fasse naître le desir d'en appercevoir d'autres. Elle ne desire, par exemple, de connoître un cube, qu'après l'avoir comparé avec un globe, et avoir trouvé dans l'un des angles qu'elle ne trouve pas dans l'autre : en un mot, elle ne cherche de nouvelles idées dans ses sensations, qu'autant qu'elle est prévenue par les premieres différences qui s'offrent à elle, lorsqu'elle touche successivement plusieurs objets.

§. 9. (*a*) La notion d'un corps est plus complexe, à proportion qu'elle rassemble en plus grand nombre les perceptions et les rapports que le tact démêle. Pour connoître quelles idées notre Statue se formera des objets sensibles, il faut donc observer dans quel ordre elle jugera de ces perceptions et de ces rapports, et comment elle en fera différentes collections.

§. 10. (*b*) Ou les sensations qu'elle com-

(*a*) Comment on peut juger des idées qu'elle se fait des corps.

(*b*) Deux sortes de sensations qu'elle peut comparer.

parera sont simples à son égard, parce que ce sont des impressions uniformes, dans lesquelles elle ne sauroit distinguer plusieurs perceptions; telle est le chaud ou le froid: ou ce sont des sensations composées de plusieurs autres, qu'elle peut démêler; telle est l'impression d'un corps où il y a tout-à-la-fois solidité, chaleur, figure, etc.

§. 11. (*a*) Les sensations simples sont de même ou de différente espece: c'est, par exemple, de la chaleur et de la chaleur, ou de la chaleur et du froid. Les jugemens qu'elle peut porter à leur occasion sont bien bornés.

Si les sensations sont de même espece, elle sent qu'elles sont distinctes et semblables; elle sent encore si les degrés en sont les mêmes ou différens. Cependant elle n'a pas de moyen pour les mesurer, et elle n'en juge que par des idées vagues de plus et de moins. Elle sent que la chaleur de sa main droite n'est pas la même que la chaleur de sa main gauche; mais elle n'en connoît qu'imparfaitement les rapports.

(*a*) Ses jugemens sur les sensations simples.

Si les sensations sont d'especes différentes, elle apperçoit seulement que l'une n'est pas l'autre; elle juge que le chaud n'est pas le froid : mais dans les commencemens elle ignore que ce sont deux sensations contraires, et pour le découvrir, il faut qu'elle ait occasion de remarquer que le chaud et le froid ne peuvent pas se trouver en même-tems dans le même corps, et que l'un détruit toujours l'autre. Ainsi ce jugement, *le chaud et le froid sont des sensations contraires*, ne lui est pas aussi naturel qu'il paroit l'être, elle le doit à l'expérience.

Dans toutes ces occasions il est évident qu'il lui suffit de donner son attention à deux sensations, pour former tous les jugemens qu'elle est capable de porter.

§. 12. (*a*) Quand deux objets font chacun une sensation composée, elle apperçoit d'abord que l'un n'est pas l'autre : c'est là son premier jugement.

Mais nous avons vu que l'attention diminue, à proportion du nombre des perceptions, entre lesquelles elle se partage. Elle ne peut

---

(*a*) Ses jugemens sur les sensations composées.

donc embrasser toutes celles que produisent deux corps, qu'elle ne soit foible à l'égard de chacune.

La Statue ne se formera par conséquent les notions des deux objets qu'autant que le plaisir bornera successivement son attention aux différentes perceptions qu'elle en reçoit, et les lui fera remarquer chacune en particulier. Elle juge d'abord de leur chaleur, en ne les considérant qu'à cet égard : elle juge ensuite de leur grandeur, en ne les considérant que sous ce rapport : et parcourant de la sorte toutes les idées qu'elle y remarque, elle forme une suite de jugemens, dont elle conserve le souvenir. De-là résulte le jugement total qu'elle porte de l'un et de l'autre, et qui réunit dans chacun les perceptions qu'elle y a successivement observées.

§. 13. (*a*) Les jugemens qui lui donnent les notions composées de deux corps, ne sont donc qu'une répétition de ce qu'elle a fait sur les perceptions qu'elle regarde comme simples. C'est l'attention donnée d'abord à

(*a*) Pour les uns et pour les autres l'opération de l'esprit est la même.

deux idées, ensuite à deux autres, et ainsi successivement à toutes celles qu'elle est capable d'y remarquer : et s'il en reste, dont elle n'a pas jugé, c'est qu'elle ne leur a point encore donné d'attention, c'est qu'elle ne les a pas remarquées.

Par conséquent, lorsquelle compare deux objets, qu'elle en juge, et qu'elle s'en forme des notions complexes, il n'y a point en elle d'autre opération, que lorsqu'elle juge de deux perceptions simples : car elle ne fait jamais que donner son attention.

§. 14. (*a*) Quand elle n'avoit que l'odorat, elle conduisoit son attention d'une idée à une autre, elle en remarquoit la différence : mais elle ne faisoit pas des collections, dont elle déterminât les rapports.

Avec la vue elle pouvoit, à la vérité, distinguer plusieurs couleurs qu'elle éprouvoit ensemble : mais elle ne remarquoit pas qu'elles formassent des tous figurés. Elle sentoit seulement qu'elle étoit tout-à-la-fois de plusieurs manières.

Ce n'est qu'avec le tact, que détachant ces

(*a*) La Statue devient capable de réflexion.

modifications de son *moi*, et les jugeant hors d'elle, elle en fait des tous différemment combinés, où elle peut démêler une multitude de rapports.

L'attention dont elle est capable avec le toucher, produit donc des effets bien différens de l'attention dont elle était capable avec les autres sens. Or, cette attention qui combine les sensations, qui en fait au-dehors des tous, et qui, réfléchissant, pour ainsi dire, d'un objet sur un autre, les compare sous différens rapports ; c'est ce que j'appelle *réflexions*. Ainsi l'on voit pourquoi notre Statue, sans réflexion avec les autres sens, commence à réfléchir avec le toucher (1).

§. 15. (*a*) Un corps qu'elle touche, n'est donc à son égard que les perceptions de gran-

(1) La réflexion n'étant dans l'origine que l'attention même, on pourroit la concevoir de maniere qu'elle auroit lieu avec chaque sens. Mais pour être d'accord sur les questions de cette espece, il suffit de s'entendre. Je fais cette note pour prévenir les disputes de mots : inconvénient fort ordinaire en métaphysique, et contre lequel on ne sauroit trop se tenir en garde.

(*a*) Ce qu'est un corps à son égard.

deur,

deur, de solidité, de dureté, etc. qu'elle juge réunies : c'est-là tout ce que le tact lui découvre, et elle n'a pas besoin, pour former un pareil jugement, de donner à ces qualités un sujet, un soutien, ou, comme parlent les philosophes, un *substratum*. Il lui suffit de les sentir ensemble.

§. 16. (*a*) Autant elle remarque de collections de cette espece, autant elle distingue d'objets ; et elle ne les compose pas seulement des idées de grandeur, de solidité, de dureté, elle y fait encore entrer la chaleur ou le froid, le plaisir ou la douleur, et en général tous les sentimens que le tact lui apprend à rapporter au-dehors. Ses propres sentations deviennent donc les qualités des objets. Si elles sont vives, telle qu'une chaleur violente, elle les juge en même-temps dans sa main et dans le corps qu'elle touche. Si elles sont foibles telle qu'une chaleur douce, elle ne les juge que dans ces corps. Ainsi elle peut bien quelquefois cesser de le regarder comme à elles : mais elle ne cessera plus de les attribuer aux objets qui les occasionnent.

(*a*) De quelles qualités elle compose les objets.

C'est une erreur, où les autres sens n'ont pu la faire tomber; puisqu'elle n'appercevoit jamais ses sensations, que comme son *moi* modifié différemment.

§. 17. (*a*) Nous venons de voir que, pour rassembler dans les objets les qualités qui leur conviennent, elle a été obligée de les considérer chacune à part. Elle a donc fait des abstractions : car abstraire, c'est séparer une idée de plusieurs autres, qui entrent avec elle dans la composition d'un tout.

En ne donnant, par exemple, son attention qu'à la solidité d'un corps, elle sépare cette qualité des autres auxquelles elle n'a point d'égard. Elle fait de la même maniere les idées abstraites de figure, de mouvement, etc. et aussi-tôt chacune de ces notions se généralise, parce qu'elle remarque qu'il n'en est point qui ne convienne à plusieurs objets, ou qui ne se retrouve dans plusieurs collections.

On voit par-là, et par ce que nous avons dit en traitant des autres sens, que les idées abstraites naissent nécessairement de l'usage

---

(*a*) Elles sont des abstraites.

que nous voulons faire de nos organes ; que par conséquent elles ne sont pas aussi éloignées de l'intelligence des hommes qu'on paroit le croire ; et que leur génération n'est pas assez difficile à comprendre, pour supposer que nous ne puissions les tenir que de l'auteur de la nature.

§. 18. (*a*) Lorsque la Statue étoit bornée aux autres sens, elle ne pouvoit faire des abstractions que sur ses propres manieres d'être : elle en séparoit certains accessoires, communs à plusieurs : elle en séparoit, par exemple, le contentement ou le mécontentement qui les accompagnoient, et elle faisoit par ce moyen les notions générales de manieres d'être agréables, et de manieres d'être désagréables.

Mais actuellement qu'elle s'est accoutumée à prendre ses sensations pour les qualités des objets sensibles, c'est-à-dire, pour des qualités qui existent hors d'elle, et pour ainsi dire, par grouppes ; elle peut les détacher chacune des collections dont elles font partie, les considérer à part, et former des abstractions sans nombre. Mais n'ayant pas

(*a*) On n'en sauroit déterminer le nombre.

déterminé l'étendue de sa curiosité, nous n'entreprendrons pas de la suivre ici dans toutes ces opérations.

§. 19. (*a*) Sa curiosité ne la bornera pas à n'étudier que les objets qui l'environnent. Elle se touchera elle-même, et elle étudiera sur-tout la forme de cet organe avec lequel elle manie les corps. Elle examinera ses doigts, lorsqu'ils s'écartent, se rapprochent, se plient: frappée de la ressemblance qu'elle commence à découvrir entre ses mains, elle sera curieuse d'en juger encore mieux; elle observera ses doigts un à un, deux à deux, etc.; par-là, elle multipliera ses notions abstraites sur les nombres, et pourra apprendre que sa main droite a autant de doigts que sa main gauche.

Qu'elle considere alors un corps, elle juge qu'il est un, comme un de ses doigts; qu'elle en considere deux, elle juge qu'ils sont deux, comme deux de ses doigts. Voilà donc ses doigts devenus les signes des nombres. Mais nous ne pouvons assurer jusqu'où elle portera ces sortes d'idées. Il me suffit de prouver par ces détails, qu'elles sont toutes renfer-

(*a*) Elle étend ses idées sur les nombres.

mées dans le toucher ; et que notre Statue les y remarquera, suivant le besoin qu'elle aura de les acquérir.

§. 20. (*a*) Ayant étendu ses idées sur les nombres, elle sera plus en état de se rendre compte de ses notions abstraites. Elle pourra, par exemple, remarquer qu'elle forme sur un même objet jusqu'à cinq ou six abstractions : ou, pour parler autrement, qu'elle y peut observer séparément, jusqu'à cinq ou six qualités différentes. Auparavant elle en appercevoit seulement une multitude, qu'il ne lui étoit pas possible de déterminer : ce qui ne pouvoit manquer d'y répandre de la confusion. Ses progrès sur les nombres contribueront donc à ceux de toutes ses autres connoissances.

§. 21. (*b*) Mais quelle que soit la multitude des objets qu'elle découvre, quelques combinaisons qu'elle en fasse, elle ne s'élevera jamais aux notions abstraites d'être, de substance, d'essence, de nature, etc ; ces sortes de

(*a*) Ses autres idées en sont plus distinctes.

(*b*) Elle ne s'élève pas aux notions abstraites d'être et de substance.

fantômes ne sont palpables qu'au tact des philosophes. Dans l'habitude où elle est de juger que chaque corps est une collection de plusieurs qualités, il lui paroîtra tout naturel qu'elles existent réunies, et elle ne songera pas à chercher quel en peut être le lien ou le soutien. L'habitude nous tient souvent lieu de raison à nous-mêmes, et il faut convenir qu'elle vaut bien quelquefois les explications des philosophes.

§. 22. (*a*) Mais supposé que la Statue fût curieuse de découvrir comment ces qualités existent dans chaque collection, elle seroit portée comme nous à imaginer quelque chose qui en est le sujet; et si elle pouvoit donner un nom à ce quelque chose, elle auroit une réponse toute prête aux questions des philosophes. Elle en sauroit donc autant qu'eux; c'est-à-dire, qu'ils n'en savent pas plus qu'elle. En effet, leurs définitions expliquées clairement n'apprennent à un enfant même que ce que les sens lui ont appris.

§. 23. (*b*) Parmi les notions abstraites qu'elle

(*a*) Les philosophes, à ce sujet, n'en savent pas plus qu'elle.

(*b*) Idées qu'elle se fait de la durée.

acquiert, il y en a deux, qui méritent quelques considérations particulieres : ce sont celles de durée et d'espace.

Dans le vrai, elle ne connoît la durée que par la succession de ses idées. Mais elle pourra se la représenter si sensiblement, en imaginant le passé par un espace qu'elle a parcouru, et l'avenir pour un espace à parcourir, que le tems sera à son égard comme une ligne, suivant laquelle elle se meut. Cette maniere d'en juger lui paroîtra même si naturelle, qu'elle pourra bien tomber dans l'erreur de croire qu'elle ne connoît la durée qu'autant qu'elle réfléchit sur le mouvement d'un corps. Quand on a plusieurs moyens pour se représenter une chose, on est ordinairement porté à regarder comme le seul celui qui est plus sensible. C'est une méprise, que les philosophes mêmes ont peine à éviter. Aussi Locke est-il le premier qui ait démontré que nous ne connoissons la durée que par la succession de nos idées.

§. 24. (*a*) Comme elle connoît la durée par la succession de ses idées, elle connoît l'es-

(*a*) D espace.

pace par la coexistence de ses idées. Si le toucher ne lui transmettoit pas à-la-fois plusieurs sensations qu'il distingue, qu'il rassemble, qu'il circonscrit dans de certaines limites, et dont en un mot il fait un corps, elle n'auroit l'idée d'aucune grandeur. Elle ne trouve donc cette idée que dans la coexistence de plusieurs sensations. Or, dès qu'elle connoît une grandeur, elle a de quoi en mesurer d'autre ; elle a de quoi mesurer l'intervalle qui les sépare, celui qu'elles occupent ; en un mot, elle a l'idée de l'espace. Comme elle n'auroit donc aucune idée de durée, si elle ne se souvenoit pas d'avoir eu successivement plusieurs sensations, elle n'auroit aucune idée d'étendue ni d'espace, si elle n'avoit jamais plusieurs sensations à-la-fois.

Par-tout où elle ne trouve point de résistance, elle juge qu'il n'y a rien, et elle se fait l'idée d'un espace vuide. Cependant ce n'est pas une preuve pour qu'il existe un espace sans matiere : elle n'a qu'à se mouvoir avec quelque vivacité, pour sentir au moins un fluide qui lui résiste.

§. 25 (*a*) D'abord elle n'imagine rien au-

(*a*) De l'immensité.

delà de l'espace qu'elle découvre autour d'elle, et en conséquence elle ne croit pas qu'il y en ait d'autre. Dans la suite l'expérience lui apprend peu-à-peu qu'il s'étend plus loin. Alors l'idée de celui qu'elle parcourt devient un modele, d'après lequel elle imagine celui qu'elle n'a point encore parcouru, et lorsqu'elle a une fois imaginé un espace où elle ne s'est point transportée, elle en imagine plusieurs les uns hors des autres. Enfin ne concevant point de bornes au-delà desquelles elle puisse cesser d'en imaginer, elle est comme forcée d'en imaginer encore, et elle croit appercevoir l'immensité même.

§. 26. (*a*) Il en est de même de la durée. Au premier moment de son existence elle n'imagine rien ni avant ni après. Mais lorsqu'elle s'est fait une longue habitude des changemens auxquels elle est destinée, le souvenir d'une succession d'idées est un modele d'après lequel elle imagine une durée antérieure et une durée postérieure ; de sorte que ne trouvant point d'instant dans le passé ni dans l'avenir, au-delà duquel elle ne puisse pas en

---

(*a*) De l'éternité.

imaginer d'autres, il lui semble que sa pensée embrasse toute l'éternité. Elle se croit même éternelle, car elle ne se rappelle pas qu'elle ait commencé, et elle ne soupçonne pas qu'elle doit finir.

§. 27. (*a*) Cependant elle n'a dans le vrai, ni l'idée de l'éternité, ni celle de l'immensité. Si elle juge le contraire, c'est que son imagination lui fait illusion en lui représentant comme l'éternité et l'immensité même une durée et un espace vagues, dont elle ne peut fixer les bornes.

§. 28. (*b*) A chaque découverte qu'elle fait, elle éprouve que le propre de chaque sensation est de lui faire prendre connoissance ou de quelque sentiment qu'elle juge en elle, ou de quelque qualité qu'elle juge au-dehors : c'est-à-dire, que le propre de chaque sensation est pour elle ce que nous appellons *idée*; car toute impression qui donne une connoissance est une idée.

§. 29. (*c*) Si elle considere ses sensations

(*a*) Les deux dernieres ne sont qu'une illusion de son imagination.

(*b*) Les sensations sont des idées pour la Statue.

(*c*) En quoi elles different des idées intellectuelles.

comme passées, elle ne les apperçoit plus que dans le souvenir qu'elle en conserve, et ce souvenir est encore une idée ; car il redonne ou rappele une connoissance. J'appelerai ces sortes d'idées *pures* ou *intellectuelles*, ou simplement *idées*, pour les distinguer des autres, que je continuerai de nommer *sensations*. Une idée intellectuelle est donc le souvenir d'une sensation. L'idée intellectuelle de solidité, par exemple, est le souvenir d'avoir senti de la solidité dans un corps qu'on a touché ; l'idée intellectuelle de chaleur est le souvenir d'une certaine sensation qu'on a eue ; et l'idée intellectuelle de corps est le souvenir d'avoir remarqué dans une même collection de l'étendue, de la figure, de la dureté, etc.

§. 30. (*a*) Or, notre Statue sent une différence entre éprouver actuellement des sensations, et se souvenir de les avoir eues. Elle les distingue donc de ce que j'appele *idée pure*.

Elle remarque qu'elle a de ces sortes d'idées sans rien toucher, et qu'elle n'a des sensa-

(*a*) Différences que la Statue met entre ses idées et ses sensations.

tions qu'autant qu'elle touche. La raison qui lui a fait juger ses sensations dans les objets, ne peut lui faire porter le même jugement sur ses idées intellectuelles. Celles-ci lui paroissent donc comme si elle ne les avoit qu'en elle-même.

§. 31. (*a*) Par les sensations, elle ne connoît que les objets présens au tact, et c'est par les idées qu'elle connoît ceux qu'elle a touchés et qu'elle ne touche plus. Elle ne juge même bien des objets qu'elle touche, qu'autant qu'elle les compare avec ceux qu'elle a touchés : et comme les sensations actuelles sont la source de ses connoissances, le souvenir de ses sensations passées ou les idées intellectuelles en sont tout le fond : c'est par leur secours que les nouvelles sensations se démêlent, et se développent toujours de plus en plus.

§. 32. (*b*) En effet, lorsqu'elle touche un objet, elle ne jugeroit point de sa grandeur,

---

(*a*) Si les sensations sont la source de ses connoissances, les idées en deviennent le fond.

(*b*) Sans les idées, elle jugeroit mal des objets qu'elle touche.

ni de ses degrés de dureté, de chaleur, etc. si elle ne se souvenoit pas d'avoir manié d'autres grandeurs où elle a trouvé d'autres degrés de dureté et de chaleur. Mais dès qu'elle s'en souvient, elle juge par comparaison cet objet plus ou moins grand, plus ou moins dur, plus ou moins chaud. C'est donc au souvenir ou à l'idée intellectuelle, qu'elle conserve de certaines grandeurs, de certains degrés de dureté et de chaleur, qu'elle juge des nouveaux objets qu'elle rencontre : c'est ce souvenir qui lui faisant faire des comparaisons, lui fait remarquer les différentes idées ou connoissances que les sensations actuelles lui transmettent.

§. 33. (*a*) Cependant, puisque nous avons vu que le souvenir n'est qu'une maniere de sentir, c'est une conséquence que les idées intellectuelles ne different pas essentiellement des sensations mêmes. Mais vraisemblablement notre Statue n'est pas capable de faire cette réflexion. Tout ce qu'elle peut savoir, c'est qu'elle a des idées qui lui servent

(*a*) Elle ne remarque pas que dans l'origine les idées et les sensations sont la même chose.

pour régler ses jugemens, et qui ne sont pas des sensations. Supposez donc qu'elle eût occasion de réfléchir sur l'origine de ses connoissances, voici, je pense, comment elle raisonneroit.

§. 34. (*a*) « Mes idées sont bien différentes » de mes sensations, puisque les unes sont » en moi, et les autres au contraire dans les » objets. Or connoître, c'est avoir des idées. » Mes connoissances ne dépendent donc » d'aucune sensation. D'ailleurs je ne juge » des objets qui font sur moi des impressions » différentes, que par la comparaison que » j'en fais aux idées que j'ai déjà. J'ai donc » des idées avant d'avoir des sensations. Mais » ces idées, me les suis-je données à moi-» même ? Non sans doute : comment cela » seroit-il possible ? Pour se donner l'idée » d'un triangle, ne faudroit il pas déjà l'avoir ? » Or si je l'avois, je ne me la donne pas. Je » suis donc un être qui, par moi-même, ai » naturellement des idées : elles sont nées » avec moi ».

Les idées étant le fond de toutes nos con-

(*a*) Mauvais raisonnemens qu'elle pourroit faire.

noissances, elles constituent plus particulierement ce que nous nommons l'être pensant : et quoique les sensations soient le principe de la pensée, et n'appartiennent dans le vrai qu'à l'ame, elles paroissent s'arrêter dans le corps, et être tout-à-fait inutiles à la génération des idées. Notre Statue ne manqueroit donc pas de tomber dans l'erreur des idées innées, si elle étoit capable, comme nous, de se perdre dans de vaines spéculations. Mais ce n'est pas la peine d'en faire un philosophe, pour lui apprendre à raisonner si mal (1).

(1) C'est d'après de pareils raisonnemens qu'on a accordé des sensations à des animaux auxquels on a refusé des idées, et qu'on a cru que nos idées ne venoient point des sens. Les philosophes considérant l'homme lorsqu'il a déjà acquis beaucoup de connoissances, et voyant qu'alors il a des idées indépendamment des sensations actuelles, il n'ont pas vu que ces idées n'étoient que le souvenir des sensations précédentes ; ils ont conclu au contraire, que les idées avoient toujours précédé les sensations. De-là plusieurs systêmes ; celui des idées innées, celui du P. Mallebranche, et celui de quelques anciens, tel que Socrate, qui croyoient que l'ame avoit été douée de toutes sortes de connoissances avant son union avec le corps ; et que par conséquent ce que nous croyons apprendre, n'est qu'une réminiscence de ce que nous avons su.

§. 35. (*a*) N'ayant pas déterminé jusqu'où elle portera sa curiosité, principal mobile des opérations de son ame, je n'entreprends pas d'entrer dans un plus grand détail des connoissances que la réflexion peut lui faire acquérir. Il suffit d'observer que tous les rapports des grandeurs étant renfermés dans les sensations du tact, elle les remarquera lorsquelle sera intéressée à les connoître. Mon objet n'est pas d'expliquer la génération de toutes ses idées ; je me borne à démontrer qu'elles lui viennent par les sens, et que ce sont ses besoins qui lui apprennent à les démêler.

(*a*) Conclusion de ce chapitre.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE VIII.

Observations propres à faciliter l'intelligence de ce qui sera dit en traitant de la vue.

§. 1. (*a*) APRÈS les détails où nous venons d'entrer, ce chapitre paroîtra tout-à-fait inutile; et j'avoue qu'il le seroit, s'il ne préparoit pas le lecteur à se convaincre des observations que nous ferons sur la vue. La manière dont les mains jugent des objets par le moyen d'un bâton, de deux, ou d'un plus grand nombre, ressemble si fort à la maniere dont les yeux en jugent par le moyen des rayons, que depuis Descartes on explique communément l'un de ces problèmes par l'autre. Le premier sera l'objet de ce chapitre.

§. 2. (*b*) La premiere fois que la Statue

(*a*) Objet de ce chapitre.

(*b*) Comment la Statue peut juger des distances et des situations à l'aide d'un bâton.

saisit un bâton, elle n'a connoissance que de la partie qu'elle tient : c'est-là qu'elle rapporte toutes les sensations qu'il fait sur elle.

Elle ne sait donc pas qu'il est étendu ; et par conséquent, elle ne peut pas juger de la distance des corps, sur lesquels elle le porte.

Ce bâton peut être incliné différemment, et dès-lors il fait sur sa main des impressions différentes. Mais ces impressions ne lui apprennent pas qu'il est incliné tant qu'elle ignore qu'il est étendu. Elles ne sauroient donc encore lui découvrir les différentes situations des objets.

Pour juger par ce moyen des distances, il faut qu'elle l'ait touché dans toute sa longueur ; et pour juger des situations par l'impression qu'elle en reçoit, il faut que pendant qu'elle le tient d'une main, elle en étudie de l'autre la direction.

§. 3. (*a*) Tant qu'elle ne saura pas juger de la direction de deux bâtons, dont la longueur lui est connue, et qu'elle tient, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche,

(*a*) Avec deux.

elle ne pourra pas découvrir s'ils se croisent quelque part, ni même si leurs extrémités s'éloignent, ou si elles se rapprochent. Elle croira souvent toucher deux corps, lorsqu'elle n'en touchera qu'un : elle croira en haut ce qui est en bas, en bas ce qui est en haut. Mais dès qu'elle sera capable de remarquer les différentes directions, suivant la différence des impressions, alors elle connoîtra la situation des bâtons, et par-là, elle jugera de celle des corps.

Ce jugement ne sera d'abord qu'un raisonnement fort lent. Elle se dira en quelque sorte : Ces bâtons ne peuvent se croiser, que l'extrémité de celui que je tiens de la main droite ne soit à ma gauche ; et que l'extrémité de celui que je tiens de la main gauche ne soit à ma droite. Par conséquent les corps qu'ils touchent, sont dans une situation contraire à celle de mes mains ; et je dois juger à droite ce que je sens de la main gauche, et à gauche ce que je sens de la main droite. Dans la suite ce raisonnement lui deviendra si familier et se fera si rapidement, qu'elle jugera de la situation des corps sans paroître faire la moindre attention à celle de ses mains.

§. 4. (*a*) Ce n'est plus à l'extrémité qui agit sur sa main, qu'elle rapporte les sensations qu'un bâton lui transmet : elle sent au contraire à l'extrémité opposée, la dureté ou la molesse des corps sur lesquels elle le porte ; et cette habitude lui fera distinguer des sensations qu'elle ne distinguoit pas auparavant.

Supposons qu'elle appuie la paume de la main sur trois joncs d'égale longueur, et réunis comme s'ils n'en formoient qu'un seul ; elle aura une sensation confuse, ou elle ne démêlera pas l'action de chaque jonc. Écartons ces joncs seulement par le bas : aussi-tôt elle apperçoit distinctement trois points de résistance, et par-là, elle discerne l'impression que chaque jonc fait sur elle.

Mais il faut bien remarquer qu'elle ne fait cette différence, que parce qu'elle a appris à juger de l'inclinaison par la sensation. Si elle n'avoit pas fait les expériences nécessaires pour porter ce jugement, elle sentiroit dans sa main un seul point de résistance,

---

(*a*) Elle rapporte sa sensation à l'extrémité opposée à ce qu'elle saisit.

soit que les joncs fussent réunis par le bas, soit qu'ils fussent écartés. Cette expérience confirme le sentiment que j'ai adopté sur la vue. Car ne se peut-il pas que, comme la main, l'œil ne confonde des sensations semblables, lorsqu'il ne les juge qu'en lui-même; et qu'il ne commence à en faire la différence qu'autant qu'il s'accoutume à les rapporter au-dehors? Il suffit de considérer que les rayons font sur lui l'effet que les joncs font sur la main.

§. 5. (*a*) Pour déterminer l'intervalle que laissent entr'elles les extrémités de deux bâtons qui se croisent, il suffit à un géometre de déterminer la grandeur des angles et celle des côtés.

La Statue ne peut pas suivre une méthode où il y ait tant de précision. Mais elle sait à-peu-près quelle est la grandeur des bâtons, combien ils sont inclinés, le point où ils se croisent; et elle juge que les extrémités qui portent sur les objets, s'écartent, ou se rapprochent dans la même proportion que les extrémités qu'elle saisit. On imagine donc

(*a*) Elle se fait une espece de géométrie.

comment, à force de tâtonner, elle se fera une espece de géométrie, et jugera de la grandeur des corps à l'aide des deux bâtons.

Si elle avoit quatre mains, elle pourroit par le même artifice, juger tout-à-la-fois de la hauteur et de la largeur d'un objet; et si elle en avoit un plus grand nombre, elle pourroit l'appercevoir sous une plus grande quantité de rapports. Il suffiroit qu'elle contractât l'habitude de porter des jugemens sur les impressions que lui transmettroient dix bâtons ou davantage.

C'est ainsi, que sans aucune connoissance de la géométrie, elle se conduiroit, en tâtonnant, d'après les principes de cette science; et, pour dire encore plus, c'est ainsi que dans le développement de nos facultés, il y a des principes qui nous échappent au moment même qu'ils nous guident. Nous ne les remarquons pas, et cependant, nous ne faisons rien que par leur influence.

Aussi la connoissance des principes de la Géométrie seroit-elle tout-à-fait inutile à notre Statue. Ce ne seroit jamais qu'en tâtonnant qu'elle en pourroit faire l'application aux bâtons dont elle se sert. Or, dès qu'elle tâtonne, elle porte nécessairement les mêmes

jugemens que si elle raisonnoit d'après ces principes. Il auroit donc été superflu de lui supposer des idées innées sur les grandeurs et sur les situations : c'est assez qu'elle ait des mains.

CHAPITRE IX.

Du repos, du sommeil, et du réveil dans un homme borné au sens du toucher.

§. 1. (a) LE mouvement paroît à notre Statue un état si naturel, et elle a une si grande curiosité de se transporter par-tout, et de tout manier, qu'elle ne prévoit pas sans doute l'inaction où elle ne peut manquer de tomber. Mais peu-à-peu ses forces l'abandonnent; et commençant à sentir de la lassitude, elle la combat quelque tems par le desir qu'elle a encore de se mouvoir; enfin, le repos devient le plus pressant de ses besoins, elle sent que malgré elle, sa curiosité cede; elle étend les bras, et reste immobile.

(a) Le repos de la Statue.

§. 2. (*a*) Cependant, l'activité de sa mémoire se conserve encore ; il lui semble qu'elle ne vit plus que par le souvenir de ce qu'elle a été : mais la mémoire se repose à son tour ; les idées qu'elle retrace s'affoiblissent insensiblement, et paroissent se perdre dans un éloignement, d'où elles jettent à peine une lueur qui va s'éteindre. Enfin, toutes les facultés sont assoupies : et c'est pour la Statue l'état de sommeil.

§. 3. (*b*). Au bout de quelques heures le repos commence à lui rendre ses forces. Ses idées reviennent lentement, passent rapidement ; et son ame suspendue entre le sommeil et la veille, se sent comme une vapeur légere, qui, d'un moment à l'autre, se dissipe et se reproduit. Cependant le mouvement renaît peu-à-peu dans toutes les parties de son corps, ses idées se fixent, ses habitudes se renouvellent, son ame lui est rendue toute entiere, elle croit vivre pour la seconde fois.

Ce réveil lui paroît délicieux. Elle porte

(*a*) Son sommeil.

(*b*) Son réveil.

les mains sur elle avec étonnement, elle les porte sur tout ce qui l'environne : charmée de se retrouver et de retrouver encore les objets qui lui sont familiers, sa curiosité et tous ses desirs renaissent avec plus de vivacité. Elle s'y livre toute entiere, se transporte de côté et d'autre, reconnoit ce qu'elle a déjà connu, et acquiert de nouvelles connoissances. Elle se fatigue donc pour la seconde fois ; et cédant à la lassitude, elle s'abandonne encore au sommeil.

§. 4. (*a*) En passant à plusieurs reprises par ces différens états, elle se fera un habitude de les prévoir ; et ils lui deviendront si naturels, qu'elle s'endormira et se réveillera sans être étonnée.

§. 5. (*b*) C'est au souvenir d'avoir passé de l'un à l'autre, qu'elle les distingue. Elle a d'abord senti ses forces l'abandonner insensiblement : elle les a senties ensuite se renouveller tout-à-coup. Ce passage brusque d'une inaction totale à l'exercice de toutes ses facultés la frappe, la surprend, et par-là

(*a*) Elle prévoit qu'elle repassera par ces états.

(*b*) A quoi elle les distingue.

lui paroît une seconde vie. Il suffit donc de l'opposition qui est entre l'instant de foiblesse, qui a immédiatement précédé le sommeil, et l'instant de force où elle se réveille, pour qu'elle se sente comme si elle avoit cessé d'être. Si elle avoit repris l'usage de ses facultés par des degrés insensibles, elle n'eût rien pu remarquer de semblable.

§. 6. (*a*) Cependant, elle ne se représente pas ce que ce peut être que l'état d'où elle sort au réveil. Elle ne juge point quelle en a été la durée, elle ne sait pas même s'il a duré. Car rien ne peut lui faire soupçonner qu'il y ait eu en elle ni au-dehors quelque succession. Elle n'a donc aucune notion de l'état de sommeil; et elle n'en distingue l'état de veille, que par la secousse que lui donnent toutes ses facultés au moment que les forces lui sont rendues.

(*a*) Elle ne se fait pas d'idée de l'état du sommeil.

CHAPITRE X.

De la mémoire, de l'imagination et des songes dans un homme borné au sens du toucher.

§. 1. (*a*) LES sensations qui viennent par le tact sont de deux especes : les unes sont l'étendue, la figure, l'espace, la solidité, la fluidité, la dureté, la mollesse, le mouvement, le repos; les autres sont la chaleur et le froid, et différentes especes de plaisirs et de douleurs. Les rapports de celles-ci sont naturellement indéterminés. Elles ne se conservent donc dans la mémoire, que parce que les organes les ont transmises à plusieurs reprises. Mais celles-là ont des rapports qui se connoissent avec plus d'exactitude. Notre Statue mesure le volume des corps avec ses mains; elle mesure l'espace en se transportant d'un lieu dans un autre; elle détermine les figures, lorsqu'elle en compte les côtés,

(*a*) Comment les idées se lient dans la mémoire de la Statue.

et qu'elle en suit le contour ; elle juge à la résistance, de la solidité ou de la fluidité, de la dureté ou de la mollesse ; enfin, elle saisit une différence sensible entre le mouvement et le repos, lorsqu'elle considere si un corps change ou ne change pas de situation par rapport à d'autres. Voilà donc de toutes les idées, celles qui se lient le plus fortement et le plus facilement dans sa mémoire.

§. 2. (*a*) D'un côté, elle s'est fait une habitude de rapporter toutes ses sensations à l'étendue ; puisqu'elle les regarde comme les qualités des objets qu'elle touche. Toutes ses idées ne sont que de l'étendue chaude ou froide, solide ou fluide, etc. ; par-là celles dont les rapports sont le plus vagues, comme celles dont les rapports se déterminent le mieux, sont toutes liées à une même idée. En un mot, toutes ses sensations ne sont à son égard, que des modifications de l'étendue.

§. 3. (*b*) D'un autre côté, la sensation de l'étendue est telle, que notre Statue ne la peut perdre que dans un sommeil profond.

(*a*) Elles se lient toutes à celles de l'étendue.

(*b*) Le souvenir en est plus fort et plus durable.

Lorsqu'elle est éveillée, elle sent toujours qu'elle est étendue ; car elle sent toutes les parties de son corps, qui pesent sur le lieu où elles reposent, et qui le mesurent. Tant qu'elle est éveillée, elle ne peut donc pas avec le tact, comme avec les autres sens, être entiérement privé de toute espece de sensations. Il lui en reste toujours une à laquelle toutes les autres sont liées ; et que je regarde, par cette raison, comme la base de toutes les idées dont elle conserve le souvenir. Tout prouve donc que la mémoire des idées qui viennent par le tact, doit être plus forte et durer beaucoup plus que celle des idées qui viennent par les autres sens.

§. 4. (*a*) Les idées peuvent se retracer avec plus ou moins de vivacité. Lorsqu'elles se réveillent foiblement, la Statue se souvient seulement d'avoir touché tel ou tel objet : mais lorsqu'elles se réveillent avec force, elle se souvient des objets, comme si elle les touchoit encore. Or, j'ai appelé imagination cette mémoire vive, qui fait paroître présent ce qui est absent.

(*a*) En quoi consiste l'imagination de la Statue.

§. 5. (*a*) Si nous joignons à cette faculté la réflexion, ou cette opération qui combine les idées, nous verrons comment la Statue pourra se représenter dans un objet les qualités qu'elle aura remarquées dans d'autres. Supposons qu'elle desire de jouir tout-à-la-fois de plusieurs qualités, qu'elle n'a point encore rencontrées ensemble ; elle les imaginera réunies, et son imagination lui procurera une jouissance qu'elle ne pourroit pas obtenir par le tact.

§. 6. (*b*) Voilà la signification la plus étendue qu'on donne au mot *imagination* : c'est de le considérer comme le nom d'une faculté qui combine les qualités des objets, pour en faire des ensembles, dont la nature n'offre point de modeles. Par-là, elle procure des jouissances qui, à certains égards, l'emportent sur la réalité même : car elle ne manque pas de supposer dans les objets dont elle fait jouir, toutes les qualités qu'on desire y trouver.

(*a*) La réflexion se joint à l'imagination.

(*b*) Sens le plus étendu, dans lequel on peut prendre le mot *imagination*.

§. 7. (*a*) Mais la jouissance par le toucher, peut se réunir à celle qui se fait par l'imagination; et ce sera alors pour la Statue les plus grands plaisirs dont elle puisse avoir connoissance. Lorsqu'elle touche un objet, rien n'empêche que l'imagination ne le lui représente quelquefois avec des qualités agréables qu'il n'a pas, et ne fasse disparoître celles par où il pourroit lui déplaire. Il suffira pour cela d'un desir vif d'y rencontrer les unes, et de n'y pas trouver les autres.

§. 8. (*b*) L'imagination ne peut lui offrir tant d'attraits de la part des objets, qu'elle ne lui fasse souvent trouver du plaisir à se mouvoir, lors même que ses membres fatigués commencent à se refuser à ses desirs: elle lui retrace même quelquefois ce plaisir avec tant de vivacité, qu'elle la distrait de la lassitude de ses organes. Alors il n'y a qu'un excès de fatigue qui puisse lui faire goûter le repos. Un état de peine et de douleur sera le fruit d'un desir auquel elle s'est livrée avec trop

---

(*a*) Jouissance à laquelle le toucher et l'imagination concourent.

(*b*) Excès où l'imagination fait tomber la Statue.

peu de modération ; et lorsqu'elle en aura souvent fait l'épreuve, elle apprendra à se méfier des attraits du plaisir, et sera plus attentive à consulter ses forces.

§. 9. (*a*) Entre la veille et le sommeil profond, nous pouvons distinguer deux états mitoyens: l'un où la mémoire ne rappelle les idées que d'une maniere fort légere; l'autre où l'imagination les rappelle avec tant de vivacité et en fait des combinaisons si sensibles, qu'on croit toucher les objets qu'on ne fait qu'imaginer.

Lorsque la Statue s'est endormie dans un lieu, où elle a appris à se conduire sans danger; elle peut imaginer qu'il est semé d'épines, de cailloux, qu'elle marche, et qu'à chaque pas elle se déchire, tombe, se heurte, et ressent de la douleur. Quoiqu'étonnée de ce changement, elle n'en peut donner; et son état est le même pour elle que si elle étoit éveillée, et que ce lieu fût en effet tel qu'il lui paroît.

§. 10. (*b*) Pour découvrir la cause de ce

(*a*) Etat de songe.

(*b*) Cause des songes et du désordre dans lequel ils retracent les idées.

songe, il suffit de considérer, qu'avant le sommeil, elle avoit les idées d'un lieu où elle pouvoit se promener sans crainte ; celles d'épines, de cailloux, de déchiremens, de chûte, de douleur ; enfin, celles d'un lieu, où elle avoit fait l'épreuve de toutes ces choses. Or, qu'arrive-t-il dans le sommeil ? c'est que cette derniere idée ne se réveille point du tout. Celles d'épines, de cailloux, de déchiremens, de chûte, de douleur, et du lieu où elle n'a rien connu de semblable, se retracent avec la même vivacité que si les objets étoient présens ; et se réunissant, il faut que la Statue croye que ce lieu est devenu tel que son imagination le lui représente. Si elle se fût rappelé le lieu où elle s'est déchirée, où elle a fait des chûtes, elle ne fût pas tombée dans cette erreur. Il ne se fait donc dans les songes des associations si bisarres et si contraires à la vérité, que parce que les idées qui rétabliroient l'ordre se trouvent interceptées.

Il n'est pas étonnant qu'alors les idées se reproduisent dans un désordre, qui rapproche et réunit celles qui sont les plus étrangeres. Ainsi que le sommeil est le repos du corps, il est celui de la mémoire, de l'imagination

et de toutes les facultés de l'ame ; et ce repos a différens degrés. Si ces facultés sont entiérement assoupies, le sommeil est profond. Si elles ne le sont que jusqu'à un certain point, la mémoire et l'imagination assez éveillées, pour rappeler certaines idées, ne le sont pas assez pour en rappeler d'autres : Dès - lors celles qui se présentent, forment les ensembles les plus extraordinaires.

§. 11. (*a*) Je frappe la Statue au milieu de son rêve, et je l'arrache au sommeil. Son premier sentiment est la crainte ; osant à peine se mouvoir, elle étend les bras avec méfiance ; et toute étonnée de ne point retrouver les objets, dont elle a cru recevoir des blessures, elle se souleve et hasarde de marcher. Peu-à-peu elle se rassure ; elle ne sait pas si elle se trompe actuellement, ou si elle s'est trompée le moment précédent. Sa confiance augmente, et elle oublie l'état où elle s'est trouvée en songe, pour jouir uniquement de celui où elle est au reveil.

§. 12. (*b*) Cependant le sommeil lui devient

(*a*) Sentiment de la Statue au réveil.

(*b*) Son embarras sur l'état de songe et sur celui de veille.

encore nécessaire : elle s'y livre, elle a de nouveaux songes, et au réveil ils sont suivis du même étonnement.

En effet, ces illusions doivent lui paroître bien étranges. Elle ne sauroit soupçonner qu'elles se sont offertes à elle dans le tems qu'elle dormoit, puisqu'elle n'a aucune idée de la durée de son sommeil. Au contraire, elle ne doute pas qu'elle ne fût éveillée; car veiller pour elle, c'est toucher et réfléchir sur ce qu'elle touche. Ses songes ne lui paroissent donc pas des songes, et elle n'en doit avoir que plus d'inquiétude. Elle ne comprend pas pourquoi elle porte sur les mêmes objets des jugemens si différens; elle ne sait où est l'erreur, et elle passe tour-à-tour de la défiance que lui donnent ses songes, à la confiance que lui rend l'état de veille.

§. 13. (*a*) Il n'est pas possible qu'elle se souvienne de toutes les idées qu'elle a eues étant éveillée; il doit en être de même de celles qu'elle a eues dans le sommeil.

(*a*) Pourquoi elle a des songes dont elle se souvient, et d'autres qu'elle a oubliés.

Quant à la cause qui lui rappelle quelques-uns de ses songes, voici mes conjectures.

Si l'impression en a été vive, et s'ils ont offert les idées dans un désordre qui contredise d'une maniere frappante les jugemens qui ont précédé le tems où elle s'est endormie, son étonnement en ce cas lie ces idées à la chaîne de ses connoissances.

Au réveil, le même étonnement qui subsiste encore, lui fait faire des efforts pour se les rappeler en détail, et elle se les rappelle. Elle n'en aura au contraire aucun souvenir, si l'intervalle du songe au réveil a été assez long, et rempli par un sommeil assez profond pour effacer toute l'impression de l'étonnement où elle a été ; enfin s'il ne lui reste que peu de surprise, quelquefois elle ne se rappellera qu'une partie de son rêve, d'autres fois elle se souviendra seulement d'avoir eu des idées fort extraordinaires.

Ses songes ne se gravent donc dans sa mémoire, que parce qu'ils se lient à des jugemens d'habitude qu'ils contredisent ; et c'est la surprise où elle est encore à son réveil, qui l'engage à se les rappeler.

CHAPITRE XI.

Du principal organe du toucher.

§. 1. (*a*) LES détails des chapitres précédens démontrent assez que la main est le principal organe du tact. C'est en effet celui qui s'accommode le mieux à toutes sortes de surfaces. La facilité d'étendre, de racourcir, de plier, de séparer, de joindre les doigts, fait prendre à la main bien des formes différentes. Si cet organe n'étoit pas aussi mobile et aussi flexible, il faudroit beaucoup plus de tems à notre Statue pour acquérir les idées des figures : et combien ne seroit-elle pas bornée dans ses connoissances, si elle en étoit privée !

Si ses bras étoient, par exemple, terminés au poignet, elle pourroit découvrir qu'elle a un corps, et qu'il y en a d'autres hors

(*a*) La mobilité et la flexibilité des organes est nécessaire pour acquérir des idées par le tact.

d'elle : elle pourroit, en les embrassant, se faire quelque idée de leur grandeur et de leur forme ; mais elle ne jugeroit qu'imparfaitement de la régularité ou de l'irrégularité de leurs figures.

Elle sera encore plus bornée, si nous ne laissons aucune articulation dans ses membres. Réduite au sentiment fondamental, elle se sentira comme dans un point, s'il est uniforme ; et s'il est varié, elle se sentira seulement de plusieurs manieres à-la-fois.

§. 2. (*a*) Les organes du toucher étant moins parfaits, moins propres à transmettre des idées à proportion qu'ils sont moins mobiles et moins flexibles, n'en pourroit-on pas conclure que la main seroit d'un plus grand secours, si elle étoit composée de vingt doigts qui eussent chacun un grand nombre d'articulations ? Et si elle étoit divisée en une infinité de parties toutes également mobiles et flexibles, un pareil organe ne seroit-il pas une espece de géométrie universelle (1) ?

(*a*) Mais plus de mobilité et de flexibilité que nous n'en avons y seroit inutile, ou même contraire.

« (1) Si la main, dit M. de Buffon, avoit un plus grand

Ce n'est pas assez que les parties de la main soient flexibles et mobiles, il faut encore que la Statue puisse les remarquer les unes après les autres, et s'en faire des idées exactes. Quelle connoissance auroit-elle des corps par le tact, si elle ne pouvoit connoître qu'imparfaitement l'organe avec lequel elle les touche? Et quelle idée se formeroit-elle de cet organe, si le nombre des parties en étoit infini? Elle appliqueroit la main sur une

---

» nombre de parties; qu'elle fût, par exemple, divisée » en vingt doigts; que ces doigts eussent un plus grand » nombre d'articulations et de mouvemens, il n'est pas » douteux que le sentiment du toucher ne fût infiniment » plus parfait dans cette conformation qu'il ne l'est, parce » que cette main pourroit alors s'appliquer beaucoup plus » immédiatement et plus précisément sur les différentes sur- » faces des corps; et si nous supposons qu'elle fût divisée en » une infinité de parties toutes mobiles et flexibles, et » qui pussent toutes s'appliquer en même-tems sur tous » les points de la surface des corps, un pareil organe » seroit une espece de géométrie universelle (si je puis » m'exprimer ainsi), par laquelle nous aurions dans le » moment même de l'attouchement, des idées exactes » et précises de la figure de tous ces corps, et de la diffé- » rence même infiniment petite de ces figures ». *Histoire naturelle et générale. Tome III, pag. 359.*

infinité de petites surfaces. Mais qu'en résulteroit-il ? une sensation si composée, qu'elle n'y pourroit rien démêler. L'étude de ses mains seroit trop étendue pour elle ; elle s'en serviroit sans pouvoir jamais bien les connoître, et elle n'acquerroit que des notions confuses.

Je dis plus : vingt doigts ne lui seroient peut-être pas si commodes que cinq. Il falloit que l'organe, qui devoit lui donner la connoissance des figures les plus composées, fût peu composé lui-même ; sans quoi il lui eût été difficile de s'en former une notion distincte, et par conséquent c'eût été un obstacle aux progrès de ses connoissances : en pareil cas, elle auroit eu besoin d'un organe plus simple, qui étant connu plus facilement, l'eût mis en état de se faire une idée du plus composé.

§. 3. (*a*) Je crois donc qu'elle n'a rien à desirer à cet égard. En effet que manque-t-il à ses mains ? S'il y a des idées qu'elles ne lui donnent pas immédiatement, elles la mettent sur la voie pour les acquérir. Quand on sup-

(*a*) Il ne manque donc rien à la Statue à cet égard.

poseroit, ce qui n'est pas possible, qu'ayant un grand nombre de doigts très-fins et très-déliés, elle démêleroit toutes les impressions qu'ils lui transmettroient à-la-fois, elle n'en connoîtroit pas mieux les grandeurs qui sont l'objet des mathématiques. Elle remarqueroit seulement sur la surface des corps des inégalités qui lui échappent aujourd'hui, mais qui ne lui échapperont plus, lorsqu'elle jouira du sens de la vue.

TROISIEME PARTIE.

Comment le toucher apprend aux autres sens à juger des objets extérieurs.

CHAPITRE PREMIER.

Du toucher avec l'odorat.

§. 1. (*a*) JOIGNONS l'odorat au toucher, et rendant à notre Statue le souvenir des jugemens qu'elle a portés, lorsqu'elle étoit bornée au premier de ces sens, conduisons-la dans un parterre semé de fleurs; aussi-tôt toutes ses habitudes se renouvellent, et elle se croit toutes les odeurs qu'elle sent.

§. 2. (*b*) Étonnée de se trouver ce qu'elle a

(*a*) Jugemens de la Statue sur les odeurs.

(*b*) Elle n'imagine pas quelle peut être la cause de ces sensations.

cessé d'être depuis si long-temps, elle n'en sauroit encore soupçonner la cause. Elle ignore qu'elle vient de recevoir un nouvel organe; et si le tact lui a appris qu'il y a des objets palpables, il ne lui apprend pas encore qu'aucun d'eux soit le principe des sentimens que nous venons de lui rendre.

Elle en juge au contraire d'après l'habitude où elle a été de les regarder comme des manieres d'être qu'elle ne doit qu'à elle-même. Il lui paroît tout naturel d'être tantôt une odeur, tantôt une autre : elle n'imagine pas que les corps y puissent contribuer : elle ne leur connoît que les qualités que le tact seul y fait découvrir.

§. 3. (*a*) La voilà tout-à-la-fois deux êtres bien différens : l'un qu'elle ne peut saisir, et qui paroît lui échapper à chaque instant; l'autre qu'elle touche, et qu'elle peut toujours retrouver.

§. 4. (*b*) Portant au hasard la main sur les objets qu'elle rencontre, elle saisit une fleur

---

(*a*) Elle est deux êtres différens.

(*b*) Elle commence à soupçonner que les odeurs lui viennent des corps.

qui lui reste dans les doigts. Son bras mû sans dessein, l'approche et l'éloigne tour-à-tour de son visage : elle se sent d'une certaine maniere, avec plus ou moins de vivacité.

Étonnée, elle répete cette expérience avec dessein. Elle prend et quitte plusieurs fois cette fleur. Elle se confirme qu'elle est, ou cesse d'être d'une certaine maniere, suivant qu'elle l'approche ou l'éloigne. Enfin elle commence à soupçonner qu'elle lui doit le sentiment dont elle est modifiée.

§. 5. (*a*). Elle donne toute son attention à ce sentiment, elle observe avec quelle vivacité il augmente, elle en suit les degrés, les compare avec les différens points de distance où la fleur est de son visage; et l'organe de l'odorat ayant été plus affecté, lorsqu'il a été touché par le corps odoriférant, elle découvre en elle un nouveau sens.

§. 6. (*b*) Elle recommence ces expériences : elle approche la fleur de ce nouvel organe, elle l'en éloigne : elle compare la fleur présente avec le sentiment produit, la fleur

---

(*a*) Elle découvre en elle l'organe de l'odorat.

(*b*) Elle juge les odeurs dans les corps.

absente avec le sentiment éteint : elle se confirme qu'il lui vient de la fleur, elle juge qu'il y est.

§. 7. (*a*) A force de répéter ce jugement, elle s'en fait une si grande habitude, qu'elle le porte au même instant qu'elle sent. Dès-lors, il se confond si bien avec la sensation, qu'elle n'en sauroit faire la différence. Elle ne se borne plus à juger l'odeur dans la fleur, elle l'y sent.

§. 8. (*a*) Elle se fait une habitude des mêmes jugemens, à l'occasion de tous les objets qui lui donnent des sentimens de cette espece ; et les odeurs ne sont plus ses propres modifications : ce sont des impressions que les corps odoriférans font sur l'organe de l'odorat, ou plutôt ce sont les qualités mêmes de ces corps.

§. 9. (*c*) Ce n'est pas sans surprise qu'elle se voit engagée à porter des jugemens aussi différens de ceux qui lui ont été auparavant

---

(*a*) Elle les sent dans les corps.

(*b*) Les odeurs deviennent les qualités des corps.

(*c*) Combien elle a de peine à se familiariser avec ces jugemens.

si naturels ; et ce n'est qu'après des expériences souvent réitérées, que le toucher détruit les habitudes contractées avec l'odorat. Elle a autant de peine à mettre les odeurs au nombre des qualités des objets, que nous en avons nous-mêmes à les regarder comme nos propres modifications.

§. 10. (*a*) Mais enfin familiarisée peu-à-peu avec ces sortes de jugemens, elle distingue les corps auxquels elle juge que les odeurs appartiennent, de ceux auxquels elle juge qu'elles n'appartiennent pas. Ainsi l'odorat, réuni au toucher, lui fait découvrir une nouvelle classe d'objets palpables.

§. 11. (*b*) Remarquant ensuite la même odeur dans plusieurs fleurs, elle ne la regarde plus comme une idée particuliere ; elle la regarde au contraire comme une qualité commune à plusieurs corps. Elle distingue par conséquent autant de classes de corps odoriférans, qu'elle découvre d'odeurs différentes ; et elle se forme une plus grande quantité de notions abstraites ou générales, que

---

(*a*) Elle distingue deux especes de corps.

(*b*) Et plusieurs especes de corps odoriférans.

lorsqu'elle étoit bornée au sens de l'odorat.

§. 12. (*a*) Curieuse d'étudier de plus en plus ces nouvelles idées, tantôt elle sent les fleurs une à une, tantôt elle en sent plusieurs ensemble. Elle remarque la sensation qu'elles font séparément, et celle qu'elles font après leur réunion. Elle distingue plusieurs odeurs dans un bouquet, et son odorat acquiert un discernement qu'il n'eût point eu sans le secours du tact.

Mais ce discernement aura des bornes; si les odeurs lui viennent d'une certaine distance, si elles sont en grand nombre; et si sur-tout le mélange en est tel, qu'elles ne dominent point les unes sur les autres, elles se confondront dans l'impression qu'elles feront ensemble, et il lui sera impossible d'en reconnoître aucune. Cependant il y a lieu de conjecturer que son discernement à cet egard sera plus étendu que le nôtre : car les odeurs ayant plus d'attrait pour elle que pour nous, qui sommes partagés entre toutes les jouissances des autres sens, elle s'exercera davantage à en démêler les différences.

(*a*) Discernement qu'acquiert le sens de l'odorat.

Ces deux sens, par l'exercice qu'ils se procurent mutuellement, produisent donc, étant réunis, des connoissances et des plaisrs qu'ils ne donnoient pas étant séparés.

§. 13. (*a*) Pour appercevoir sensiblement comment les jugemens se distinguent des sensations, ou s'y confondent, parfumons des corps dont la figure peu composée soit familiere à notre Statue, et présentons-les-lui au premier moment que nous lui donnons le sens de l'odorat. Qu'une certaine odeur soit, par exemple, toujours dans un triangle, une autre dans un quarré; chacune se liera avec la figure qui lui est particuliere; et dès-lors la Statue ne pourra plus être frappée de l'une ou de l'autre, qu'aussi-tôt elle ne se représente un triangle ou un quarré: elle croira sentir une figure dans une odeur, et toucher une odeur dans une figure.

Elle remarquera que s'il y a des figures qui n'ont point d'odeur, il n'y a point d'odeur qui n'emporte constamment une certaine figure; et elle attribuera à l'odorat des idées qui n'appartiennent qu'au toucher.

(*a*) Jugemens qui se confondent avec les sensations.

Pour

Pour bouleverser ensuite toutes ses notions, il n'y auroit qu'à parfumer de différentes odeurs des corps de même figure, et à parfumer de la même odeur des corps de figure différente.

§. 14. (*a*) Le jugement qui lie une figure triangulaire à une odeur, peut se répéter rapidement toutes les fois que l'occasion s'en présente, parce qu'il n'a pour objet que des idées peu composées. C'est pourquoi il est propre à se confondre avec la sensation. Mais si la figure étoit compliquée, il faudroit un plus grand nombre de jugemens pour la lier à l'odeur. La Statue ne se la représenteroit plus avec la même facilité ; elle ne jugeroit plus que la figure et l'odeur lui sont connues par le même sens.

Lorsqu'elle étudie, par exemple, une rose au toucher, elle lie l'odeur à l'ensemble des feuilles, à leur tissu, et à toutes les qualités par où le tact la distingue des autres fleurs qui lui sont connues. Par-là, elle s'en fait une notion complexe, qui suppose autant de jugemens qu'elle y remarque de qualités

(*a*) Jugemens qui ne s'y confondent pas.

propres à la lui faire reconnoître. A la vérité elle en jugera quelquefois à la premiere impression qu'elle sentira, en y portant la main; mais elle y sera si souvent trompée, qu'elle s'appercevra bientôt que, pour éviter toute méprise, elle est obligée de se rappeler l'idée la plus distincte que le tact lui en a donnée; de se dire, *la rose differe de l'œillet, parce qu'elle a telle forme, tel tissu*, etc. Or, ces jugemens étant en grand nombre, il ne lui est plus possible de les répéter tous, au moment qu'elle sent cette fleur. Au lieu donc de sentir les qualités palpables dans l'odeur, elle s'apperçoit qu'elle se les rappelle peu-à-peu; et elle ne tombe plus dans l'erreur d'attribuer à l'odorat des idées qu'elle ne doit qu'au toucher.

Ses méprises sont fort sensibles, lorsqu'à l'occasion des odeurs, elle répete, sans le remarquer, des jugemens dont elle a contracté l'habitude. Elle en fera qui le seront beaucoup moins, quand nous lui donnerons le sens de la vue.

CHAPITRE II.

De l'ouïe, de l'odorat et du tact réunis.

§. 1. (*a*) NOTRE Statue sera, comme dans le chapitre précédent, étonnée de se trouver ce qu'elle a été, si au moment que nous ajoutons l'ouïe à l'odorat et au toucher, elle reprend toutes les habitudes qu'elle a contractées avec le premier de ses sens. Ici elle est le chant des oiseaux; là, le bruit d'une cascade, plus loin, celui des arbres agités, un moment après, le bruit du tonnerre ou d'un orage terrible.

Toute entiere à ces sentimens, son tact et son odorat n'ont plus d'exercice. Qu'un silence profond succede tout-à-coup, il lui semblera qu'elle est enlevée à elle-même. Elle est quelque tems sans pouvoir reprendre l'usage de ses premiers sens. Enfin, rendue

(*a*) Etat de la Statue au moment où nous lui rendons l'ouïe.

peu-à-peu à elle, elle recommence à s'occuper des objets palpables et odoriférans.

§. 2. (*a*) Elle trouve ce qu'elle ne cherchoit pas : car ayant saisi un corps sonore, elle l'agite sans en avoir le dessein ; et l'ayant par hasard tour-à-tour approché et éloigné de son oreille, c'en est assez pour la déterminer à le rapprocher et à l'éloigner à plusieurs reprises. Guidée par les différens degrés d'impression, elle l'applique à l'organe de l'ouïe ; et après avoir répété cette expérience, elle juge les sons dans cette partie, comme elle a jugé les odeurs dans une autre.

§. 3. (*b*) Cependant, elle observe que son oreille n'est modifiée qu'à l'occasion de ce corps : elle entend des sons, lorsqu'elle l'agite ; elle n'entend plus rien, lorsqu'elle cesse de l'agiter. Elle juge donc que ces sons viennent de lui.

§. 4. (*c*) Elle répete ce jugement, et elle parvient à le faire avec tant de promptitude,

---

(*a*) Elle découvre en elle l'organe de l'ouïe.

(*b*) Elle juge les sons dans les corps.

(*c*) Elle les y entend.

qu'elle ne remarque plus d'intervalle entre le moment où ces sons lui frappent l'oreille, et celui où elle juge qu'ils sont dans ce corps. Entendre ces sons et les juger hors d'elle, sont deux opérations qu'elle ne distingue plus. Au lieu donc de les appercevoir comme des manieres d'être d'elle-même, elle les apperçoit comme des manieres d'être du corps sonore. En un mot, elle les entend dans ce corps.

§. 5. (*a*). Si nous lui faisons faire la même expérience sur d'autres sons, elle portera encore les mêmes jugemens, et elle les confondra avec la sensation. Dans la suite cette maniere de sentir lui deviendra même si familiere, que son oreille n'aura plus besoin des leçons du tact. Tout son lui paroîtra venir de dehors, même dans les occasions où elle ne pourra pas toucher les corps qui le transmettent. Car un jugement ayant été confondu par habitude avec une sensation, il doit se confondre avec toutes les sensations de même espece.

(*a*) Elle se fait une habitude de cette maniere d'entendre.

§. 6. (*a*) Si plusieurs sons que la Statue a étudiés résonnent ensemble, elle les discernera, non-seulement parce que son oreille est capable d'en saisir jusqu'à un certain point la différence, mais sur-tout, parce qu'elle vient de contracter l'habitude de les juger dans les corps qu'elle distingue. C'est ainsi que le toucher contribue à augmenter le discernement de l'ouïe.

Par conséquent, plus elle s'aidera du toucher pour faire la différence des sons, plus elle apprendra à les distinguer. Mais elle les confondra toutes les fois que les corps qui les produisent cesseront de se démêler au tact.

Le discernement de l'ouïe a donc des bornes, parce qu'il y a des cas où le toucher lui-même ne sauroit tout démêler. Je ne parle pas des bornes qui ont pour cause un défaut de conformation.

§. 7. (*b*) C'est sur les objets qui sont à la portée de sa main, que la Statue commence

---

(*a*) Discernement de son oreille.

(*b*) Elle juge à l'ouïe des distances et des situations.

à faire des expériences. En conséquence, il lui semble d'abord, à chaque bruit qui frappe son oreille, qu'elle n'a qu'à étendre le bras pour saisir le corps qui le rend : car elle n'a pas encore appris à le juger plus éloigné. Mais comme elle y est trompée, elle fait un pas, elle en fait un second; et à mesure qu'elle avance, elle observe que le bruit augmente, jusqu'au moment où le corps qui le produit est aussi près d'elle qu'il peut l'être.

Ces expériences lui apprennent peu-à-peu à juger des différens éloignemens de ce corps; et ces jugemens, devenus familiers, se répetent si rapidement, que se confondant avec la sensation même, elle reconnoît enfin les distances à l'ouïe. Elle apprendra de la même maniere si un corps est à sa droite ou à sa gauche : en un mot, elle appercevra la distance et la situation d'un objet à l'ouïe, toutes les fois que l'une et l'autre seront les mêmes que dans les cas où elle a eu occasion de faire beaucoup d'expériences. N'ayant même que ce moyen pour s'en assurer au défaut du tact, elle en fera si souvent usage, qu'elle jugera quelquefois aussi surement que nous jugeons nous-mêmes avec les yeux.

Mais elle courra risque de s'y méprendre, toutes les fois qu'elle entendra des corps dont elle n'aura pas encore étudié la variété des sons, suivant la variété des situations et des distances. Il faut donc qu'elle s'accoutume à porter autant de jugemens différens, qu'il y a d'especes de corps sonores et de circonstances où ils se font entendre.

§. 8. (*a*) Si elle n'avoit jamais entendu le même son, qu'elle n'eût touché la même figure et réciproquement, elle croiroit que les figures emportent avec elles les idées des sons, et que les sons emportent avec eux les idées des figures, et elle ne sauroit repartir au toucher et à l'ouïe les idées qui appartiennent à chacun de ces sens : de même si chaque son eût constamment été accompagné d'une certaine odeur, et chaque odeur d'un certain son, il ne lui seroit pas possible de distinguer les idées qu'elle doit à l'odorat, de celles qu'elle doit à l'ouïe. Ces erreurs sont semblables à celles où nous l'avons fait tomber dans le chapitre précédent, et elles préparent aux observations que nous allons faire sur la vue.

(*a*) Erreurs où l'on pourroit la faire tomber.

CHAPITRE III.

Comment l'œil apprend à voir la distance, la situation, la figure, la grandeur et le mouvement des corps.

§. 1. (*a*) L'ÉTONNEMENT de notre Statue est encore la premiere chose à remarquer, au moment que nous lui rendons la vue : mais il est vraisemblable que les expériences qu'elle a faites sur les sensations de l'odorat, de l'ouïe et du toucher, lui feront bientôt soupçonner que ce qui lui paroît encore des manieres d'être d'elle-même, pourroit être des qualités qu'un nouveau sens va lui faire découvrir dans les corps.

§. 2. (*b*). Nous avons vu qu'étant bornée au tact, elle ne pouvoit pas juger des grandeurs, des situations et des distances, par

(*a*) Etat de la Statue, lorsque la vue lui est rendue.

(*b*) Pourquoi l'œil ne peut être instruit que par le toucher.

le moyen de deux bâtons, dont elle ne connoissoit ni la longueur ni la direction. Or les rayons sont à ses yeux ce que les bâtons sont à ses mains, et l'œil peut être regardé comme un organe qui a en quelque sorte une infinité de mains pour saisir une infinité de bâtons. S'il étoit capable de connoître par lui-même la longueur et la direction des rayons, il pourroit comme la main rapporter à une extrémité ce qu'il sentiroit à l'autre, et juger des grandeurs, des distances et des situations. Mais bien loin que le sentiment qu'il éprouve lui apprenne la longueur et la direction des rayons, il ne lui apprend pas seulement s'il y en a. L'œil n'en sent l'impression que comme la main sent celle du premier bâton qu'elle touche par l'un des bouts.

Quand même nous accorderions à notre Statue une connoissance parfaite de l'optique, elle n'en seroit pas plus avancée. Elle sauroit qu'en général les rayons font des angles plus ou moins grands, à proportion de la grandeur et de la distance des objets; mais il ne lui seroit pas possible de mesurer ces angles. Si comme il est vrai les principes de l'optique sont insuffisans pour expliquer

la vision, ils le sont à plus forte raison pour nous apprendre à voir.

D'ailleurs cette science n'instruit point sur la maniere dont il faut mouvoir les yeux; elle suppose seulement qu'ils sont capables de différens mouvemens, et qu'ils doivent changer de forme, suivant les circonstances.

L'œil a donc besoin des secours du tact pour se faire une habitude des mouvemens propres à la vision, pour s'accoutumer à rapporter ses sensations à l'extrémité des rayons ou à-peu-près, et pour juger par-là des distances, des grandeurs, des situations et des figures. Il s'agit de découvrir ici quelles sont les expériences les plus propres à l'instruire.

§. 3. (*a*) Soit hasard, soit douleur occasionnée par une lumiere trop vive, la Statue porte la main sur ses yeux; à l'instant les couleurs disparoissent: elle retire la main, les couleurs se reproduisent. Dès-lors elle cesse de les prendre pour ses manieres d'être. Il lui semble que ce soit quelque chose d'impalpable qu'elle sent au bout de ses

(*a*) Elle sent les couleurs au bout de ses yeux.

yeux, comme elle sent au bout de ses doigts les objets qu'elle touche. Mais, comme nous l'avons vu, chacune est une modification simple, qui ne donne par elle-même aucune idée d'étendue. Une couleur par conséquent ne peut représenter des dimentions qu'aux yeux qui ont appris à la rapporter sur toutes les parties d'une surface. Quelque considérable que soit la superficie du corps qui la réfléchit, ils ne verront que le diametre d'une ligne, s'ils n'ont pas appris à voir davantage. Ils ne verront rien, s'ils n'ont pas appris à voir au-dehors; ils se sentiront seulement modifiés d'une certaine maniere. Le toucher leur fait contracter l'habitude de juger une couleur sur toute une surface, comme il y juge lui-même le chaud ou le froid. Or ces dernieres sensations ne portent pas avec elles l'idée d'étendue; mais elles s'étendent suivant toutes les dimentions des corps auxquels nous les rapportons.

§. 4. (*a*) Comme les couleurs sont enlevées à la Statue, lorsqu'elle porte la main sur la surface extérieure de l'organe de la vue,

(*a*) Elle leur voit former une surface.

c'est sur cette même surface qu'elle croit d'abord les voir paroître ou disparoître: c'est-là qu'elle commence à leur donner de l'étendue.

Quand les corps s'éloignent ou s'approchent, elle ne juge donc point encore ni de leur distance, ni de leur mouvement. Elle apperçoit seulement des couleurs qui paroissent plus ou moins, ou qui disparoissent tout-à-fait.

§. 5. (*a*) Cette surface lumineuse est égale à la surface extérieure de l'œil; elle est par conséquent fort peut étendue: mais c'est tout ce que voit la Statue; et ses yeux n'appercevant rien au-delà, elle n'imagine pas comment quelque chose pourroit lui paroître plus grand ou plus petit. Elle n'y déméle donc point de bornes, elle la voit immense.

§. 6. (*b*) Tout est confus dans cette surface. Les couleurs ne portant point avec elles l'idée d'étendue, l'œil n'y peut discerner des grandeurs, des figures et des situations, qu'autant qu'il les applique sur des objets dont la

(*a*) Cette surface lui paroît immense.

(*b*) Tout y est peint confusément.

grandeur, la figure et la situation lui sont connues par quelqu'autre voie. Or il n'a aucune connoissance de ces choses, lorsqu'il ne voit encore les couleurs que comme une surface qui le touche immédiatement : il faut que le tact lui apprenne à les éloigner de lui, et à les voir sur les objets dont il connoît lui-même la grandeur, la figure et la situation.

§. 7. (*a*) Par curiosité, ou par inquiétude, la Statue continue de porter la main devant ses yeux : elle l'éloigne, elle l'approche; et la surface qu'elle voit, en est plus lumineuse ou plus obscure. Aussi-tôt elle juge que le mouvement de sa main est la cause de ces changemens; et comme elle sait qu'elle la meut à une certaine distance, elle soupçonne que cette surface n'est pas aussi près d'elle qu'elle l'a crue.

§. 8. (*b*) Alors elle touche par hasard un corps qu'elle a devant les yeux, en le couvrant avec la main; et elle substitue une couleur à une autre. Elle laisse tomber les bras, la pre-

---

(*a*) La Statue juge cette surface loin d'elle.

(*b*) Elle voit les couleurs sur les corps.

miere couleur reparoît. Il lui semble donc que sa main fait à une certaine distance succéder ces deux couleurs.

Une autre fois elle la promene sur une surface, et voyant une couleur qui se meut sur une autre couleur, dont les parties paroissent et disparoissent tour-à-tour; elle juge sur le corps la couleur immobile, et sur sa main la couleur qui se meut. Ce jugement lui devient familier; et elle voit les couleurs s'éloigner de ses yeux, et se porter sur sa main et sur les objets qu'elle touche.

§. 9. (*a*) Étonnée de cette découverte, elle cherche autour d'elle, si elle ne touchera pas tout ce qu'elle voit. Sa main rencontre un corps d'une nouvelle couleur, son œil apperçoit une autre surface, et les mêmes expériences lui font porter les mêmes jugemens.

Curieuse de découvrir s'il en est de même de toutes les sensations de cette espèce, elle porte la main sur tout ce qui l'environne; et touchant un corps peint de plusieurs couleurs, son œil contracte l'habitude de les démêler sur une surface qu'il juge éloignée.

(*a*) Expériences qui achevent de lui faire contracter cette habitude.

C'est sans doute par une succession de sentimens bien agréables pour elle, qu'elle conduit ses yeux dans ce cahos de lumieres et de couleurs. Engagée par le plaisir, elle ne se lasse point de recommencer les mêmes expériences, et d'en faire de nouvelles. Elle accoutume peu-à-peu ses yeux à se fixer sur les objets qu'elle touche; ils se font une habitude de certains mouvemens; et bientôt ils percent comme à travers un nuage, pour voir dans l'éloignement les objets que la main saisit, et sur lesquels elle semble répandre la lumiere et les couleurs.

§. 10. (*a*) En conduisant tour-à-tour sa main de ses yeux sur les corps, et des corps sur ses yeux, elle mesure les distances. Elle approche ensuite ces mêmes corps et les éloigne alternativement. Elle étudie les différentes impressions que son œil reçoit à chaque fois; et s'étant accoutumée à lier ces impressions avec les distances connues par le tact, elle voit les objets tantôt plus près, tantôt plus loin, parce qu'elle les voit où elle les touche.

(*a*) Elle voit les objets à la distance où elle les touche.

§. 11.

§. 11. (*a*) La premiere fois qu'elle porte la vue sur un globe, l'impression qu'elle en reçoit ne représente qu'un cercle plat mêlé d'ombre et de lumiere. Elle ne voit donc pas encore un globe, elle ne démêle pas même un cercle. Car son œil n'a point encore appris à régler ses mouvemens, pour saisir l'ensemble d'une figure; mais elle touche le globe, et conduisant de la main sa vue sur toute la surface, elle juge que la couleur qu'elle voit s'étend et prend de la rondeur et du relief.

Elle réitere cette expérience, et elle répete le même jugement. Par-là, elle lie les idées de rondeur et de convexité à l'impression que fait sur elle un certain mélange d'ombre et de lumiere. Elle essaye ensuite de juger d'un globe qu'elle n'a pas encore touché. Dans les commencemens, elle s'y trouve sans doute quelquefois embarrassée : mais le tact leve l'incertitude ; et par l'habitude qu'elle se fait de juger qu'elle voit un globe, elle forme ce jugement avec tant de promptitude et d'assurance, et lie si fort l'idée de cette figure à

(*a*) Elle apprend à voir un globe.

une surface, où l'ombre et la lumiere sont dans une certaine proportion, qu'enfin elle ne voit plus à chaque fois que ce qu'elle s'est dit si souvent qu'elle doit voir.

§. 12. (*a*) Elle apprend également à voir un cube, lorsque ses yeux faisant une étude des impressions qu'ils reçoivent au moment que la main sent les angles et les faces de cette figure, elle contractera l'habitude de remarquer dans les différens degrés de lumiere les mêmes angles et les mêmes faces; et ce n'est qu'alors qu'elle discernera un globe d'un cube.

§. 13. (*b*) L'œil ne parvient donc à voir distinctement une figure, que parce que la main lui apprend à en saisir l'ensemble. Il faut que le dirigeant sur les différentes parties d'un corps, elle lui fasse donner son attention d'abord à une, puis à deux, peu-à-peu à un plus grand nombre; et en même-tems aux différentes impressions de la lumiere. S'il n'étudioit pas séparément chaque partie, il ne verroit jamais la figure entiere; et s'il n'étudioit pas avec quelle variété la lumiere

(*a*) Elle le distingue d'un cube.

(*b*) Comment ses yeux sont en cela guidés par le toucher.

agit sur lui, il ne verroit que des surfaces plates. Ainsi la Statue ne parvient à voir tant de choses à-la-fois, que parce que les ayant remarquées séparément, elle se rappelle en un instant tous les jugemens qu'elle a portés l'un après l'autre.

§. 14.(*a*) Notre expérience peut nous convaincre combien la mémoire est nécessaire pour parvenir à saisir l'ensemble d'un objet fort composé. Au premier coup-d'œil qu'on jette sur un tableau, on le voit fort imparfaitement: mais on porte la vue d'une figure à l'autre, et même on n'en regarde pas une toute entiere. Plus on la fixe, plus l'attention se borne à une de ses parties: on n'apperçoit par exemple que la bouche.

Par-là, nous contractons l'habitude de parcourir rapidement tous les détails du tableau; et nous le voyons tout entier, parce que la mémoire nous présente à-la-fois tous les jugemens que nous avons portés successivement.

Mais cela est encore très-borné à notre égard. Si j'entre par exemple dans un grand cercle, il ne me donne d'abord qu'une idée

(*a*) Secours qu'ils tirent de la mémoire.

vague de multitude. Je ne sais que je suis au milieu de dix ou douze personnes, qu'après les avoir comptées; c'est-à-dire, qu'après les avoir parcourues une à une avec une lenteur, qui me fait remarquer la suite de mes jugemens. Si elles n'avoient été que trois, je ne les aurois pas moins parcourues; mais c'eût été avec une rapidité qui ne m'eût pas permis de m'en appercevoir.

Si nos yeux n'embrassent une multitude d'objets qu'avec le secours de la mémoire, ceux de notre Statue auront besoin du même secours, pour saisir l'ensemble de la figure la plus simple. Car n'étant pas exercés, cette figure est encore trop composée pour eux.

§. 15. (*a*) C'est la main qui fixant successivement la vue sur les différentes parties d'une figure, les grave toutes dans la mémoire: c'est elle qui conduit pour ainsi dire le pinceau; lorsque les yeux commencent à répandre au-dehors la lumiere et les couleurs qu'ils ont d'abord senties en eux-mêmes. Il les apperçoivent où le toucher leur apprend qu'elles doivent être: ils voient en haut ce

(*a*) Ils jugent des situations.

qu'il leur fait juger en haut, en bas ce qu'il leur fait juger en bas : en un mot, ils voient les objets dans la même situation que le tact les représente.

Le renversement de l'image n'y met aucun obstacle ; parce que tant qu'ils n'ont pas été instruits, il n'y a pas proprement pour eux ni haut ni bas. Le toucher qui peut seul découvrir ces sortes des rapports, peut seul aussi leur apprendre à en juger.

D'ailleurs ne voyant au-dehors que parce qu'ils rapportent les couleurs sur les objets que la main touche, il faut nécessairement qu'ils s'accordent à porter sur les situations les mêmes jugemens que le toucher.

§. 16. (*a*) Chacun fixe l'objet que la main saisit, chacun rapporte les couleurs à la même distance, au même lieu ; et comme le renversement de l'image ne leur empêche pas de voir un objet dans sa vraie situation, la même image, quoique double, ne leur empêche pas de le voir simple. La main les force à juger d'après ce qu'elle sent en elle-même. En les obligeant de rapporter au-dehors les sen-a-

(*a*) Ils ne voient point double.

tions qu'ils éprouvent en eux, elle les leur fait rapporter à chacun sur l'unique objet qu'elle touche, et au seul endroit même où elle le touche. Il n'est donc pas naturel qu'ils le voient double.

§. 17. (*a*) Par la même raison, elle leur apprend au même instant à juger des grandeurs. Dès qu'elle leur fait voir les couleurs sur ce qu'elle touche, elle leur apprend à les étendre chacune sur toutes les parties qui les leur envoient; elle dessine devant eux une surface dont elle marque les bornes.

Ainsi, soit qu'elle éloigne ou qu'elle approche un objet, il leur paroît de la même grandeur, quoiqu'alors l'image augmente ou diminue; comme il leur paroît simple et dans sa situation, quoique l'image soit double et renversée.

§. 18. (*b*) Enfin elle leur fait voir le mouvement des corps, parce qu'elle les accoutume à suivre les objets qu'elle fait passer d'un point de l'espace à l'autre.

(*a*) Ils jugent des grandeurs.

(*b*) Et du mouvement.

§. 19. (*a*) Jusqu'ici le Statue n'a étudié à la vue que les objets qui sont à la portée de sa main; c'est par-là qu'elle doit nécessairement commencer. Elle n'a donc point encore appris à voir au-delà, et elle se voit comme renfermée dans un court espace. A la vérité, le transport de son corps lui a appris que l'espace doit être beaucoup plus grand : mais elle n'imagine pas comment il pourra lui paroître aux yeux. En vain se diroit-elle il y a de l'étendue au-delà de celle que je vois, un pareil jugement ne peut la lui rendre visible. Ainsi qu'elle ne voit jusqu'à la portée de la main, que parce qu'ayant en même-tems vu et touché à plusieurs reprises les objets qui sont dans cet espace; elle a si fort lié les jugemens du tact avec les sensations de lumiere, que voir et juger se font tout-à-la-fois, et se confondent : elle ne verra plus loin, que lorsque de nouvelles expériences lui feront confondre avec ces mêmes sensations les jugemens qu'elle portera sur d'autres distances.

(*a*) Ils ne voient pas encore hors de la portée de la main.

Elle apperçoit donc un espace qui s'étend environ à deux pieds autour d'elle. Son œil instruit par le tact en mesure les parties, détermine la figure et la grandeur des objets qui y sont renfermés, les place à différentes distances, juge de leur situation, de leur mouvement et de leur repos.

§. 20. (*a*) Quant à ceux qui sont plus éloignés, elle les voit tous à l'extrémité de cette enceinte qui borne sa vie. Elle les apperçoit comme sur une surface lumineuse, concave et immobile. Ils lui paroissent figurés, parce que les expériences qu'elle a faites sur ceux qui sont à la portée de la main, suffisent à cet effet. S'ils se meuvent horisontalement, elle les voit passer d'une partie de la surface à l'autre : s'ils s'approchent ou s'ils s'éloignent d'elle, elle les voit seulement augmenter et diminuer d'une maniere fort sensible. Mais elle ne juge point de leur vraie grandeur : car elle n'a appris à connoître à la vue les objets renfermés dans le court espace seul visible pour elle, que parce que le tact

(*a*) Comment les objets qui sont au-delà se montrent à eux.

lui a fait lier différentes idées de grandeurs aux différentes impressions qui se font sur ses yeux. Or, ces impressions varient à proportion des distances, puisque les images diminuent ou augmentent dans la même proportion. N'ayant donc fait aucune expérience pour lier ces impressions avec les grandeurs qui sont à quelque pas d'elle, elle ne peut juger des objets éloignés que d'après les habitudes qu'elle a contractées. L'impression causée par de petites images, doit par conséquent les lui faire paroître petits; et l'impression causée par de grandes images, doit les lui faire paroître grands : car c'est ainsi qu'elle juge de ceux que le tact a mis à la portée de ses yeux. Les liaisons qu'elle a formées pour juger à la vue des grandeurs qui sont à un pied ou à deux, ne suffisent donc pas pour juger de celles qui sont au-delà. Elles ne peuvent, à ce sujet, que la jeter dans l'erreur.

Cette surface, qui termine sa vue, est précisément le même phénomene que la voûte du ciel à laquelle tous les astres semblent attachés, et qui paroit porter de tous côtés sur les extrémités des terres où la vue

peut s'étendre. Elle la voit immobile, tant qu'elle l'est elle-même : elle la voit qui fuit devant elle, ou qui la suit, lorsqu'elle change de place. C'est ainsi que le ciel à l'horison nous paroît se mouvoir.

§. 21. (*a*) Cependant, elle étend les bras pour saisir ce qu'elle voit. Surprise de ne rien toucher, elle avance. Enfin, elle rencontre un corps : aussi-tôt les jugemens de la vue s'accordent avec ceux du tact. Un moment après, elle recule : d'abord l'objet ne lui paroît pas en être plus loin d'elle. Mais ayant essayé d'y porter la main, et n'ayant pu l'atteindre, elle va encore à lui ; et s'en étant éloignée et rapprochée à plusieurs reprises, elle s'accoutume peu-à-peu à le voir hors de la portée de la main.

Le mouvement qu'elle a fait pour s'en éloigner, lui donne à-peu-près une idée de l'espace qu'elle laisse entr'elle et lui : elle sait quelle en étoit la grandeur quand elle le touchoit ; et si le tact lui a appris à le voir à deux pieds d'une certaine grandeur,

(*a*) Ils apprennent à voir hors de la portée de la main.

le souvenir qui lui reste de cette grandeur lui apprend à la lui conserver à une plus grande distance.

Alors elle peut juger à la vue s'il s'éloigne ou s'il s'approche, ou s'il se meut dans quelqu'autre direction; car elle en voit les mouvemens dans les changemens qui arrivent aux impressions qui se font sous ses yeux. Il est vrai que ces changemens sont les mêmes, soit qu'elle aille à lui, ou qu'il vienne à elle, soit qu'elle passe devant lui dans une certaine direction, ou qu'il passe devant elle dans une direction contraire: mais le sentiment qu'elle a de son propre mouvement ou de son propre repos, ne lui permet pas de s'y tromper.

Elle s'accoutume donc à lier différentes idées de distance, de grandeur et de mouvement aux différentes impressions de lumiere. Elle ne sait pas, à la vérité, que les images qui se tracent au fond de l'œil, diminuent à proportion des distances. Elle ne sait pas même s'il y a de pareilles images. Mais elle éprouve des sensations différentes, et les jugemens dont elle se fait une habitude suivant les circonstances, venant à se confondre avec ses sensations, ce n'est plus

dans ses yeux qu'elle sent la lumiere et les couleurs ; elle les sent à l'autre extrémité des rayons, comme elle sent la solidité, la fluidité, etc. au bout du bâton avec lequel elle touche les corps.

Ainsi plus ses yeux reglent leurs jugemens d'apres les leçons du toucher, plus l'espace leur paroît prendre de profondeur. Elle apperçoit la lumiere et les couleurs, qui, répandues sur les objets, en dessinent la grandeur, la figure, en tracent le mouvement dans l'espace; en un mot, elle les voit où elle juge qu'elles doivent être.

§. 22. (*a*) Cependant, quelque souvenir qu'elle ait de la grandeur d'un objet, elle ne peut l'empêcher de diminuer à ses yeux, à mesure qu'il s'éloigne d'elle. Voici la raison de ce phénomene.

Un objet n'est visible qu'autant que l'angle qui détermine l'étendue de son image sur la rétine, est d'une certaine grandeur. Je suppose qu'il doive être au-moins d'une minute : mais c'est uniquement pour fixer

(*a*) Pourquoi les objets qui s'éloignent, leur paroissent diminuer insensiblement.

nos idées ; car la chose doit varier suivant les yeux.

Dans cette supposition, on conçoit aisément qu'un objet vu distinctement à une certaine distance, ne peut s'éloigner, qu'à chaque instant les angles qui faisoient voir les moindres parties ne deviennent plus petits, et que plusieurs ne se trouvent au-dessous d'une minute. Il faut même que dans quelques-uns les côtés se rapprochent au point de se confondre en une seule ligne. Ainsi de plusieurs angles il s'en formera un, dont les côtés se confondront encore si l'objet continue à s'éloigner. Il y aura donc des parties qui cesseront de se retracer sur la rétine. Elles se ramasseront, se pénétreront, se confondront avec celles qui se peindront encore ; et les extrémités de l'objet se rapprocheront. L'image, par exemple, de la tête d'un homme se fera sans distinction de traits.

Or, le toucher n'apprend à l'œil à voir les objets dans leur véritable grandeur, que parce qu'il lui apprend à en démêler les parties, et à les appercevoir les unes hors des autres. C'est ce qu'il ne peut faire, qu'autant qu'elles sont tracées distinctement sur la rétine : car

les yeux ne sauroient parvenir à remarquer dans leurs sensations ce qui n'y seroit pas. Ils doivent donc juger un objet plus ramassé et plus petit, quand il est dans un éloignement où quantité de traits de son image se confondent. Par conséquent, à quelque distance que soit un objet, il continue de paroître de la même grandeur, tant que la diminution des angles n'altere pas sensiblement l'image qui se peint sur la rétine ; et c'est parce que cette altération se fait par des degrés insensibles, qu'un objet qui s'éloigne paroît diminuer insensiblement.

§. 23. (*a*) Non-seulement les yeux de la Statue démêlent les objets qu'elle ne touche plus, ils démêlent encore ceux qu'elle n'a pas touchés ; pourvu qu'ils en reçoivent des sensations semblables, ou à-peu-près. Car le tact ayant une fois lié différens jugemens à différentes impressions de lumieres, ces impressions ne peuvent plus se reproduire que les jugemens ne se répetent, et ne se confondent avec elles. C'est ainsi qu'elle s'accoutume peu-à-peu à voir sans le secours du toucher.

(*a*) Comment ils apprennent à se passer du secours du tact.

§. 24. (*a*) Cependant, les expériences qui lui ont appris à voir la distance, la grandeur, la figure d'un corps, ne suffiront pas toujours pour lui apprendre à voir la distance, la grandeur et la figure de tout autre. Il faut qu'elle fasse autant d'observations qu'il y a d'objets qui réfléchissent différemment la lumiere; il faut même que sur chaque objet elle multiplie ses observations suivant les différens degrés de distances; et encore, malgré toutes ces précautions, se trompera-t-elle souvent sur les grandeurs, sur les distances et sur les figures.

Ce n'est par conséquent qu'après bien des études, qu'elle commencera à s'assurer mieux des jugemens de sa vue; mais il lui sera impossible d'éviter absolument toute méprise. Souvent elle sera trompée par les expériences mêmes auxquelles elle croit devoir se fier davantage. Accoutumée, par exemple, à lier l'idée de proximité à la vivacité de la lumiere, et l'idée de l'éloignement à son obscurité, quelquefois des corps lumineux lui paroîtront plus proches qu'ils ne sont; et au con-

(*a*) Pourquoi ils se tromperont.

traire des corps peu éclairés lui paroîtront plus éloignés.

§. 25. (*a*) Il pourroit même arriver à ses yeux d'être en contradiction, au point de ne pouvoir plus s'accorder à porter avec lui les mêmes jugemens. Ils verront, par exemple, de la convexité sur un relief peint, où la main n'appercevra qu'une surface plate. Sans doute étonnée de ce nouveau phénomene, elle ne sait lequel croire de ces deux sens: en vain le tact releve l'erreur de la vue; les yeux accoutumés à juger par eux-mêmes, ne consultent plus leur maître. Ayant appris de lui à voir d'une maniere, ils ne peuvent plus apprendre à voir différemment.

En effet, ils ont contracté une habitude qui ne peut leur être enlevée, parce que les jugemens qui leur font voir de la convexité dans une certaine impression d'ombre et de lumiere, sont devenus naturels; car ayant été faits à bien des reprises, ils se répetent rapidement, et se confondent avec la sensation toutes les fois que la même impression d'ombre et de lumiere a lieu.

(*a*) Ils seront en contradiction avec le toucher.

Si

Si l'on disposoit les choses de maniere que parmi les objets que notre Statue auroit occasion de toucher, il y eût autant de reliefs peints sur des surfaces plates que de corps véritablement convexes, elle seroit fort embarrassée pour distinguer à la vue ceux qui ont de la convexité, de ceux qui n'en ont pas. Elle y seroit trompée si souvent, qu'elle n'oseroit s'en rapporter à ses yeux; elle n'en croiroit plus que le toucher.

Une glace mettroit encore ces deux sens en contradiction. La Statue ne douteroit pas qu'il n'y eût au-delà un grand espace; elle seroit fort étonnée d'être arrêtée par un corps solide, et elle le seroit encore autant lorsqu'elle commenceroit à reconnoître les objets qu'il lui répete. Elle n'imagine pas comment ils se doublent à la vue, et elle ne sait pas s'ils ne pourroient pas aussi se doubler au tact.

§. 26. (*a*) Non-seulement la vue sera en contradiction avec le toucher, elle le sera encore avec elle-même. La Statue juge, par exemple, qu'une tour est ronde et fort petite

(*a*) Et même avec eux.

quand elle en est à une certaine distance. Elle approche, et elle en voit sortir des angles, elle la voit grandir à ses yeux. Se trompe-t-elle, ou s'est-elle trompée ? C'est ce qu'elle ne saura que lorsqu'elle sera à portée de toucher la tour. Ainsi le tact, qui seul a instruit les yeux, peut aussi lui seul faire discerner les occasions où l'on peut compter sur leur témoignage.

§. 27. (*a*) Mais si la Statue est privée de ce secours, elle s'aidera de toutes les connoissances qu'elle a acquises. Tantôt elle jugera de la distance par la grandeur : un objet lui paroît-il aussi grand à la vue qu'au toucher, elle le voit près ; lui paroît-il plus petit, elle le voit loin : car elle a remarqué que les apparences des grandeurs varient suivant les distances.

§. 28. (*b*) D'autres fois elle détermine les distances par le degré de netteté des figures qui s'offrent à ses yeux. Ayant souvent observé qu'elle voit plus confusément les objets qui sont éloignés, et plus distinctement

(*a*) Ils jugent de la distance par la grandeur.

(*b*) Par la netteté des images.

ceux qui sont proches, elle lie l'idée d'éloignement à la vue confuse d'une figure, et l'idée de proximité à la vue distincte. Elle prend donc l'habitude de voir un objet fort loin, quand elle le voit peu distinctement, et de le voir près quand elle en distingue mieux les parties.

§. 29. (*a*) Alors jugeant de la grandeur par la distance, comme elle juge dans d'autres occasions de la distance par la grandeur, elle voit plus grand ce qu'elle croit plus loin. Deux arbres, par exemple, qui lui enverront des images de même étendue, ne lui paroîtront point égaux, ni à la même distance, si l'un se peint plus confusément que l'autre : elle verra plus grand et plus loin celui où elle discernera moins de choses. Une mouche encore lui paroîtra un oiseau dans l'éloignement, si, passant rapidement devant ses yeux, elle ne laisse appercevoir qu'une image confuse, semblable à celle d'un oiseau éloigné.

Ces principes sont connus de tout le monde, et la peinture les confirme. Un cheval qui

(*a*) Ils jugent des grandeurs par la distance.

occupe sur la toile le même espace qu'un mouton, paroîtra plus grand et dans l'enfoncement, pourvu qu'il soit peint d'une maniere plus confuse.

C'est ainsi que les idées de distance, de grandeur et de figure, d'abord acquises par le toucher, se prêtent ensuite des secours, pour rendre les jugemens de la vue plus sure.

§. 30. (*a*) Notre Statue voyant l'espace prendre de la profondeur à ses yeux, a encore un moyen pour connoître avec plus de précision les distances, et par conséquent les grandeurs : c'est de porter la vue sur les objets qui sont entr'elle et celui qu'elle fixe. Elle le voit plus loin et plus grand, si elle en est séparée par des champs, des bois, des rivieres ; car l'étendue des champs, des bois et des rivieres lui étant connue, c'est une mesure qui détermine combien elle en est éloignée : mais si quelque élévation lui cache les objets intermédiaires, elle ne jugera de sa distance qu'autant que quelque circonstance lui en rappellera la grandeur. Un cheval

---

(*a*) Ils jugent des distances et des grandeurs par les objets intermédiaires.

immobile peut, par exemple, lui paroître assez petit et assez près. Il se meut; à ses mouvemens, elle le reconnoît : aussi-tôt elle le juge de la grandeur ordinaire, et elle l'apperçoit dans l'éloignement.

Elle le croit d'abord assez petit et assez près, parce qu'aucun objet intermédiaire ne lui en fait voir la distance, et qu'aucune circonstance ne lui apprend ce que ce peut être; mais dès que le mouvement le lui fait reconnoître, elle le voit à-peu-près de la grandeur qu'elle sait appartenir à cet animal; et le voit loin d'elle, parce qu'elle juge que l'éloignement est la seule cause qui ait pu le rendre si confus à ses yeux.

§. 31. (*a*) Avec ces secours elle discerne donc assez bien à l'œil les distances; mais elle n'y réussit plus, aussi-tôt qu'ils viennent à lui manquer, et sa vue est bornée là où elle cesse de voir des objets intermédiaires, et où elle n'apperçoit que des corps dont le tact ne lui a pas appris la grandeur. Les cieux lui paroissent former une voûte, qui

(*a*) Cas où ils ne jugent plus des grandeurs ni des distances.

ne s'éleve pas au-dessus des montagnes, et qui ne s'étend pas au-delà des terres que son œil embrasse. Faites-lui voir d'autres objets au-dessus de ces montagnes et au-delà de ces terres, cette voûte aura plus de hauteur et plus d'étendue ; mais elle en auroit eu moins, si on avoit supposé les montagnes moins élevées, et les terres resserrées dans des bornes plus étroites. Le faîte d'un arbre lui auroit paru toucher le ciel.

Ce phénomene est donc, comme nous l'avons dit, le même que celui qui bornoit sa vue à deux pieds d'elle; et puisque n'ayant aucun moyen pour juger de l'éloignement des astres, ils lui paroissent tous à la même distance, c'est une preuve que dans la supposition que nous avons faite plus haut, tous les objets ont dû lui paroître à la portée de sa main.

§. 32. (*a*) Cependant familiarisée avec les grandeurs, elle les compare, et cette comparaison influe sur les jugemens qu'elle en porte. Dans les commencemens elle ne juge pas un objet absolument grand ni absolument

(*a*) Effets qui résultent des grandeurs comparées.

petit ; mais elle en juge par rapport à des grandeurs, qui lui étant plus familieres, sont à son égard la mesure de toutes les autres. Elle voit grand, par exemple, tout ce qui est au-dessus de sa hauteur, et petit tout ce qui est au-dessous. Ces comparaisons se font ensuite si rapidement, qu'elle ne les remarque plus ; et dès-lors la grandeur et la petitesse deviennent pour elle des idées absolues. Une pyramide de vingt pieds, qu'elle aura trouvée absolument grande à côté d'une de dix, elle la jugera absolument petite à côté d'une de quarante, et elle ne soupçonnera pas que ce soit la même.

Au reste, il n'est pas nécessaire pour ces expériences, que les objets soient de même espece, il suffit que l'œil ait occasion de comparer grandeur à grandeur. C'est pourquoi dans une plaine fort étendue, les mêmes objets lui paroîtront plus petits que dans un pays coupé par des côteaux.

Cette maniere de comparer les grandeurs est encore une cause qui contribue à les diminuer aux yeux, suivant qu'elles sont plus éloignées, et sur-tout plus élevées ; car l'œil ne peut suivre un objet qui fuit devant lui, ou qui s'éleve dans l'air, qu'il ne le compare

avec un plus grand espace, à proportion qu'il le voit à une plus grande distance.

§. 33. (*a*) Tels sont les moyens par où la Statue apprendra à juger à la vue de l'espace, des distances, des situations, des figures, des grandeurs et du mouvement. Plus elle se sert de ses yeux, plus l'usage lui en devient commode. Ils enrichissent la mémoire des plus belles idées, suppléent à l'imperfection des autres sens, jugent des objets qui leur sont inaccessibles, et se portent dans un espace, auquel l'imagination peut seule ajouter. Aussi leurs idées se lient si fort à toutes les autres, qu'il n'est presque plus possible à la Statue de penser aux objets odoriférans, sonores ou palpables, sans les revêtir aussi-tôt de lumiere et de couleur. Par l'habitude qu'ils contractent de saisir tout un ensemble, d'en embrasser même plusieurs, et de juger de leurs rapports, ils acquierent un discernement si supérieur, que la Statue les consulte par préférence. Elle s'applique donc moins à reconnoître au son les situations et les dis-

(*a*) L'entier usage de la vue nuit à la sagacité des autres sens.

tances, à discerner les corps par les nuances des odeurs qu'ils exhalent, ou par les différences que la main peut découvrir sur leur surface. L'ouïe, l'odorat et le toucher en sont par conséquent moins exercés. Peu-à-peu devenus plus paresseux, ils cessent d'observer dans les corps toutes les différences qu'ils y déméloient auparavant, et ils perdent de leur finesse à proportion que la vue acquiert plus de sagacité.

CHAPITRE IV.

Pourquoi on est porté à attribuer à la vue des idées qu'on ne doit qu'au toucher. Par quelle suite de réflexions on est parvenu à détruire ce préjugé.

§. 1. (a) IL nous est devenu si naturel de juger à l'œil des grandeurs, des figures, des distances et des situations, qu'on aura

(a) Pourquoi on a de la peine à se persuader que l'œil a besoin d'apprentissage.

peut-être encore bien de la peine à se persuader que ce ne soit là qu'une habitude due à l'expérience. Toutes ces idées paroissent si intimément liées avec les sensations de couleur, qu'on n'imagine pas qu'elles en aient jamais été séparées. Voilà, je pense, l'unique cause qui peut retenir dans le préjugé; mais pour le détruire tout-à-fait, il suffit de faire des suppositions semblables à celles que nous avons déjà faites.

§. 2. (*a*) Notre Statue croiroit infailliblement que les odeurs et les sons lui viennent par les yeux, si lui donnant tout-à-la-fois la vue, l'ouïe et l'odorat, nous supposions que ces trois sens fussent toujours exercés ensemble; ensorte qu'à chaque couleur qu'elle verroit, elle sentît une certaine odeur et entendît un certain son, et qu'elle cessât de sentir et d'entendre, lorsqu'elle ne verroit rien.

C'est donc parce que les odeurs et les sons se transmettent, sans se mêler avec les couleurs, qu'elle démêle si bien ce qui appartient à l'ouïe et à l'odorat; mais comme le sens de

(*a*) Suppositions qui achevent de détruire ce préjugé.

la vue et celui du toucher agissent en même-tems, l'un pour nous donner les idées de lumiere et de couleur, l'autre pour nous donner celles de grandeur, de figure, de distance et de situation, nous distinguons difficilement ce qui appartient à chacun de ces sens, et nous attribuons à un seul ce que nous devrions partager entr'eux.

Ainsi la vue s'enrichit aux dépens du toucher, parce que n'agissant qu'avec lui, ou qu'en conséquence des leçons qu'elle en a reçues, ses sensations se mêlent avec les idées qu'elle lui doit. Le tact au contraire agit souvent seul, et ne nous permet pas d'imaginer que les sensations de lumiere et de couleur lui appartiennent.

Mais si la Statue ne voyoit jamais que les corps qu'elle toucheroit, et ne touchoit jamais que ceux qu'elle verroit, il lui seroit impossible de discerner les sensations de la vue de celles du toucher. Elle ne soupçonneroit seulement pas qu'elle eût des yeux. Ses mains lui paroîtroient voir et toucher tout ensemble.

Ce sont donc des jugemens d'habitude qui nous font attribuer à la vue des idées que nous ne devons qu'au tact.

§. 3. (*a*) Il me semble que lorsqu'une découverte est faite, il est curieux de connoître les premiers soupçons des philosophes, et sur-tout les réflexions de ceux qui ont été sur le point de saisir la vérité.

(*b*) Mallebranche est, je crois, le premier qui ait dit qu'il se mêle des jugemens dans nos sensations. Il remarque que bien des lecteurs seront choqués de ce sentiment; mais ils le seront sur-tout, quand ils verront les explications que ce philosophe en donne; car il n'évite un préjugé, que pour tomber dans une erreur. Ne pouvant comprendre comment nous formerions nous-mêmes ces jugemens, il les attribue à Dieu : maniere de raisonner fort commode, et presque toujours la ressource des philosophes.

(*c*) « Je crois devoir avertir, dit-il, que » ce n'est point notre ame qui forme les juge- » mens de la distance, de la grandeur, etc. » des objets....; mais que c'est Dieu, en con-

---

(*a*) Soupçons et réflexions qui ont amené cette découverte.

(*b*) De Mallebranche.

(*c*) *Recherche de la vérité, liv. 1, chap. 9.*

» séquence des loix de l'union de l'ame et du » corps. C'est pour cela que j'ai appelé *natu-* » *rels* ces sortes de jugemens, pour marquer » qu'ils se font en nous, sans nous et malgré » nous.... Dieu seul peut nous instruire en un » instant de la grandeur, de la figure, du » mouvement et des couleurs des objets qui » nous environnent ».

(*a*) Il explique encore plus au long dans un éclaircissement sur l'optique, comment il imagine que Dieu forme pour nous ces jugemens.

(*b*) Locke n'étoit pas capable de faire de pareils systémes. Il reconnoît que nous ne voyons des figures convexes qu'en vertu d'un jugement que nous formons nous-mêmes, et dont nous nous sommes fait une habitude; mais la raison qu'il en donne n'est pas satisfaisante.

(*c*) « Comme nous nous sommes, dit-il, » accoutumés par l'usage à distinguer quelle » sorte d'image les corps convexes produisent

---

(*a*) N°. 26. et 43.

(*b*) De Locke.

(*c*) *Essais philosophiques*, *liv.* 2, *chap.* 9, §. 8.

» ordinairement en nous, et quels change-
» mens arrivent dans la réflection de la lumiere,
» selon la différence de la figure sensible des
» corps, nous mettons aussi-tôt à la place de
» ce qui nous paroît, la cause même de l'image
» que nous voyons, et cela en vertu d'un
» jugement que la coutume nous a rendu
» habituel; de sorte que joignant à la vision
» un jugement que nous confondons avec
» elle, nous nous formons l'idée d'une figure
» convexe..... »

Peut-on supposer que les hommes connoissent les images que les corps convexes produisent en eux, et les changemens qui arrivent dans la réflection de la lumiere, selon la différence des figures sensibles des corps?

Molineux (*a*) en proposant un problème qui a donné occasion de développer tout ce qui concerne la vue, paroît n'avoir saisi qu'une partie de la vérité.

« Supposez (*b*), lui fait dire Locke, un aveugle
» de naissance qui soit présentement homme

(*a*) De Molineux.

(*b*) *Ibid.*

» fait, auquel on ait appris à distinguer par » l'attouchement un globe et un cube de » même métal, et à-peu-près de même gros- » seur..... On demande si en les voyant, il » pourra les discerner? »

Les conditions que les deux corps soient de même métal et de même grosseur sont superflues; et la derniere paroît supposer que la vue peut, sans le secours du tact, donner différentes idées de grandeur. Cela étant, on ne voit pas pourquoi Locke et Molineux nient qu'elle puisse toute seule discerner les figures.

D'ailleurs ils auroient dû raisonner sur les distances, les situations et les grandeurs, comme sur les figures; et conclure qu'au moment où un aveugle-né ouvriroit les yeux à la lumiere, il ne jugeroit d'aucune de ces choses. Car elles se retrouvent toutes en petit dans la perception des différentes parties d'un globe et d'un cube. C'est se contredire, que de supposer qu'un œil, qui discerneroit les situations, les grandeurs et les distances, ne sauroit discerner les figures. Le docteur Barclai (*a*) est le premier qui ait pensé que

(*a*) De Barclai.

la vue par elle-même ne jugeroit d'aucune de ces choses.

Une autre conséquence qui n'auroit pas dû échapper à Locke, c'est que des yeux sans expérience ne verroient qu'en eux-mêmes la lumiere et les couleurs, et que le tact peut seul leur apprendre à voir au-dehors.

Enfin Locke auroit dû remarquer qu'il se mêle des jugemens dans toutes nos sensations, par quelque organe qu'elles soient transmises à l'ame. Mais il dit précisément le contraire (*a*).

Tout cela prouve qu'il faut bien du tems, bien des méprises et bien des demi-vues avant d'arriver à la vérité. Souvent on est tout auprès et on ne sait pas la saisir.

(*a*) L. 2. chap. 9, §. 9.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

D'un aveugle-né, à qui les cataractes ont été abaissées.

§. 1. (*a*) MONSIEUR Chezelden, fameux chirurgien de Londres, a eu plusieurs fois occasion d'observer des aveugles-nés, à qui il a abaissé les cataractes. Comme il a remarqué que tous lui ont à-peu-près dit les mêmes choses, il s'est borné à rendre compte de celui dont il a tiré le plus de détails (*b*).

C'étoit un jeune homme de treize à quatorze ans. Il eut de la peine à se prêter à l'opération; il n'imaginoit pas ce qui pouvoit lui manquer. En connoîtrai-je mieux, disoit-il mon jardin? M'y promenerai-je plus librement? D'ailleurs, n'ai-je pas sur les autres l'avantage d'aller la nuit avec plus d'assurance? c'est ainsi que les compensations qu'il trou-

(*a*) L'aveugle-né ne vouloit pas se prêter à l'opération.

(*b*) *Transactions philosophiques, N°. 402, année 1728.*

voit dans son état lui faisoient présumer qu'il étoit tout aussi bien partagé que nous. En effet, il ne pouvoit regretter un bien qu'il ne connoissoit pas.

Invité à se laisser abattre les cataractes, pour avoir le plaisir de diversifier ses promenades, il lui paroissoit plus commode de rester dans les lieux qu'il connoissoit parfaitement; car il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût jamais lui être aussi facile de se conduire à l'œil dans ceux où il n'avoit pas été. Il n'eût donc point consenti à l'opération, s'il n'eût souhaité de savoir lire et écrire. Ce seul motif le décida; et l'on commença par abaisser la cataracte à l'un de ses yeux.

§. 2. (*a*) Il faut remarquer qu'il n'étoit point si aveugle, qu'il ne distinguât le jour d'avec la nuit. Il discernoit même à une grande lumiere, le blanc, le noir et le rouge. Mais ces sensations étoient si différentes de celles qu'il eut dans la suite, qu'il ne les put pas reconnoître.

§. 3. (*b*) Quand il commença à voir, les

(*a*) Etat de ses yeux avant l'opération.

(*b*) Après l'opération, les objets lui paroissent au bout de l'œil.

objets lui parurent toucher la surface extérieure de son œil. La raison en est sensible.

Avant qu'on lui abaissât les cataractes, il avoit souvent remarqué qu'il cessoit de voir la lumiere aussi-tôt qu'il portoit la main sur ses yeux. Il contracta donc l'habitude de la juger au-dehors. Mais parce que c'étoit une lueur foible et confuse, il ne discernoit pas assez les couleurs, pour découvrir les corps qui les lui envoyoient. Il ne les jugeoit donc pas à une certaine distance, il ne lui étoit donc pas possible d'y démêler de la profondeur: et par conséquent, elles devoient lui paroître toucher immédiatement ses yeux. Or l'opération ne put produire d'autre effet, que de rendre la lumiere plus vive et plus distincte. Ce jeune homme devoit donc continuer de la voir où il l'avoit jugée jusqu'alors, c'est-à-dire, contre son œil.

Par conséquent, il n'appercevoit qu'une surface égale à la grandeur de cet organe.

§. 4. (*a*) Mais il prouva la vérité des observations que nous avons faites (*b*): car tout ce qu'il

(*a*) Et fort grands.

(*b*) Part. 3, chap. 3, §. 5.

voyoit lui paroissoit d'une grandeur étonnante. Son œil n'ayant point encore comparé grandeur à grandeur, il ne pouvoit voir à ce sujet des idées relatives. Il ne savoit donc point encore démêler les limites des objets; et la surface qui le touchoit devoit, comme à la Statue, lui paroître immense. Aussi nous assure-t-on qu'il fut quelque tems avant de concevoir qu'il y eût quelque chose au-delà de ce qu'il voyoit.

§. 5. (*a*) Il appercevoit tous les objets pêle-mêle et dans la plus grande confusion, et il ne les distinguoit point, quelque différentes qu'en fussent la forme et la grandeur. C'est qu'il n'avoit point encore appris à saisir à la vue aucun ensemble; c'est que les yeux ne démêlent les figures que lorsqu'ils savent appliquer les couleurs sur des objets éloignés.

Mais à mesure qu'il s'accoutuma à donner de la profondeur à la lumiere, et à créer pour ainsi dire, un espace au-devant de ses yeux, il plaça chaque objet à différentes distances, assigna à chacun le lieu qu'il devoit

---

(*a*) Il ne les discerne ni à la la forme, ni à la grandeur.

occuper, et commença à juger à l'œil de leur forme et de leur grandeur relative.

§. 6. (*a*) Tant qu'il ne se fut point encore familiarisé avec ces idées, il ne les comparoit que difficilement ; et il étoit bien éloigné d'imaginer comment les yeux pourroient être juges des rapports de grandeur. C'est pourquoi n'étant point encore sorti de sa chambre, il disoit que quoiqu'il la sût plus petite que la maison, il ne comprenoit pas comment elle pourroit le lui paroître à la vue. En effet, son œil n'avoit point fait jusques-là de comparaisons de cette espece. C'est aussi par cette raison qu'un objet d'un pouce, mis devant son œil, lui paroissoit aussi grand que la maison.

§. 7. (*b*) Des sensations aussi nouvelles, et dans lesquelles il faisoit à chaque instant des découvertes, ne pouvoient manquer de lui donner la curiosité de tout voir, et de tout étudier à l'œil. Aussi lorsqu'on lui montroit des objets qu'il reconnoissoit au toucher,

---

(*a*) Il n'imagine pas comment l'un peut être à la vue plus petit que l'autre.

(*b*) Il n'apprend à voir qu'à force d'étude.

il les observoit avec soin, pour les reconnoître une autre fois à la vue. Il y apportoit même d'autant plus d'attention, qu'il ne les avoit d'abord reconnus ni à leur forme ni à leur grandeur : mais il avoit tant de choses à retenir, qu'il oublioit la maniere de voir quelques objets, à mesure qu'il apprenoit à en voir d'autres. J'apprends, disoit-il, mille choses en un jour, et j'en oublie tout autant.

§. 8. (*a*) Dans cette situation les objets qui réfléchissent le mieux la lumiere, et dont l'ensemble se saisit plus facilement, devoient lui plaire plus que les autres. Tels sont les corps polis et réguliers. Aussi nous assure-t-on qu'ils lui paroissoient les plus agréables : mais il ne put en rendre raison. Ils lui plaisoient même déjà davantage dans un tems où il ne savoit point encore bien dire quelle en étoit la forme (1).

(*a*) Objets qu'il voyoit avec plus de plaisir.

(1) Je crois devoir avertir que ce n'est pas là précisément ce que rapporte M. Chezelden. Car en même-tems qu'il dit que ce jeune homme ne pouvoit discerner les objets, quelque différentes qu'en fussent la forme et la grandeur, il assure qu'il trouvoit beaucoup plus agréa-

§. 9. (*a*) Comme le relief des objets n'est pas aussi sensible dans la peinture que dans la réalité, ce jeune homme fut quelque tems à ne regarder les tableaux que comme des plans différemment colorés : ce ne fut qu'au bout de huit mois, qu'ils lui parurent représenter des corps solides ; et ce fut une découverte qu'il parut faire tout-à-coup. Surpris de ce phénomene, il les regardoit, il les touchoit ; et il demandoit quel est le sens qui me trompe ? Est-ce la vue ou le toucher ?

---

bles ceux qui étoient réguliers. Pour moi cela me paroît tout-à-fait contradictoire ; et M. Chezelden ne s'est pas expliqué avec assez de soin. Il étoit naturel que ce jeune homme ne distinguât ni forme, ni grandeur, au premier moment qu'il vit la lumiere : mais il ne lui eût pas été possible de trouver plus de plaisir à voir des objets réguliers, si sa vue eût continué d'être aussi confuse. Il n'a donc pu les juger plus agréables, que lorsqu'il commençoit à démêler des formes et des grandeurs. Il avoit sans doute de la peine à expliquer à ses observateurs les différences qu'il remarquoit alors : et c'est peut-être ce qui a fait juger qu'elles lui avoient échappées jusqu'à ce moment.

(*a*) Son étonnement à la vue d'un relief peint.

§. 10. (*a*) Mais un prodige pour lui, ce fut le portrait en minature de son pere. Cela lui paroissoit aussi extraordinaire, que *de mettre un muid dans une pinte :* c'étoit son expression. Son étonnement avoit pour cause l'habitude que son œil avoit prise, de lier la forme à la grandeur d'un objet. Il ne s'étoit pas encore accoutumé à juger que ces deux choses peuvent être séparées.

§. 11. (*b*) Nous avons du penchant à nous prévenir, et nous présumons volontiers que tout est bien dans un objet qui nous a plu par quelqu'endroit. Aussi ce jeune homme paroissoit-il surpris que les personnes qu'il aimoit le mieux ne fussent pas les plus belles : et que les mets qu'il goûtoit davantage ne fussent pas les plus agréables à l'œil.

§. 12. (*c*) Plus il exerçoit sa vue, plus il se félicitoit d'avoir consenti à se laisser abaisser la cataracte ; et il disoit que chaque nouvel objet étoit pour lui un délice nouveau. Il parut sur-tout enchanté, lorsqu'on le conduisit à

(*a*) A la vue d'un portrait en miniature.

(*b*) Prévention où il étoit.

(*c*) Il y avoit pour lui plusieurs manieres de voir.

Epsom, où la vue est très-belle et très-étendue. Il appeloit ce spectacle une nouvelle maniere de voir. Il n'avoit pas tort; car il y a en effet autant de manieres de voir qu'il entre de jugemens différens dans la vision : et combien n'y en doit-il pas entrer à la vue d'une campagne fort vaste et fort variée ! Il le sentoit mieux que nous, parce qu'il les formoit avec peu de facilité.

§. 13. (*a*) On remarque que le noir lui étoit désagréable, et que même il se sentit saisi d'horreur la premiere fois qu'il vit un negre, c'est peut-être parce que cette couleur lui rappeloit son premier état.

§. 14. (*b*) Enfin, plus d'un an après, on fit l'opération sur l'autre œil, et elle réussit également. Il vit de cet œil tout en grand, mais moins qu'il n'avoit fait avec le premier. Je crois démêler la raison de cette différence. C'est que ce jeune homme prévenu qu'il devoit voir de la même maniere avec celui-ci, mêla aux sensations qu'il lui transmettoit les

---

(*a*) Le noir lui étoit désagréable.

(*b*) Comment il vit, lorsque l'opération eut été faite sur les deux yeux.

jugemens dont il s'étoit fait une habitude avec celui par où on avoit commencé l'opération. Mais comme il n'y pouvoit pas porter du premier coup la même précision, il vit de cet œil les objets encore trop grands. La même prévention put aussi les lui faire voir moins confusément qu'il n'avoit fait avec le premier ; mais on n'en dit rien.

Lorsqu'il commença à regarder un objet des deux yeux, il crut le voir une fois plus grand. C'est qu'il étoit plus naturel que l'œil, qui voyoit en petit, ajoutât aux grandeurs qu'il appercevoit ; qu'il n'étoit naturel que celui qui voyoit en grand en retranchât.

Mais ces yeux ne virent point double parce que le toucher, en apprenant à celui qui venoit de s'ouvrir à la lumiere à démêler les objets, les lui fit voir où il les faisoit voir à l'autre.

§. 15. (*a*) Au reste, M. Chezelden remarque que ce qui embarrassoit beaucoup les aveugles-nés, à qui il a abaissé les cataractes, c'étoit de diriger les yeux sur les objets qu'ils vouloient regarder. Cela devoit être :

(*a*) Difficulté qu'il avoit à diriger ses yeux.

jusqu'alors n'ayant pas eu besoin de les mouvoir, ils n'avoient pu se faire une habitude de les conduire.

Il n'est pas possible qu'il n'y ait des choses à desirer dans des observations qu'on fait pour la premiere fois sur des phénomenes où il entre mille détails difficiles à saisir. Mais elles servent au-moins à donner des vues pour observer une autre fois avec plus de succès. Je hasarderai les miennes dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Comment on pourroit observer un aveugle-né, à qui on abaisseroit les cataractes.

§. 1. (*a*) UNE précaution à prendre avant l'opération des cataractes, ce seroit de faire réfléchir l'aveugle-né sur les idées qu'il a reçues par le toucher; ensorte qu'étant en état d'en rendre compte, il pût assurer si la

(*a*) Précaution à prendre.

vue les lui transmet, et dire de lui-même ce qu'il voit, sans qu'on fût presque obligé de lui faire des questions.

§. 2. (*a*) Les cataractes étant abaissées, il seroit nécessaire de lui défendre l'usage de ses mains, jusqu'à ce qu'on eût reconnu les idées auxquelles le concours du toucher est inutile. On observeroit si la lumiere qu'il apperçoit lui paroît fort étendue; s'il lui est possible d'en déterminer les bornes; si elle est si confuse, qu'il n'y puisse pas distinguer plusieurs modifications.

Après lui avoir montré deux couleurs séparément, on les lui montreroit ensemble, et on lui demanderoit s'il reconnoît quelque chose de ce qu'il a vu. Tantôt on en feroit passer successivement un plus grand nombre sous ses yeux, tantôt on les lui offriroit en même-tems, et on chercheroit combien il en peut démêler à-la-fois; on examineroit surtout s'il discerne les grandeurs, les figures, les situations, les distances et le mouvement. Mais il faudroit l'interroger avec adresse, et éviter toutes les questions qui indiquent la

(*a*) Observations à faire.

réponse. Lui demander s'il voit un triangle ou un quarré, ce seroit lui dire comment il doit voir, et donner des leçons à ses yeux.

§. 3. (*a*) Un moyen bien sûr pour faire des expériences capables de dissiper tous les doutes, ce seroit d'enfermer, dans une loge de glace, l'aveugle à qui on viendroit d'abattre les cataractes. Car ou il verra les objets qui sont au-delà, et jugera de leur forme et de leur grandeur; ou il n'appercevra que l'espace borné par les côtés de sa loge, et ne prendra tous ces objets que pour des surfaces différemment colorées, qui lui paroîtront s'étendre, à mesure qu'il y portera la main.

Dans le premier cas, ce sera une preuve que l'œil juge sans avoir tiré aucun secours du tact; et dans le second, qu'il ne juge qu'après l'avoir consulté.

Si, comme je le présume, cet homme ne voit point au-delà de sa loge, il s'ensuit que l'espace qu'il découvre à l'œil sera moins considérable à mesure que sa loge sera moins grande: il sera d'un pied, d'un demi-pied,

(*a*) Moyen à employer.

ou plus petit encore. Par-là, on sera convaincu qu'il n'auroit pas pu voir les couleurs hors de ses yeux, si le toucher ne lui avoit pas appris à les voir sur les côtés de sa loge.

CHAPITRE VII.

De l'idée que la vue, jointe au toucher, donne de la durée.

§. 1. (*a*) QUAND notre Statue commence à jouir de la lumiere, elle ne sait pas encore que le soleil en est le principe. Pour en juger, il faut qu'elle ait remarqué que le jour cesse presque aussi-tôt que cet astre a disparu. Cet événement la surprend sans doute beaucoup la premiere fois qu'il arrive : elle croit le soleil perdu pour toujours. Environnée d'épaisses ténebres, elle appréhende que tous les objets qu'il éclairoit ne se soient

(*a*) Etonnement de la Statue, la premiere fois qu'elle remarque le passage du jour à la nuit, et de la nuit au jour.

perdus avec lui : elle ose à peine changer de place ; il lui semble que la terre va manquer sous ses pas. Mais au moment qu'elle cherche à la reconnoître au toucher, le ciel s'éclaircit, la lune répand sa lumiere, une multitude d'étoiles brille dans le firmament. Frappée de ce spectacle, elle ne sait si elle en doit croire ses yeux.

Bientôt le silence de toute la nature l'invite au repos : un calme délicieux suspend ses sens : sa paupiere s'appesantit ; ses idées fuyent, échappent : elle s'endort.

A son réveil, quelle est sa surprise de retrouver l'astre qu'elle croyoit s'être éteint pour jamais : elle doute qu'il ait disparu, et elle ne sait que penser du spectacle qui lui a succédé.

§. 2. (*a*) Cependant ces révolutions sont trop fréquentes, pour ne pas dissiper enfin ses doutes. Elle juge que le soleil paroîtra et disparoîtra encore, parce qu'elle a remarqué qu'il a paru et disparu plusieurs fois ; et elle porte ce jugement avec d'autant plus de confiance, qu'il a toujours été confirmé par

---

(*a*) Bientôt ces révolutions lui paroissent naturelles.

l'événement. La succession des jours et des nuits devient donc à son égard une chose toute naturelle. Ainsi dans l'ignorance où elle est, ses idées de possibilité n'ont pour fondement que des jugemens d'habitude : c'est ce que nous avons déjà observé, et ce qui ne peut manquer de l'entraîner dans bien des erreurs. Une chose, par exemple, impossible aujourd'hui, parce que le concours des causes qui peuvent seules la produire n'a pas lieu, lui paroîtra possible, parce qu'elle est arrivée hier.

§. 3. (*a*) Les révolutions du soleil attirent de plus en plus son attention. Elle l'observe lorsqu'il se leve, lorsqu'il se couche ; elle le suit dans son cours, et elle juge à la succession de ses idées, qu'il y a un intervalle entre le lever de cet astre et son coucher, et un autre intervalle entre son coucher et son lever.

Ainsi le soleil dans sa course devient pour elle la mesure du tems, et marque la durée de tous les états par où elle passe. Auparavant une même idée, une même sensation

(*a*) Le cours du soleil devient la mesure de sa durée.

qui

qui ne varioit point avoit beau subsister, ce n'étoit pour elle qu'un instant indivisible ; et quelqu'inégalité qu'il y eût entre les instans de sa durée, ils étoient tous égaux à son égard : ils formoient une succession où elle ne pouvoit remarquer ni lenteur, ni rapidité. Mais actuellement jugeant de sa propre durée par l'espace que le soleil a parcouru, elle lui paroît plus lente ou plus rapide. Ainsi, après avoir jugé des révolutions solaires par sa durée, elle juge de sa durée par les révolutions solaires ; et ce jugement lui devient si naturel, qu'elle ne soupçonne plus que la durée lui soit connue par la succession de ses idées.

§. 4. (*a*) Plus elle rapportera aux différentes révolutions du soleil les événemens dont elle conserve quelque souvenir, et ceux qu'elle est accoutumée à prévoir, plus elle en saisira toute la suite : elle verra donc mieux dans le passé et dans l'avenir.

En effet, qu'on nous enleve toutes les mesures du tems ; n'ayons plus d'idée d'année, de mois, de jour, d'heure, oublions-en jus-

(*a*) Elle en a une idée plus distincte de la durée.

qu'aux noms ; alors bornés à la succession de nos idées, la durée se montrera à nous fort confusément. C'est donc à ces mesures que nous en devons les idées les plus distinctes.

Dans l'étude de l'histoire, par exemple, la suite des faits retrace le tems confusément ; la division de la durée en siecles, en années, en mois, en donne une idée plus distincte : enfin la liaison de chaque événement à son siecle, à son année, à son mois, nous rend capables de les parcourir dans leur ordre. Cet artifice consiste sur-tout à se faire des époques ; on conçoit que notre Statue peut en avoir.

Au reste, il n'est pas nécessaire que les révolutions, pour servir de mesure, soient d'égale durée ; il suffit que la Statue le suppose. Nous n'en jugeons pas nous-mêmes autrement.

§. 5. (*a*) Trois choses concourent donc aux jugemens que nous portons sur la durée ; premierement, la succession de nos idées ; en second lieu, la connoissance des révolutions

(*a*) Trois choses concourent à l'idée de la durée.

solaires : enfin, la liaison des événemens à ces révolutions.

§. 6. (*a*) C'est de-là que naissent pour le commun des hommes les apparences des jours si longs et des années si courtes, et pour un petit nombre les apparences des jours courts et des années longues.

Que la Statue soit quelque tems dans un état dont l'uniformité l'ennuie, elle en remarquera davantage le tems que le soleil sera sur l'horison, et chaque jour lui paroîtra d'une longueur insupportable. Si elle passe de la sorte une année, elle voit que tous ses jours ont été semblables, et sa mémoire n'en marquant pas la suite par une multitude d'événemens, ils lui semblent s'être écoulés avec une rapidité étonnante.

Si ses jours, au contraire, passés dans un état où elle se plaît, pouvoient être chacun l'époque d'un événement singulier, elle remarqueroit à peine le tems que le soleil est sur l'horison, et elle les trouveroit d'une brièveté surprenante. Mais une année lui paroîtroit

---

(*a*) D'où viennent les apparences des jours longs et des années courtes, des jours courts et des années longues.

longue, parce qu'elle se la retraceroit comme la succession d'une multitude de jours distingués par une suite d'événemens.

Voilà pourquoi dans le désœuvrement nous nous plaignons de la lenteur des jours et de la rapidité des années. L'occupation au contraire fait paroître les jours courts et les années longues : les jours courts, parce que nous ne faisons pas attention au tems dont les révolutions solaires font la mesure ; les années longues, parce que nous nous les rappellons par une suite de choses, qui supposent une durée considérable.

CHAPITRE VIII.

Comment la vue, ajoutée au toucher, donne quelque connoissance de la durée du sommeil, et apprend à distinguer l'état de songe de l'état de veille.

§. 1. (*a*) Si notre Statue s'étant endormie quand le soleil étoit à l'orient, se réveille quand il descend vers l'occident, elle jugera que son sommeil a eu une certaine durée ; et si elle ne se rappelle aucun songe, elle croira avoir duré sans avoir pensé : mais il se pourroit que ce fût une erreur ; car peut-être le sommeil n'a-t-il pas été assez profond pour suspendre entierement l'action des facultés de l'ame.

§. 2. (*b*) Si au contraire elle se souvient d'avoir eu des songes, elle a un moyen de plus pour s'assurer de la durée de son som-

(*a*) Comment la vue fait connoître la durée du sommeil.

(*b*) Et fait connoître l'illusion des songes.

meil. Mais à quoi reconnoîtra-t-elle l'illusion des songes ? à la maniere frappante dont ils contredisent les connoissances qu'elle avoit avant de s'endormir, et dans lesquelles elle se confirme à son réveil.

Supposez, par exemple, qu'elle ait cru, pendant le sommeil, voir des choses fort extraordinaires, et qu'au moment où elle en va sortir, il lui parût être dans des lieux où elle n'a point encore été ; sans doute elle est étonnée de ne pas s'y trouver au réveil, de reconnoître au contraire l'endroit où elle s'est couchée, d'ouvrir les yeux comme s'ils avoient été long-tems fermés à la lumiere, et de reprendre enfin l'usage de ses membres, comme si elle sortoit d'un repos parfait. Elle ne sait encore si elle s'est trompée, ou si elle se trompe. Il semble qu'elle ait également raison de croire qu'elle a changé de lieu, et qu'elle n'en a pas changé : mais enfin ayant eu fréquemment des songes, elle y remarque un désordre, où ses idées sont toujours en contradiction avec l'état de veille qui les suit, comme avec celui qui les a précédés, et elle juge que ce ne sont que des illusions ; car accoutumée à rapporter ses sensations hors d'elle, elle n'y trouve de la réalité qu'autant

qu'elle découvre des objets auxquels elle les peut rapporter encore.

CHAPITRE IX.

De la chaîne des connoissances, des abstractions et des desirs, lorsque la vue est ajoutée au toucher, à l'ouïe et à l'odorat.

§. 1. (*a*) Nous avons prouvé que ce sont des jugemens qui lient aux sensations de lumiere et de couleur les idées d'espace, de grandeur et de figure. D'abord ces jugemens se font à l'occasion des corps, qui agissent en même-tems sur la vue et sur le tact: ensuite ils deviennent si familiers, que la Statue les répete, lors même que l'objet ne fait impression que sur l'œil, et elle se forme les mêmes idées que si la vue et le toucher continuoient de juger ensemble.

Par ce moyen, la lumiere et les couleurs

(*a*) Idée principale, à laquelle les sensations de la vue se lient.

deviennent les qualités des objets, et elles se lient à la notion de l'étendue, base de toutes les idées dont se forme la mémoire.

La chaîne des connoissances en est donc plus étendue, les combinaisons en varient davantage, et les idées interceptées occasionnent dans le sommeil mille associations différentes; quoique dans les ténebres, la Statue verra en songe les objets éclairés de la même lumiere, et peints des mêmes couleurs qu'au grand jour.

§. 2. (*a*) Elle aura une notion plus générale de ce que nous appelons *sensation*. Car, sachant que la lumiere et les couleurs lui viennent par un organe particulier, elle les considérera sous ce rapport, et distinguera quatre especes de sensations.

§. 3. (*b*) Quand elle étoit bornée à la vue, une couleur n'étoit qu'une modification particuliere de son ame. Actuellement chaque couleur devient une idée abstraite et générale; car elle la remarque sur plusieurs corps.

(*a*) Depuis la réunion de la vue au toucher, l'idée de sensation est plus générale.

(*b*) Chaque couleur devient une idée abstraite.

C'est un moyen qu'elle a de plus pour distribuer les objets dans différentes classes.

§. 4. (*a*) La vue presque passive, quand elle étoit le seul sens de la Statue, est plus active depuis qu'elle est jointe au toucher: car elle a appris à employer la force qui lui a été donnée pour fixer les objets; elle n'attend pas qu'ils agissent sur elle, elle va au-devant de leur action.

§. 5. (*b*) Puisque l'activité de la vue augmente, elle en sera plus sensiblement le siege du desir. Nous avons vu que le desir est dans l'action des facultés, excitées par l'inquiétude que produit la privation d'un plaisir.

§. 6. (*c*) Aussi l'imagination cessera-t-elle de retracer les couleurs avec la même vivacité; parce que, plus il est facile de se procurer les sensations mêmes, moins on s'exerce à les imaginer.

§. 7. (*d*) Enfin la Statue capable d'atten-

(*a*) La vue devient active.

(*b*) Elle en est plus sensiblement le siege du desir.

(*c*) L'imagination s'exerce moins à retracer les couleurs.

(*d*) Empire des sens les uns sur les autres.

tion par la vue, ainsi que par les trois autres sens, pourra se distraire des sons et des odeurs, en s'appliquant à considérer vivement un objet coloré. C'est ainsi que les sens ont les uns sur les autres le même empire que l'imagination a sur tous.

CHAPITRE X.

Du goût réuni au toucher.

§. 1. (*a*) LE sens du goût s'instruit si promptement, qu'à peine s'apperçoit-on qu'il ait besoin d'apprentissage. Cela devoit être, puisqu'il est nécessaire à notre conservation dès les premiers momens de notre naissance.

§. 2. (*b*) La faim ne peut encore avoir d'objet déterminé, lorsque la Statue en éprouve, pour la premiere fois, le sentiment : car les moyens propres à la soulager lui sont tout-à-

(*a*) Ce sens n'a presque pas besoin d'apprentissage.

(*b*) La faim sentie pour la premiere fois, n'a point d'objet déterminé.

fait inconnus. Elle ne desire donc aucune espece de nourriture, elle desire seulement de sortir d'un état qui lui déplaît. Dans cette vue, elle se livre à toutes les sensations agréables dont elle a connoissance. C'est le seul remede dont elle puisse faire usage, il la distrait quelque peu de sa peine.

§. 3. (*a*) Cependant l'inquiétude redouble, se répand dans toutes les parties de son corps, et passe d'une maniere plus particuliere sur ses levres, dans sa bouche. Alors elle porte la dent sur tout ce qui s'offre à elle, mord les pierres, la terre, broute l'herbe, et son premier choix est de se nourrir des choses qui résistent moins à ses efforts. Contente d'une nourriture qui l'a soulagée, elle ne songe pas à en chercher de meilleure. Elle ne connoît encore d'autre plaisir à manger, que celui de dissiper sa faim.

§. 4. (*b*) Mais trouvant une autre fois des fruits dont les couleurs et les parfums charment ses sens, elle y porte la main. L'in-

---

(*a*) Elle fait saisir indifféremment tout ce qui se présente.

(*b*) La Statue découvre des nourritures qui lui sont propres.

quiétude qu'elle ressent toutes les fois que la faim se renouvelle, lui fait naturellement saisir tous les objets qui peuvent lui plaire. Ce fruit lui reste dans les doigts : elle le fixe, elle le sent avec une attention plus vive. Sa faim augmente, elle le mord, sans en attendre d'autre bien qu'un soulagement à sa peine. Mais quel est son ravissement ! avec quel plaisir ne savoure-t-elle pas ces sucs délicieux ! Et peut-elle résister à l'attrait d'en manger, et d'en manger encore ?

§. 5. (*a*) Ayant fait cette expérience (1) à plusieurs reprises, elle se connoît un nou-

---

(*a*) Elle en fait l'objet de ses desirs.

(1) Telle est l'artifice de la nature pour nous faire apporter à nos besoins des remedes dont nous sommes encore incapables de connoître les effets. Il se montre d'une maniere admirable dans un enfant nouvellement né. L'inquiétude passe de l'estomac aux joues, à la bouche ; lui fait prendre le téton, comme il auroit saisi toute autre chose ; fait mouvoir ses levres de toute sorte de maniere, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé le moyen d'exprimer le lait destiné à le nourrir. Alors l'enfant est invité par le plaisir à réitérer les mêmes mouvemens ; et il fait tout ce qui est nécessaire à sa conservation.

veau besoin, découvre par quel organe elle y peut satisfaire, et apprend quels objets y sont propres. Alors la faim n'est plus, comme auparavant, un sentiment qui n'a point d'objet déterminé : mais elle porte toutes les facultés à procurer la jouissance de tout ce qui la peut dissiper.

CHAPITRE XI.

Observations générales sur la réunion des cinq sens.

AVEC le besoin de nourriture, notre Statue va devenir l'objet de bien des observations. Mais avant d'entrer dans le détail de toutes les circonstances qui y donneront lieu, il faut considérer ce qui est commun à la réunion de chaque sens avec le toucher.

§. 1. (*a*) Lorsqu'elle jouit tout-à-la-fois du tact et de l'odorat, elle remarque les qualités des corps par les rapports qu'elles

(*a*) Idées générales que la Statue se fait de ses sensations.

ont à ces deux sens, et elle se fait les idées générales des deux especes de sensations, sensations du toucher, sensations de l'odorat : car elle ne sauroit alors confondre en une seule classe des impressions qui se font sur des organes si différens.

Il en est de même, lorsque nous ajoutons l'ouïe, la vue et le goût à ces deux sens ; elle se connoît donc en général cinq especes de sensations.

Si pour lors nous supposons que, réfléchissant sur les corps, elle en considere les qualités, sans avoir égard aux cinq manieres différentes dont ils agissent sur ses organes, elle aura la notion générale de sensation ; c'est-à-dire, qu'elle ne formera qu'une classe de toutes les impressions que les corps font sur elle : et cette idée est plus générale lorsqu'elle a trois sens, que lorsqu'elle est bornée à deux ; lorsqu'elle en a quatre, que lorsqu'elle est bornée à trois, etc.

§. 2. (*a*) Privée du toucher, elle étoit dans l'impuissance d'exercer par elle-même aucun des autres sens ; et elle ne pouvoit se procurer

---

(*a*) Comment son imagination perd de son activité.

la jouissance d'une odeur, d'un son, d'une couleur, et d'une saveur, qu'autant que son imagination agissoit avec une force capable de les lui rendre présentes. Mais actuellement la connoissance des corps odoriférans, sonores, palpables et savoureux, et la facilité de s'en saisir, lui sont un moyen si commode pour obtenir ce qu'elle desire, que son imagination n'a pas besoin de faire les mêmes efforts. Plus, par conséquent, ces corps seront à sa portée, moins son imagination s'exercera sur les sensations, dont ils ont donné la connoissance. Elle perdra donc de son activité : mais puisque l'odorat, l'ouïe, la vue et le goût en seront plus exercés, ils acquerront un discernement plus fin et plus étendu. Ainsi ce que ces sens gagnent par leur réunion avec le toucher, dédommage avantageusement la Statue de ce qu'elle a perdu du côté de l'imagination.

§. 3. (*a*) Ses sensations étant devenues à son égard les qualités mêmes des objets, elle

(*a*) Liaison de toutes les especes de sensations dans la mémoire.

ne peut s'en rappeler, en imaginer, ou en éprouver, qu'elle ne se représente des corps. Par-là elles entrent toutes dans quelques-unes des collections que le tact lui a fait faire, deviennent des propriétés de l'étendue, se lient étroitement à la chaîne des connoissances par la même idée fondamentale que les sensations du toucher; et la mémoire, ainsi que l'imagination, en sont plus riches que lorsqu'elle n'avoit pas encore l'usage de tous ses sens.

§. 4. (*a*) Nous avons remarqué, quand nous considérions l'odorat, l'ouïe, la vue et le goût, chacun séparément, que notre Statue étoit toute passive par rapport aux impressions qu'ils lui transmettoient. Mais actuellement elle peut être active à cet égard dans bien des occasions : car elle a en elle des moyens pour se livrer à l'impression des corps ou pour s'y soustraire.

§. 5. (*b*) Nous avons aussi remarqué que le desir ne consistoit que dans l'action des

---

(*a*) Activité qu'acquiert la Statue par la réunion du toucher aux autres sens.

(*b*) Comment ses desirs embrassent l'action de toutes les facultés.

facultés

facultés de l'ame, qui se portoient à une odeur dont il restoit quelque souvenir. Mais depuis la réunion de l'odorat au toucher, il peut encore embrasser l'action de toutes les facultés propres à lui procurer la jouissance d'un corps odoriférant. Ainsi lorsqu'elle desire une fleur, le mouvement passe de l'organe de l'odorat dans toutes les parties du corps; et son desir devient l'action de toutes les facultés dont elle est capable.

Il faut remarquer la même chose à l'occasion des autres sens. Car le toucher les ayant instruit continue d'agir avec eux, toutes les fois qu'il peut leur être de quelque secours. Il prend part à tout ce qui les intéresse; leur apprend à s'aider tous réciproquement; et c'est à lui que tous nos organes, toutes nos facultés, doivent l'habitude de se porter vers les objets propres à notre conservation.

QUATRIEME PARTIE.

Des besoins de l'industrie, et des idées d'un homme seul, qui jouit de tous ses sens.

CHAPITRE PREMIER.

Comment cet homme apprend à satisfaire à ses besoins avec choix.

§. 1. (*a*) Si nous imaginons que la nature dispose les choses de maniere à prévenir tous les besoins de notre Statue, et que voulant la toucher avec les précautions d'une mere qui craint de blesser ses enfans, elle en écarte jusqu'aux plus légeres inquiétudes, et se réserve à elle seule le soin de veiller à sa

(*a*) La Statue sans besoins.

conservation, cet état nous paroîtra peut-être digne d'envie. Néanmoins, que seroit-ce qu'un homme de cette espece ? un animal enseveli dans une profonde létargie. Il est, mais il reste comme il est ; à peine se sent-il. Incapable de remarquer les objets qui l'environnent, incapable d'observer ce qui se passe en lui-même, son ame se partage indifféremment entre toutes les perceptions auxquelles ses sens ouvrent un passage. En quelque sorte semblable à une glace, sans cesse il reçoit de nouvelles images, et jamais il n'en conserve aucune.

En effet, quelle occasion auroit cet homme de s'occuper de lui, ou de ce qui est au-dehors ? La nature a tout pris sur elle, et elle a si fort prévenu ses besoins, qu'elle ne lui laisse rien à desirer. Elle a voulu éloigner de lui toute inquiétude, toute douleur : mais pour avoir craint de le rendre malheureux, elle le borne à des sensations dont il ne peut connoître le prix et qui passent comme une ombre.

§. 2. (*a*) J'exige donc qu'elle paroisse

(*a*) Avec des besoins faciles à satisfaire.

moins occupée du soin de prévenir les maux dont il peut être menacé, qu'elle s'en repose quelque peu sur lui, et qu'elle se contente de mettre à sa portée toutes les choses nécessaires à ses besoins.

Dans cette abondance la Statue forme des desirs ; mais elle a dans le moment toujours de quoi se satisfaire. Toute la nature semble encore veiller sur elle : à peine a-t-elle permis que son repos fût interrompu par le moindre mal-aise, qu'elle paroît s'en repentir, et qu'elle donne tous ses soins à prévenir une plus grande inquiétude. Par cette vigilance, elle la met à l'abri de bien des maux, mais aussi elle la frustre de bien des plaisirs. Le mal-aise est léger, le desir qui le suit est peu de chose, la prompte jouissance ne permet pas qu'aucun besoin augmente considérablement, et le plaisir qui en fait tout le prix, est proportionné à la foiblesse du besoin.

Le repos de notre Statue étant aussi peu troublé, l'équilibre s'entretient presque toujours également dans toutes les parties de son corps, et son tempérament souffre à peine quelque altération. Elle doit par conséquent, se conserver long-tems : mais elle vit dans un

degré bien foible, et qui n'ajoute à l'existence que le moins qu'il est possible.

§. 3. (*a*) Changeons la scene, et supposons que la Statue ait des obstacles à surmonter pour obtenir la possession de ce qu'elle desire. Alors les besoins subsistent long-tems avant d'être soulagés. Le mal-aise, foible dans son origine, devient insensiblement plus vif: il se change en inquiétude; il se termine quelquefois à la douleur.

Tant que l'inquiétude est légere, le desir a peu de force: la Statue se sent peu pressée de jouir; une sensation vive peut la distraire et suspendre sa peine. Mais le desir augmente avec l'inquiétude; il vient un moment où il agit avec tant de violence, qu'on ne trouve de remede que dans la jouissance; il se change en passion.

§. 4. (*b*) La premiere fois que la Statue satisfait à un besoin, elle ne devine pas qu'elle doive l'éprouver encore. Le besoin soulagé, elle s'abandonne à sa premiere tranquillité. Ainsi, sans précaution pour l'avenir, elle

(*a*) Difficiles à satisfaire.

(*b*) La Statue encore sans prévoyance.

ne songe qu'au présent ; elle ne songe qu'à écarter la peine que produit un besoin au moment qu'elle souffre.

§. 5. (*a*) Elle demeure à-peu-près dans cet état, tant que ses besoins sont foibles, en petit nombre, et qu'elle trouve peu d'obstacles à les soulager. Accoutumée à régler ses desirs sur l'intérêt qui naît du contraste des plaisirs et des peines, il n'y a que l'expérience des maux qu'elle souffre, pour ne les avoir pas prévus, qui puisse lui faire porter ses vues au-delà de sa situation présente. Le passé peut-seul lui apprendre à lire dans l'avenir.

Elle ne peut donc remarquer la fréquence de ses besoins, et les tourmens qu'elle a essuyés toutes les fois qu'elle n'a pas eu assez tôt de quoi y remédier, qu'elle ne se fasse bientôt une habitude de les prévoir, et de prendre des précautions pour les prévenir, ou pour les soulager de bonne heure. Dans le tems même où elle n'a pas le moindre mal-aise, l'imagination lui rappelle tous les maux auxquels elle a été exposée, et les lui représente comme prêts à l'accabler encore. Aussi-tôt

(*a*) Comment elle en devient capable.

elle ressent une inquiétude de la même espece que celle que le besoin pourroit produire ; elle souffre d'avance quelque chose de semblable à ce qu'elle souffriroit si le besoin étoit présent.

Combien l'imagination ne la rendroit-elle pas malheureuse, si elle bornoit là ses effets ! Mais elle lui retrace bientôt les objets qui ont servi plusieurs fois à la soulager. Dès-lors elle lui fait presque goûter les mêmes plaisirs que la jouissance ; et l'on diroit qu'elle ne lui a donné de l'inquiétude pour un mal éloigné, qu'afin de lui procurer une jouissance qui anticipe sur l'avenir.

Ainsi, tandis que la crainte la menace de maux semblables à ceux qu'elle a déjà soufferts, l'espérance la flatte de les prévenir ou d'y remédier : l'une et l'autre lui dérobent à l'envi le sentiment du moment présent pour l'occuper d'un tems qui n'est point encore ou qui même ne sera jamais ; et de ces deux passions naissent le besoin de précautions et l'adresse à en prendre. Elle passe donc tour-à-tour de l'une à l'autre, suivant que les dangers se répetent, et qu'ils sont plus ou moins difficiles à éviter, et ces passions acquierent tous les jours de nouvelles forces. Elle s'effraye ou

se flatte à tous propos. Dans l'espérance l'imagination lui leve tous les obstacles, lui présente les objets par les plus beaux côtés, et lui fait croire qu'elle en va jouir : illusion qui souvent la rend plus heureuse que la jouissance. Dans la crainte elle voit tous les maux ensemble, elle en est menacée, elle touche au moment où elle en doit être accablée, elle ne connoît aucun moyen de les éviter, et peut-être seroit-elle moins malheureuse de les ressentir.

C'est ainsi que l'imagination lui présente tous les objets qui ont quelque rapport à l'espérance ou à la crainte. Tantôt l'une de ses passions domine, tantôt l'autre ; et quelquefois elles se balancent si bien, qu'on ne sauroit déterminer laquelle des deux agit davantage. Destinées à rendre la Statue plus industrieuse sur les mesures nécessaires à sa conservation, elles paroissent veiller à ce qu'elle ne soit ni trop heureuse ni trop malheureuse.

§. 6. (*a*) Instruite par l'expérience des moyens qui peuvent soulager ou prévenir

(*a*) Progrès de sa raison à cet égard.

ses besoins, elle réfléchit sur les choix qu'elle a à faire. Elle examine les avantages et les inconvéniens des objets qu'elle a jusqu'à présent fuis ou recherchés. Elle se rappelle les méprises où elle est tombée pour s'être souvent déterminée trop à la hâte, et avoir obéi aveuglément au premier mouvement de ses passions. Elle regrette de ne s'être pas mieux conduite. Elle sent que désormais il dépend d'elle de se régler d'après les connoissances qu'elle a acquises : et s'accoutumant à en faire usage, elle apprend peu-à-peu à résister à ses desirs et même à les vaincre. C'est ainsi qu'intéressée à éviter la douleur, elle diminue l'empire des passions, pour étendre celui que la raison doit avoir sur sa volonté, et pour devenir libre (1).

§. 7. (*a*) Dans cette situation, elle étudie d'autant plus les objets qui peuvent contribuer à ses plaisirs ou à ses peines, qu'elle sait avoir souffert pour ne les avoir pas assez connus, et que l'expérience lui prouve qu'il est à sa disposition de les mieux connoître. Ainsi l'or-

---

(1) Voyez la dissertation qui est à la fin de cet ouvrage.

(*b*) L'ordre de ses études est déterminé par ses besoins.

dre de ses études est déterminé par ses besoins. Les plus vifs et les plus fréquens sont donc ceux qui l'engagent dans les premieres recherches qu'elle fait.

§. 8. (*a*) Tel est le besoin de nourriture, comme plus nécessaire à sa conservation. En soulageant sa faim elle renouvelle ses forces; et elle sent qu'il lui est important de les renouveler pour jouir de toutes ses facultés. Tous ses autres besoins cedent à celui-là. La vue, le toucher, l'ouïe et l'odorat ne semblent faits que pour découvrir et procurer ce qui peut flatter le goût. Elle prend donc un nouvel intérêt à tout ce que la nature offre à ses regards. Sa curiosité ne se borne plus à démêler la couleur des objets, leur odeur, leur figure, etc. Si elle les étudie par ces qualités, c'est sur-tout pour apprendre à reconnoître ceux qui sont propres à la nourrir. Elle ne voit donc point un fruit dont elle a mangé, elle ne le touche point, elle ne le sent point sans juger s'il est bon ou mauvais au goût. Ce jugement augmente le plaisir qu'elle a de le voir, de le toucher,

(*a*) Et principalement par le besoin de nourriture.

de le sentir; et ce sens contribue à lui rendre les autres d'un plus grand prix. Il a sur-tout beaucoup d'analogie avec l'odorat. Le parfum des fruits l'intéressoit bien moins avant qu'elle eût l'organe du goût ; et le goût perdroit toute sa finesse, si elle étoit privée de l'odorat. Mais dès qu'elle a ces deux sens, leurs sensations se confondent et en deviennent plus délicieuses.

Elle donne à ses idées un ordre bien différent de celui qu'elles avoient auparavant ; parce que le besoin qui détermine ses facultés, est lui-même bien différent de ceux qui l'ont mue jusqu'alors. Elle s'applique avec intérêt à des objets auxquels elle n'avoit point encore donné d'attention ; et ceux dont elle peut se nourrir, sont aussi ceux qu'elle distingue en plus de classes. Elle s'en fait des idées complexes en les considérant comme ayant telle couleur, telle odeur, telle forme et telle saveur à-la-fois ; et elle se forme à leur occasion des idées abstraites et générales, en considérant les qualités qui sont communes à plusieurs.

§. 9. (*a*) Elle les compare les uns avec les

(*a*) Jugemens qui donnent plus d'étendue à ce besoin.

autres, et elle desire d'abord de se nourrir par préférence de ces fruits où elle se souvient d'avoir trouvé un goût qui lui a plu davantage. Dans la suite elle s'accoutume peu-à-peu à cette nourriture; et l'habitude qu'elle s'en fait devient quelquefois si grande, qu'elle influe autant dans son choix que le plaisir même.

Elle mêle donc bientôt des jugemens au plaisir qu'elle trouve à en faire usage. Si elle n'en méloit pas, elle ne seroit portée à manger que pour se nourrir. Mais ce jugement, *il est bon, il est excellent, il est meilleur que tout autre*, lui fait un besoin de la sensation qu'un fruit peut produire. Ce qui suffit alors à la nourrir ne suffit pas à son plaisir. Il y a en elle deux besoins, l'un causé par la privation de nourriture, l'autre par la privation d'une saveur qui mérite la préférence : et ce dernier est une faim qui la trompe quelquefois, et qui la fait manger au-delà du nécessaire.

§. 10. (*a*) Cependant son goût se blase pour certains fruits : alors ou elle s'en dégoûte tout-à-fait; ou si elle desire encore d'en manger ce n'est plus que par habitude.

(*a*) Excès où tombe la Statue.

Dans ce dernier cas, elle s'en nourrit, en espérant toujours de le savourer comme elle a fait auparavant. Elle y est si fort accoutumée, qu'elle s'imagine toujours qu'elle va retrouver un plaisir, pour lequel elle n'est plus faite ; et cette idée contribue à entretenir son desir.

Frustée dans son espérance, son desir n'en devient que plus violent. Elle fait de nouveaux essais, et elle en fait jusqu'à ce qu'il ne lui soit plus possible de continuer. C'est ainsi que les excès où elle tombe, ont souvent pour cause une habitude contractée, et l'ombre d'un plaisir que l'imagination lui retrace sans cesse et qui lui échappe toujours.

§. 11. (*a*) Elle en est punie. La douleur l'avertit bientôt que le but du plaisir n'est pas uniquement de la rendre heureuse pour le moment mais encore de concourir à sa conservation ; ou plutôt de rétablir ses forces, pour lui rendre l usage de ses facultés : car elle ne sait pas ce que c'est que se conserver.

§. 12. (*b*) Si la nature, par affection pour elle, n'eût attaché à ces effets que des sentimens

---

(*a*) Elle en est punie.

(*b*) Combien il étoit nécessaire de l'avertir par la douleur.

agréables, elle l'eût trompée et se fût trompée elle-même: la statue croyant chercher son bonheur, n'eût couru qu'à sa perte.

Mais ces avertissemens ne peuvent se répérer, qu'elle n'apprenne enfin qu'elle doit mettre un frein à ses desirs. Car rien n'est si naturel que de regarder comme l'effet d'une chose ce qui vient constamment à sa suite.

Dès-lors elle n'éprouvera plus de pareils desirs, que l'imagination ne lui retrace aussitôt tous les maux qu'elle a soufferts. Cette vue lui fait craindre jusqu'aux objets qui lui plaisent davantage; et elle est entre deux inquiétudes qui se combattent.

Si l'idée des peines se réveille avec peu de vivacité la crainte sera foible, et ne fera que peu de résistance. Si elle est vive la crainte sera forte, et tiendra plus long-tems en suspens. Enfin cette idée pourra être à un point, où éteignant tout-à-fait le desir, elle inspirera du dégoût pour un objet qui avoit été souhaité avec ardeur.

C'est ainsi que voyant tout-à-la-fois du plaisir et du danger à préférer les fruits qu'elle aime davantage, elle apprendra à se nourrir avec plus de choix; et que trouvant plus d'obstacles à satisfaire ses desirs, elle

en sera exposée à des besoins plus grands. Car ce n'est pas assez qu'elle remédie à l'inquiétude causée par le besoin de nourriture, il faut encore qu'elle appaise l'inquiétude que produit la privation d'un plaisir, et qu'elle l'appaise sans danger.

CHAPITRE II.

De l'état d'un homme abandonné à lui-même; et comment les accidens auxquels il est exposé contribuent à son instruction.

§. 1. (*a*) LA Statue étant instruite des objets propres à la nourrir, sera plus ou moins occupée du soin de sa nourriture, suivant les obstacles qu'elle aura à surmonter. Ainsi nous pouvons la supposer dans un séjour, où toute entiere à ce besoin, elle n'acquerroit point d'autres connoissances.

Si nous diminuons les obstacles, elle sera

(*a*) Circonstances où la Statue ne se borne pas à l'étude des objets propres à la nourrir.

aussi-tôt appelée par les plaisirs qui s'offrent à chacun de ses sens. Elle s'intéressera à tout ce qui les frappe. Par conséquent, tout entretiendra sa curiosité, l'excitera, l'augmentera ; et elle passera tour-à-tour de l'étude des objets propres à la nourrir à l'étude de tout ce qui l'environne.

§. 2. (*a*) Tantôt la curiosité la porte à s'étudier elle-même. Elle observe ses sens, les impressions qu'ils lui transmettent, ses plaisirs, ses peines, ses besoins, les moyens de les satisfaire, et elle se fait une espece de plan de ce qu'elle a à fuir ou à rechercher.

§. 3. (*b*) D'autres fois, elle étudie plus particulierement les objets qui attirent son attention. Elle en fait différentes classes, suivant les différences qu'elle y remarque ; et le nombre de ses notions abstraites augmente à proportion que sa curiosité est excitée par le plaisir de voir, de sentir, de goûter, d'entendre, de toucher.

La curiosité lui fait-elle porter les yeux

(*a*) Elle s'étudie.

(*b*) Elle étudie les objets.

sur

sur les animaux : elle voit qu'ils se meuvent et se nourrissent comme elle ; qu'ils ont des organes pour faire saisir qui leur convient ; des yeux, pour se conduire ; des armes, pour attaquer, ou pour se défendre ; de l'égalité ou de l'adresse, pour échapper au danger ; de l'industrie, pour tendre des pieges : et elle les distingue par la figure, les couleurs, et sur-tout par les qualités qui l'étonnent davantage.

Surprise des combats qu'ils se livrent, elle l'est bien plus encore, lorsqu'elle remarque que les plus foibles déchirés par les plus forts, répandent leur sang, et perdent tout mouvement. Cette vue lui peint sensiblement le passage de la vie à la mort : mais elle ne pense pas qu'elle puisse être destinée à finir de la même maniere. La vie lui paroît une chose si naturelle, qu'elle n'imagine pas comment elle en pourroit être privée. Elle sait seulement qu'elle est exposée à la douleur ; qu'il y a des corps qui peuvent l'offenser, la déchirer. Mais l'expérience lui a appris à les connoître et à les éviter.

Elle vit donc dans la plus grande sécurité, au milieu des animaux qui se font la guerre. L'univers est un théâtre où elle n'est que

spectateur ; elle ne prévoit pas qu'elle en doive jamais ensanglanter la scene.

§. 4. (*a*) Cependant un ennemi vient à elle. Ignorant le péril qui la menace, elle ne songe point à l'éviter, et elle en fait une cruelle expérience ; elle se défend. Heureusement, assez forte pour se soustraire à une partie des coups qui lui sont portés, elle échappe : elle n'a reçu que des blessures peu dangereuses. Mais l'idée de cet animal reste présente à sa mémoire ; elle se lie à toutes les circonstances où elle en a été assaillie. Est-ce dans un bois ? la vue d'un arbre, le bruit des feuilles, mettra sous ses yeux l'image du danger. Elle a une vive frayeur, parce quelle est foible ; elle la sent se renouveler, parce qu'elle ignore encore les précautions que sa situation demande ; tout devient pour elle un objet de terreur, parce que l'idée du péril est si fort liée à tout ce qu'elle rencontre, qu'elle ne sait plus discerner ce qu'elle doit craindre. Un mouton l'épouvante ; et pour oser l'attendre, il lui faudroit un courage qu'elle ne peut encore avoir.

(*a*) Accidens auxquels elle est exposée.

Revenue de son premier trouble, elle est presque étonnée de voir des animaux qui fuyent devant elle. Elles les voit fuir encore, et elle s'assure enfin qu'elle n'a rien à craindre.

A peine commence-t-elle à secouer son inquiétude, que son premier ennemi reparoît, ou qu'elle est même attaquée par un autre. Elle échappe encore, non sans en avoir reçu quelque offense.

§. 5. (*a*) Ces sortes d'accidens l'inquiettent, la troublent à proportion qu'ils se multiplient davantage, et que les suites en sont plus fâcheuses. La frayeur qu'elle en a, occasionne dans toutes les parties de son corps de violens frémissemens. Les dangers passent; mais les frémissemens durent, ou se renouvellent à chaque instant, et en retracent l'image. Incapable de faire la différence des circonstances, suivant qu'il est plus ou moins probable qu'elle est à l'abri de pareils événemens, elle à la même inquiétude pour un péril éloigné, et pour celui qui la menace de près : souvent même elle en a une plus

(*a*) Comment elle apprend à s'en garantir.

grande. Elle les fuit également tous deux; parce qu'elle sent toute sa foiblesse, quand elle a attendu trop tard pour se garantir. Ainsi sa crainte devenant plus active que son espérance, elle en suit davantage les mouvemens; et elle prend bien plus de précautions contre les maux auxquels elle est exposée, que de mesures pour obtenir les biens dont elle peut jouir. Elle s'applique donc à reconnoître les animaux qui lui font la guerre; elle fuit les lieux qu'ils paroissent habiter: elle juge de ce qu'elle en a à craindre par les coups qu'elle leur voit porter à ceux qui sont foibles comme elle. La frayeur de ces derniers redouble la sienne; leur fuite, leurs cris l'avertissent du danger qui la menace. Tantôt elle s'étudie à l'éviter par adresse: tantôt elle se saisit pour sa défense de tout ce que le hasard lui présente; supplée par industrie, mais avec bien de la lenteur, aux armes que la nature lui a refusées; apprend peu-à-peu à se défendre; sort victorieuse du combat; et flattée de ses succès, elle commence à se sentir un courage qui la met quelquefois au-dessus du péril, ou qui même la rend téméraire. Alors tout prend pour elle une face nouvelle; elle a de

nouvelles vues, de nouveaux intérêts : sa curiosité change d'objets ; et souvent plus occupée de sa défense que du besoin de nourriture, elle ne s'applique qu'à combattre avec avantage.

§. 6. (*a*) Elle est bientôt exposée à de nouveaux maux. La saison change presque tout-à-coup, les plantes se dessechent, le pays devient aride, et elle respire un air qui la blesse de toute part ; elle apprend à se vêtir de tout ce qui peut entretenir sa chaleur, et à se réfugier dans les lieux où elle est plus à l'abri des injures du ciel.

Cependant, souvent exposée à souffrir longtems par la privation de toute sorte de nourriture, c'est alors qu'elle use de la supériorité que l'adresse ou la force lui donne sur quelques animaux : elle les attaque, les saisit, les dévore. N'ayant plus d'autre moyen pour se nourrir, elle imagine des ruses, des armes : elle réussit d'autant plus dans cet art, que le combat lui devient aussi essentiel que la nourriture. La voilà donc en guerre avec tous les animaux, soit pour attaquer, soit pour se défendre.

(*a*) Autres accidens.

C'est ainsi que l'expérience lui donne des leçons qu'elle lui fait souvent payer de son sang. Mais pouvoit-elle l'instruire à moins de frais ?

§. 7. (*a*) Se nourrir, se précautionner contre tout accident, ou s'en défendre et satifaire sa curiosité : voilà tous les besoins naturels de notre Statue. Ils déterminent tour-à-tour ses facultés, et ils sont le principe des connoissances qu'elle acquiert. Tantôt supérieure aux circonstances, elle ouvre une libre carriere à ses desirs; d'autres fois subjuguée par les circonstances, elle trame elle-même ses malheurs. Si les succès sont traversés par des revers, les revers sont aussi réparés par des succès ; et les objets semblent tour-à-tour conspirer à ses peines et à ses plaisirs. Elle flotte donc entre la confiance et l'incertitude, et traînant ses espérances et ses craintes, elle touche d'un moment à l'autre à son bonheur et à sa ruine. L'expérience seule la met insensiblement au-dessus des dangers, l'éleve aux connoissances nécessaires à sa conservation, et lui fait contracter toutes les habi-

(*a*) Conclusion.

tudes qui la doivent gouverner. Mais comme sans expérience, il n'y auroit point de connoissances ; il n'y auroit point d'expérience sans les besoins, et il n'y auroit point de besoins sans l'alternative des plaisirs et des peines. Tout est donc le fruit du principe que nous avons établi dès l'entrée de cet ouvrage.

Nous allons traiter des jugemens que la Statue porte des objets suivant la part qu'ils ont à ses plaisirs ou à ses peines.

CHAPITRE III.

Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter de la bonté et de la beauté des choses.

§. 1. (*a*) LES mots *bonté* et *beauté*, expriment les qualités par où les choses contribuent à nos plaisirs. Par conséquent, tout est sensible à des idées d'une bonté et d'une beauté relatives à lui.

(*a*) Définition des mots *bonté* et *beauté*.

En effet, on appelle *bon* tout ce qui plaît à l'odorat ou au goût; et on appelle *beau*, tout ce qui plaît à la vue, à l'ouïe ou au toucher.

Le bon et le beau sont encore relatifs aux passions et à l'esprit. Ce qui flatte les passions est bon: ce que l'esprit goûte est beau; ce qui plaît en même-tems aux passions et à l'esprit est bon et beau tout ensemble.

§. 2. (*a*) Notre Statue connoît des odeurs et des saveurs agréables, et des objets qui flattent ses passions: elle a donc des idées du bon. Elle connoît aussi des objets qu'elle voit, qu'elle entend, qu'elle touche, et que son esprit conçoit avec plaisir: elle a donc encore des idées du beau.

§. 3. (*b*) Une conséquence qui se présente, c'est que le bon et le beau ne sont point absolus: ils sont relatifs au caractere de celui qui en juge, et à la maniere dont il est organisé (1).

(*a*) La Statue a des idées du bon et du beau.

(*b*) Le bon et le beau ne sont pas absolus.

(1) Il ne faut point perdre de vue le titre de ce chapitre. Nous considérons un homme qui vit seul, et nous ne cherchons pas quelle est la bonté et la beauté des choses,

§. 4. (*a*) Le bon et le beau se prêtent des secours mutuels. Une pêche que voit la Statue lui plaît par la vivacité des couleurs, elle est belle à ses yeux. Aussi-tôt la saveur s'en retrace à son imagination : elle est vue avec plus de plaisir ; elle en est plus belle.

La Statue mange cette pêche ; alors le plaisir de la voir se mêle à celui de la goûter : elle en est meilleure.

§. 5. (*b*) L'utilité contribue à la bonté et à la beauté des choses. Les fruits bons et beaux, par le seul plaisir de les voir et de les savourer, sont meilleurs et plus beaux, lorsque nous pensons qu'ils sont propres à rétablir nos forces.

§. 6. (*c*) La nouveauté et la rareté y contribuent aussi : car l'étonnement que donne un objet déjà bon et beau par lui-même,

---

nous cherchons seulement les jugemens qu'il en peut porter. Tout ce qu'il jugera bon, ne sera pas moralement bon ; comme tout ce qu'il jugera beau, ne sera pas réellement beau.

(*a*) Ils se prêtent mutuellement des secours.

(*b*) L'utilité contribue à l'un et à l'autre.

(*c*) La nouveauté et la rareté y contribuent aussi.

joint à la difficulté de le posséder, augmente le plaisir d'en jouir.

§. 7. (*a*). La bonté et la beauté des choses consistent dans une seule idée, ou dans une multitude d'idées qui ont certains rapports entr'elles. Une seule saveur, une seule odeur peuvent être bonnes : la lumiere est belle, un son pris tout seul peut être beau.

Mais lorsqu'il y a multitude d'idées, un objet est meilleur ou plus beau, à proportion que les idées se démêlent davantage, et que leurs rapports sont apperçus : car on jouit avec plus de plaisir. Un fruit où l'on reconnoît plusieurs saveurs également agréables, est meilleur qu'une seule de ces saveurs : un objet dont les couleurs se prêtent mutuellement de l'éclat, est plus beau que la lumiere seule.

Les organes ne peuvent saisir distinctement qu'un certain nombre de sensations ; l'esprit ne peut comparer à-la-fois qu'un certain nombre d'idées : une trop grande multitude fait confusion. Elle nuit donc au plaisir, et par conséquent à la bonté et à la beauté des choses.

(*a*) Deux sortes de bontés et de beautés.

Une petite quantité de sensations ou d'idées se confondent encore si quelqu'une domine trop sur les autres. Il faut donc, pour la plus grande bonté et pour la plus grande beauté, que le mélange en soit fait suivant certaines proportions.

§. 8. (*a*) C'est à l'exercice de ses organes et de son esprit, que notre Statue doit l'avantage d'embrasser plus d'idées et plus de rapports. Le bon et le beau sont donc encore relatifs à l'usage qu'elle a appris à faire de ses facultés. Telle chose qui dans un tems a été fort bonne ou fort belle cessera de l'être; tandis qu'une autre à laquelle elle n'avoit donné aucune attention, deviendra de la plus grande bonté ou de la plus grande beauté.

En cela, comme en toute autre chose, elle ne jugera que par rapport à elle. D'abord elle prend ses modeles dans les objets qui contribuent plus directement à son bonheur; ensuite elle juge des autres objets par ces modeles, et ils lui paroissent plus beaux lorsqu'ils leur ressemblent davantage. Car après cette

(*a*) Comment la Statue y est sensible.

comparaison, elle trouve à les voir un plaisir qu'elle n'avoit point goûté jusqu'alors. Un arbre, par exemple, chargé de fruits, lui plaît, et lui rend agréable la vue d'un autre qui n'en porte point, mais qui a quelque ressemblance avec lui.

§. 9. (*a*) Il n'est pas possible d'imaginer tous les différens jugemens qu'elle portera suivant les circonstances : ce seroit d'ailleurs une recherche assez inutile. Il suffit d'observer qu'il y a pour elle, comme pour nous, une bonté et une beauté réelles ou arbitraires ; et que si elle a à ce sujet moins d'idées, c'est qu'aussi elle a moins de besoins, moins de connoissances et moins de passions.

(*a*) Pourquoi elle a à ce sujet moins d'idées que nous.

CHAPITRE IV.

Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter des objets dont il dépend.

§. 1. (*a*) LA Statue sent à chaque instant la dépendance où elle est de tout ce qui l'environne. Si les objets répondent souvent à ses vœux, ils traversent presque aussi souvent ses projets : ils la rendent malheureuse, ou ne lui accordent qu'une partie du bonheur qu'elle desire.

Persuadée qu'elle ne fait rien sans avoir intention de le faire, elle croit voir un dessein par-tout où elle découvre quelque action. En effet, elle n'en peut juger que d'après ce qu'elle remarque en elle-même ; et il lui faudroit bien des observations, pour parvenir à mieux régler ses jugemens. Elle pense donc que ce qui lui plaît a en vue de lui plaire ;

(*a*) La Statue croit que tout ce qui agit sur elle agit avec dessein.

et que ce qui l'offense a eu vue de l'offenser. Par-là, son amour et sa haine deviennent des passions d'autant plus violentes, que le dessein de contribuer à son bonheur ou à son malheur se montre plus sensiblement dans tout ce qui agit sur elle.

§. 2. (*a*) Alors elle ne se borne plus à desirer la jouissance des plaisirs que les objets peuvent lui procurer; et l'éloignement des peines dont ils la menacent: elle souhaite qu'ils aient intention de la combler de biens, et de détourner de dessus la tête toute sorte de maux: elle souhaite en un mot qu'ils lui soient favorables, et ce desir est une sorte de priere.

Elle s'adresse en quelque sorte au soleil; et parce qu'elle juge que s'il l'éclaire et l'échauffe, il a dessein de l'éclairer et de l'échauffer, elle le prie de l'éclairer et de l'échauffer encore. Elle s'adresse aux arbres, et elle leur demande des fruits, ne doutant pas qu'il dépend d'eux d'en porter ou de n'en pas porter. En un mot, elle s'adresse à toutes les choses dont elle croit dépendre.

Souffre-t-elle sans en découvrir la cause

(*a*) Superstitions où ce préjugé l'entraîne.

dans ce qui frappe ses sens ? elle s'adresse à la douleur, comme à un ennemi invisible qu'il lui est important d'appaiser. Ainsi l'univers se remplit d'êtres visibles et invisibles, qu'elle prie de travailler à son bonheur.

Telles sont ses premieres idées, lorsqu'elle commence à réfléchir sur sa dépendance. D'autres circonstances donneront lieu à d'autres jugemens, et multiplieront ses erreurs (1). J'ai fait voir ailleurs les égaremens où l'on peut être entraîné par la superstition : mais je renvoie aux ouvrages des philosophes éclairés, pour s'instruire des découvertes que la raison bien conduite peut faire à ce sujet.

---

(1) *Traité des systêmes, chapitre de la Divination.*

CHAPITRE V.

De l'incertitude des jugemens que nous portons sur l'existence des qualités sensibles.

§. 1. (*a*) NOTRE Statue, je le suppose, se souvient qu'elle a été elle-même son, saveur, odeur, couleur : elle sait combien elle a eu de peine à s'accoutumer à rapporter ces sensations au-dehors. Y a-t-il donc dans les objets des sons, des saveurs, des odeurs, des couleurs ? Qui peut l'en assurer ? ce n'est certainement ni l'ouïe, ni l'odorat, ni le goût, ni la vue : ces sens par eux-mêmes ne peuvent l'instruire que des modifications qu'elle éprouve. Elle n'a d'abord senti que son être, dans les impressions dont ils sont susceptibles ; et s'ils les lui font aujourd'hui sentir dans les corps, c'est qu'ils ont contracté l'habitude de juger d'après le témoignage du tact.

(*a*) Nos jugemens sur l'existence des qualités sensibles pourroient absolument être faux.

Y a-t-il donc au moins de l'étendue? Mais lorsqu'elle a le sentiment du toucher, qu'apperçoit-elle si ce n'est encore ses propres modifications? Le toucher n'est donc pas plus croyable que les autres sens : et puisqu'on reconnoit que les sons, les saveurs, les odeurs et les couleurs n'existent pas dans les objets, il se pourroit que l'étendue n'y existât pas davantage (1).

---

(1) S'il n'y a point d'étendue, dira-t-on peut-être, il n'y a point de corps. Je ne dis pas qu'il n'y a point d'étendue, je dis seulement que nous ne l'appercevons que dans nos propres sensations. D'où il s'ensuit que nous ne voyons point les corps en eux-mêmes. Peut-être sont-ils étendus, et même savoureux, sonores, colorés, odoriférans : peut-être ne sont-ils rien de tout cela. Je ne soutiens ni l'un ni l'autre ; et j'attends qu'on ait prouvé qu'ils sont tout ce qu'ils nous paroissent, ou qu'ils sont toute autre chose.

N'y eût-il point d'étendue, ce ne seroit donc pas une raison pour nier l'existence des corps. Tout ce qu'on pourroit et devroit raisonnablement inférer, c'est que les corps sont des êtres qui occasionnent en nous des sensations, et qui ont des propriétés sur lesquelles nous ne saurions rien assurer.

Mais, insistera-t-on, il est décidé par l'Ecriture que les corps sont étendus, et vous rendrez au moins la chose douteuse.

§. 2. (*a*) La Statue ne s'arrêtera vraisemblablement pas à ces doutes. Peut-être les jugemens, dont elle s'est fait une habitude, ne lui permettront-ils pas de les former. Elle en seroit cependant plus capable que nous, parce qu'elle sait mieux comment elle a appris à voir, à entendre, à sentir, à goûter, à toucher. Quoi qu'il en soit, il lui est inutile d'avoir plus de certitude à cet égard. L'apparence des qualités sensibles suffit pour lui donner des desirs, pour éclairer sa conduite, et pour faire son bonheur ou son malheur; et la dépendance où elle est des objets auxquels elle est obligée de les rapporter, ne lui permet pas de douter qu'il existe des êtres hors d'elle. Mais quelle est la nature de ces

---

Si cela est, la foi rend certain ce qui est douteux en philosophie, et il n'y a point là de contradiction. En pareil cas, le philosophe doit douter, quand il consulte sa raison; comme il doit croire, quand la révélation l'éclaire. Mais l'Ecriture ne décide rien à ce sujet. Elle suppose les corps étendus, comme elle les suppose colorés, sonores, etc. et certainement c'est-là une de ces questions que Dieu a voulu abandonner aux disputes des philosophes.

(*a*) Plus de certitude à cet égard nous seroit inutile.

êtres ? Elle l'ignore, et nous l'ignorons nous-mêmes. Tout ce que nous savons, c'est que nous les appelons *corps*.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les idées abstraites et générales que peut acquérir un homme qui vit hors de toute société.

L'HISTOIRE que nous venons de faire des connoissances de notre Statue, montre sensiblement comment elle distribue les êtres en différentes classes, suivant leurs rapports à ses besoins ; et par conséquent comment elle se fait des notions abstraites et générales. Mais pour mieux connoître la nature de ses idées, il est important d'entrer dans de nouveaux détails.

§. 1. (*a*) Elle n'a point d'idée générale, qui n'ait d'abord été particuliere. L'idée générale d'orange, par exemple, n'est dans son origine que l'idée de telle orange.

(*a*) La Statue n'a point d'idée générale, qui n'ait été particuliere.

§. 2. (*a*) L'idée particuliere, lorsqu'un objet est présent aux sens, c'est la collection de plusieurs qualités qui se montrent ensemble. L'idée de telle orange c'est la couleur, la forme, la saveur, l'odeur, la solidité, le poids, etc.

§. 3. (*b*) Cette idée particuliere, quand l'objet n'agit plus sur les sens, c'est le souvenir qui reste de ce qu'on a connu à la vue, au goût, à l'odorat, etc. Fermez les yeux; l'idée de la lumiere est le souvenir d'une impression que vous avez éprouvée: ne touchez rien, l'idée de solidité est le souvenir de la résistance que vous avez rencontrée en maniant des corps: ainsi du reste.

§. 4. (*c*) Substituons successivement, et une à une, plusieurs oranges à la premiere, et qu'elles soient toutes semblables, notre Statue croira toujours voir la même, et elle n'aura à ce sujet qu'une idée particuliere.

En voit-elle deux à-la-fois? Aussi-tôt elle

(*a*) En quoi consiste l'idée qu'elle a d'un objet présent.

(*b*) D'un objet absent.

(*c*) Comment de particulieres ses idées deviennent générales.

reconnoît dans chacune la même idée particuliere, et cette idée devient un modele auquel elle les compare, et avec lequel elle voit qu'elles conviennent l'une et l'autre. Elle découvrira de la même maniere que cette idée est commune à trois, quatre, cinq, six oranges, et elle la rendra aussi générale qu'elle peut l'être.

L'idée particuliere d'un cheval et celle d'un oiseau deviendront également générales, lorsque les circonstances feront comparer plusieurs chevaux et plusieurs oiseaux, et ainsi de tous les objets sensibles.

Ayant les notions générales d'orange, de cheval, d'oiseau, notre Statue les distinguera par la même raison qu'elle distingue une orange d'un oiseau, un oiseau d'un cheval : elle rapportera donc chacun de ces individus au modele général dont elle s'est fait l'idée, c'est-à-dire, à la classe, à l'espece à laquelle ils appartiennent.

Or, comme un modele qui convient à plusieurs individus, est une idée générale, de même deux, trois modeles, sous lesquels on arrange des individus tous différens, sont différentes classes, ou pour parler le langage

des philosophes, différentes especes de notions générales.

§. 5. (*a*) Lorsqu'elle jette les yeux sur une campagne, elle apperçoit quantité d'arbres, dont elle ne remarque point encore la différence : elle voit seulement ce qu'ils ont de commun ; elle voit qu'ils portent chacun des branches, des feuilles, et qu'ils sont arrêtés à l'endroit où ils croissent. Voilà le modele de l'idée générale d'arbre.

Elle va ensuite des uns aux autres : elle observe la différence des fruits, elle se fait des modeles par où elle distingue autant de sortes d'arbres, qu'elle remarque d'especes de fruits ; et ce sont-là des idées moins générales que la premiere.

Elle se fera de même l'idée générale d'animal, si elle voit dans l'éloignement plusieurs animaux dont la différence lui échappe, et elle les distinguera en plusieurs especes, lorsqu'elle sera à portée de voir en quoi ils different.

(*a*) Comment d'une idée générale elle descend à de moins générales.

§. 6. (*a*) Elle généralise donc davantage, à proportion qu'elle voit d'une maniere plus confuse, et elle se fait des notions moins générales, à proportion qu'elle démêle plus de différence dans les choses (1).

D'abord toutes les pommes, par exemple, lui paroissent conformes au même modele; mais dans la suite elle ne trouve pas à chacune une saveur également agréable: dès-lors le desir du plaisir et la crainte du dégoût les lui font comparer sous les rapports qu'elle y peut découvrir; elle apprend à les distinguer à la vue, à l'odorat, au toucher; elle s'en forme différens modeles propres à éclairer son

---

(*a*) Elle généralise à proportion qu'elle voit plus confusément.

(1) La distribution des êtres en différentes especes n'a donc pour principe que l'imperfection de notre maniere de voir. Elle n'est donc pas fondée dans la nature des choses, et les philosophes ont eu tort de vouloir déterminer l'essence de chaque espece d'être. Voilà cependant ce qui a été de tout tems l'objet de leurs recherches. Cette erreur vient de ce qu'ils étoient persuadés que nos idées avoient été gravées en nous par la main d'un Dieu, qui, avant de nous les donner, avoit sans doute consulté la nature des choses.

choix, et elle les distribue en autant de classes qu'elle y remarque de différences.

§. 7. (*a*) Quant aux objets qui ne l'intéressent ni par le plaisir ni par la peine, ils restent confondus dans la foule, et elle n'en acquiert aucune connoissance.

Il ne faut que réfléchir sur nous pour se convaincre de cette vérité. Tous les hommes ont les mêmes sensations; mais le peuple occupé à des travaux pénibles, l'homme du monde tout entier à des objets frivoles, et le philosophe qui s'est fait un besoin de l'étude de la nature, ne sont sensibles ni aux mêmes plaisirs, ni aux mêmes peines: aussi tirent-ils des mêmes sensations des connoissances bien différentes.

§. 8. (*b*) Voici donc l'ordre dans lequel notre Statue se fait des idées d'espece. D'abord elle n'apperçoit que les différences les plus sensibles, et elle a des idées très-générales, mais en petit nombre.

Si c'est la couleur qui la frappe davantage, elle ne fera qu'une classe de plusieurs espe-

---

(*a*) Objets dont elle ne prend aucune connoissance.

(*b*) Dans quel ordre elle se fait des idées d'espece.

ces de fleurs : si c'est le volume, un levreau et un chat ne seront pour elle qu'une seule espece d'animal.

Les besoins lui donnent ensuite occasion de considérer les objets par d'autres qualités ; elle fera des especes subordonnées aux premieres : d'une notion générale, il s'en formera plusieurs qui le seront moins.

Elle passe donc tout d'un coup des idées particulieres aux plus générales, d'où elle descend à de moins générales, à mesure qu'elle remarque la différence des choses. C'est ainsi qu'un enfant, après avoir appelé *or* tout ce qui est jaune, acquiert ensuite les idées de cuivre, de tombac, et d'une idée générale en fait plusieurs qui le sont moins.

§. 9. (*a*) Par la génération de ces idées, il est évident qu'elles ne présenteront à notre Statue que des qualités différemment combinées : elle voit, par exemple, la solidité, l'étendue, la divisibilité, la figure, la mobilité, etc. réunies dans tout ce qu'elle touche, et elle a par conséquent l'idée de corps : mais si on lui demandoit ce que c'est qu'un

(*a*) Son ignorance sur la nature des choses.

corps, et qu'elle pût répondre, elle en montreroit un, et diroit, *c'est cela;* c'est-à-dire, cela où vous trouvez tout-à-la-fois de la solidité, de l'étendue, de la divisibilité, de la figure, etc.

§. 10. (*a*) Un philosophe répondroit: *C'est un être, une substance étendue, solide*, etc. Comparons ces deux réponses, et nous verrons qu'il ne connoît pas mieux qu'elle la nature du corps. Son seul avantage, si c'en est un, c'est de s'être fait un langage qui ne paroît savant que parce qu'il n'est pas celui de tout le monde; car dans le vrai, les mots *être, substance*, ne signifient rien de plus que le mot *cela*.

§. 11. (*b*) De-là il faut conclure que les idées qu'elle a des objets sensibles sont confuses; car j'appelle confuse, toute idée qui ne représente pas d'une maniere distincte toutes les qualités de son objet: or il n'est point de corps dont elle ait une connoissance aussi parfaite; elle n'y voit que les propriétés que ses besoins lui donnent occasion d'y re-

---

(*a*) Commune aux philosophes.

(*b*) Les idées qu'elle a des objets sont confuses.

marquer. Avec plus de sagacité elle en démêleroit un plus grand nombre; et si elle pouvoit pénétrer jusques dans la nature des êtres, elle n'en trouveroit pas deux parfaitement semblables. Elle ne suppose donc que plusieurs ne diffèrent point entr'eux, que parce qu'elle les voit confusément.

§. 12. (*a*) Quant à ses notions abstraites, il y en a de confuses et de distinctes (*b*). Elle connoît, par exemple, assez bien un son pour le distinguer d'une odeur, d'une saveur, et de tout autre son, mais il lui paroît simple, quoique multiple (1). Plusieurs couleurs, mêlées ensemble, ne produisent à son égard que l'apparence d'une seule. Il en est de même de toutes les impressions des sens: elle ne démêle donc pas tout ce qu'elles renferment, et elle est encore plus éloignée de découvrir toutes les causes qui concourent à chaque sensation: elle n'a donc à ce sujet que des notions fort confuses.

(*a*) Ses idées abstraites sont de deux especes.

(*b*) Les unes confuses.

(1) Cela est évident du bruit, et n'est pas moins certain des sons harmoniques; car on a remarqué qu'il n'en est point qui ne soit triple.

(*a*) Mais ces mêmes sensations lui donnent des idées de grandeur et de figure ; et si elle ne peut assurer quelle est précisément la grandeur et la figure des corps, ni déterminer exactement les rapports qu'ils ont entr'eux, elle sait comment une grandeur peut être le double, ou la moitié d'une autre, et elle connoît fort bien une ligne, un triangle, un quarré. Elle a donc en pareils cas des idées distinctes : il suffit pour cela qu'elle considere les grandeurs, en faisant abstraction des objets.

§. 13. (*b*) De ces deux sortes d'idées naissent deux sortes de vérités. Lorsque la Statue remarque qu'un corps est triangulaire, elle porte un jugement qui peut devenir faux ; car ce corps peut changer de figure : mais lorsqu'elle remarque qu'un triangle a trois côtés, son jugement est vrai, et le sera toujours, puisque trois côtés déterminent l'idée du triangle. Elle apperçoit donc des vérités qui changent, ou qui peuvent changer toutes les fois qu'elle veut juger de ce que les choses

---

(*a*) Les autres distinctes.

(*b*) Elle connoît deux sortes de vérités.

sont en elles-mêmes ; elle apperçoit au contraire des vérités qui ne changent point, toutes les fois qu'elle se borne à juger des idées distinctes et abstraites qu'elle a des grandeurs.

Elle a par conséquent, avec le seul secours des sens, des connoissances de toute espece.

CHAPITRE VII.

D'un homme trouvé dans les forêts de Lithuanie.

§. 1. (*a*) NOTRE Statue, comme nous l'avons remarqué, pourroit être si fort occupée du soin de sa nourriture, qu'elle n'auroit pas un moment à donner à l'étude des objets dont elle étoit curieuse avant qu'elle eût l'organe du goût. Ne vivant que pour satisfaire à ce pressant besoin, les plaisirs des autres sens n'auroient plus d'attrait pour elle: elle ne remarqueroit plus les objets qui

(*a*) Circonstances où le besoin de nourriture engourdit toutes les facultés de l'ame

pourroient les produire. Sans étonnement, sans curiosité, elle cesseroit de réfléchir sur ce qu'elle a su, elle en oublieroit bientôt une partie, elle oublieroit comment elle a appris ce qu'elle sait encore, et elle ne douteroit pas qu'elle n'eût toujours senti, entendu, vu et touché, comme elle sent, entend, voit et touche. Toute entiere à la recherche d'une nourriture, que je suppose extrêmement rare, elle meneroit une vie purement animale. A-t-elle faim? elle se meut, elle va par-tout où elle se souvient d'avoir trouvé des alimens. Sa faim est-elle dissipée? le repos devient son besoin le plus pressant, elle reste où elle est, elle s'endort.

Dans de pareilles circonstances, le besoin de nourriture engourdit donc à certains égards les facultés de son ame : il tourne vers lui toute leur action. Il est même vraisemblable, qu'au lieu de se conduire d'après sa propre réflexion, elle prendroit des leçons des animaux, avec qui elle vivroit plus familierement. Elle marcheroit comme eux, imiteroit leurs cris, brouteroit l'herbe, ou dévoreroit ceux dont elle auroit la force de se saisir. Nous sommes si fort portés à l'imitation, qu'un Descartes à sa place n'apprendroit pas

à marcher sur ses pieds : tout ce qu'il verroit, suffiroit pour l'en détourner.

§. 2. (*a*) Tel étoit vraisemblablement le sort d'un enfant d'environ dix ans, qui vivoit parmi les ours, et qu'on trouva en 1694 dans les forêts qui confinent la Lithuanie et la Russie. Il ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds et sur ses mains, n'avoit aucun langage, et formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut long-tems avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-il d'une maniere bien barbare. Aussi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau.

§. 3. (*b*) Quand on dit que cet enfant ne donnoit aucun signe de raison, ce n'est pas qu'il ne raisonnât suffisamment pour veiller à sa conservation; mais c'est que sa réflexion, jusqu'alors appliquée nécessairement à ce

---

(*a*) Enfant trouvé dans les forêts de Lithuanie.

(*b*) Pourquoi on dit qu'il ne donnoit aucun signe de raison.

seul objet, n'avoit point eu occasion de se porter sur ceux dont nous nous occupons. Il n'avoit aucune des idées que notre Statue a acquises, lorsqu'elle connoissoit d'autres besoins que celui de chercher des alimens: il manquoit de toutes les connoissances que les hommes doivent à leur commerce réciproque. En un mot, il paroissoit sans raison, non qu'absolument il n'en eût point; mais parce qu'il en avoit moins que nous.

§. 4. (*a*) Quelquefois notre conscience, partagée entre un très-grand nombre de perceptions qui agissent sur nous avec une force à-peu-près égale, est si foible qu'il ne nous reste aucun souvenir de ce que nous avons éprouvé. A peine sentons-nous pour lors que nous existons: des jours s'écouleroient comme des momens, sans que nous en fissions la différence; et nous éprouverions des milliers de fois la même perception, sans remarquer que nous l'avons déjà eue. Um homme qui a acquis beaucoup d'idées, et qui se les est rendues familieres, ne peut pas demeurer long-tems dans cette espece de léthargie. Plus

(*a*) Pourquoi il oublia son premier état.

la provision de ses idées est grande, plus il y a lieu de croire que quelqu'une aura occasion de se réveiller, d'exercer son attention d'une maniere particuliere, et de le retirer de cet assoupissement. Cet enfant n'avoit pas un pareil secours. Ses facultés engourdies ne pouvoient être secouées que par le besoin de chercher de la nourriture ; et sa vie ressembloit à un sommeil qui ne seroit interrompu que par des songes. Il étoit donc naturel qu'il oubliât son premier état.

Cependant, il n'est pas vraisemblable qu'il en perdit tout-à-coup le souvenir. Si au bout de quelques jours on l'eût ramené dans les bois où on l'avoit pris, il eût sans doute reconnu les lieux où il avoit vécu ; il se fût rappelé les alimens dont il s'étoit nourri, et les moyens qu'il avoit employés pour se les procurer : il n'eût pas eu besoin de s'instruire une seconde fois de toutes ces choses ; mais le souvenir en fut effacé par de nouvelles idées, et sur-tout par le long intervalle qui s'écoula jusqu'au moment où il fut en état de répondre aux questions qu'on lui fit. Néanmoins, pour mieux s'en assurer, il eût fallu le reconduire dans les forêts où il avoit été trouvé. Quoiqu'il ne se souvînt pas

de ces lieux, quand on lui en parloit, peut-être auroit-il su les reconnoître quand il les auroit vus.

CHAPITRE VIII.

D'un homme qui se souviendroit d'avoir reçu successivement l'usage de ses sens.

En supposant que notre Statue se souvînt de l'ordre dans lequel les sens lui ont été accordés, il suffiroit de la faire réfléchir sur elle-même pour remettre sous les yeux les principales vérités que nous avons démontrées.

§. 1. (*a*) Que suis-je, diroit-elle, et qu'ai-je été? Qu'est-ce que ces sons, ces odeurs, ces saveurs, ces couleurs, que j'ai pris successivement pour mes manieres d'être, et que les objets paroissent aujourd'hui m'enlever? Qu'est-ce que cette étendue que je découvre

(*a*) La Statue compare l'état où elle est à celui où elle étoit quand elle ne connoissoit rien hors d'elle.

en moi, et au-delà sans bornes? Ne seroit-ce que différentes manieres de me sentir? Avant que la vue me fût rendue, l'espace des cieux m'étoit inconnu : avant que j'eusse l'usage de mes membres, j'ignorois qu'il y eût quelque chose hors de moi. Que dis-je ! je ne savois pas que je fusse étendue : je n'étois qu'un point lorsque j'étois réduite au sentiment uniforme. Quelle est donc cette suite de sentimens qui m'a fait ce que je suis, et qui peut-être a fait ce qu'est à mon égard tout ce qui m'environne?

Je ne sens que moi, et c'est dans ce que je sens en moi que je vois au-dehors : ou plutôt je ne vois pas au-dehors; mais je me suis fait une habitude de certains jugemens, qui transportent mes sensations où elles ne sont pas.

Au premier moment de mon existence, je ne savois point ce qui se passoit en moi; je n'y démêlois rien encore; je n'avois aucune conscience de moi-même; j'étois, mais sans desirs, sans crainte; je jouissois à peine de moi : et si j'eusse continué d'exister de la sorte, je n'aurois jamais soupçonné que mon existence pût embrasser deux instans.

Mais j'éprouve successivement plusieurs sensations : elles occupent ma capacité de

sentir, à proportion des degrés de peine ou de plaisir qui les accompagnent. Par-là elles restent présentes à ma mémoire, lorsqu'elles ne le sont plus à mon organe. Mon attention étant partagée entr'elles, je les compare, je juge de leurs rapports, je m'en fais des idées abstraites, je connois des vérités générales.

Alors toute l'activité dont je suis capable, se porte aux manieres d'être qui m'ont plu davantage; j'ai des besoins, je forme des desirs: j'aime, je hais, j'espere, je crains, j'ai des passions; et ma mémoire m'obéit quelquefois avec tant de vivacité, que je m'imagine éprouver des sensations que je ne fais que me rappeler.

Étonné de ce qui se passe en moi, je m'observe avec encore plus d'attention. A chaque instant je sens que je ne suis plus ce que j'ai été. Il me semble que je cesse d'être moi, pour redevenir un autre moi-même. Jouir et souffrir font tour-à-tour mon existence; et par la succession de mes manieres d'être, je m'apperçois que je dure. Il falloit donc que ce *moi* variât à chaque instant, au hasard de se changer souvent contre un autre, où il m'est douloureux de me retrouver.

Plus je compare mes manieres d'être, plus la jouissance ou la souffrance m'en est sensible. Le plaisir et la douleur continuent à l'envi d'attirer mon attention, l'un et l'autre développent mes facultés; je ne me fais des habitudes que parce que je leur obéis; et je ne vis plus que pour desirer ou pour craindre.

§. 2. (*a*) Mais je suis à-la-fois de plusieurs manieres. Accoutumée à les remarquer lorsqu'elles se succedent, je les remarque encore lorsque je les éprouve ensemble, et mon existence me paroît se multiplier dans un même moment.

Cependant je porte les mains sur moi-même, je les porte sur ce qui m'environne. Aussi-tôt une nouvelle sensation semble donner du corps à toutes mes manieres d'être. Tout prend de la solidité sous mes mains. Étonné de ce nouveau sentiment, je le suis encore plus de ne me pas retrouver dans tout ce que je touche. Je me cherche où je ne suis pas: il me semble que j'avois seule le droit d'exister, et que tout ce que je rencontre,

(*a*) Elle se rappelle comment elle a découvert son corps et d'autres objets.

se formant aux dépens de mon être, ne se fait connoître à moi que pour me réduire à des limites toujours plus étroites. Que deviens-je en effet, lorsque je compare le point où je suis avec l'espace que remplit cette multitude d'objets que je découvre?

Dès ce moment, il me semble que mes manieres d'être cessent de m'appartenir: j'en fais des collections hors de moi: j'en forme tous les objets dont je prends connoissance. Des idées qui demandent moins de comparaisons, je m'éleve aux idées que je n'acquiers qu'autant que je combine. Je conduis mon attention d'un objet à un autre, et rassemblant dans la notion que je me forme de chacun les idées et les rapports que j'y remarque, je réfléchis sur eux.

Si je me suis d'abord mue par le seul plaisir de me mouvoir, je me meus bientôt dans l'espérance de rencontrer de nouveaux plaisirs; et devenant capable de curiosité, je passe continuellement de la crainte à l'espérance, du mouvement au repos: quelquefois j'oublie ce que j'ai souffert, d'autres fois je me précautionne contre les maux dont je suis menacée: enfin le plaisir et la douleur, seuls principes de mes desirs, m'apprennent à me conduire dans

l'espace, et à me faire à toute occasion de nouvelles idées.

§. 3. (*a*) Pourrois-je avoir d'autres facultés que celles de me mouvoir et de manier des corps? Je ne l'imaginois pas; car j'avois totalement perdu le souvenir de ce que j'ai été. Quelle fut donc ma surprise, lorsque je me retrouvai son, saveur, odeur, lumiere et couleur! Bientôt il me semble que je me suis laissé séduire à une illusion, que le toucher paroît dissiper. Je juge que toutes ces manieres d'être me viennent des corps; et je me fais une si grande habitude de les sentir comme si elles y étoient en effet, que j'ai peine à croire qu'elles ne leur appartiennent pas.

Quoi de plus simple que la maniere dont j'ai appris à me servir de mes sens!

J'ouvre les yeux à la lumiere, et je ne vois d'abord qu'un nuage confus. Je touche j'avance, je touche encore: un chaos se débrouille insensiblement à mes regards. Le tact décompose en quelque sorte la lumiere;

(*a*) Elle se rappelle commen le toucher instruit les autres sens.

il sépare les couleurs, les distribue sur les objets, démêle un espace éclairé, et dans cet espace des grandeurs et des figures, conduit mes yeux jusqu'à une certaine distance, leur ouvre le chemin par où ils doivent se porter au loin sur la terre, et s'élever jusqu'aux cieux devant eux; en un mot, il déploie l'univers. Alors ils paroissent se jouer dans des espaces immenses; ils manient les objets auxquels le toucher ne peut atteindre; ils les mesurent; et les parcourant avec une rapidité étonnante, ils semblent enlever ou donner à mon gré l'existence à toute la nature. Au seul mouvement de ma paupiere, je crée ou j'anéantis tout ce qui m'environne.

Quand je ne jouissois pas de ce sens, aurois-je jamais pu comprendre comment ne changeant point de place, il m'auroit été possible de connoître ce qui est hors de la portée de ma main? Quelle idée me serois-je fait d'un organe, qui saisit à une si grande distance les formes et les grandeurs? Est-ce un bras qui s'allonge d'une maniere extraordinaire pour aller jusqu'à elles, ou viennent-elles jusqu'à lui? Pourquoi se porte-t-il au-delà de certains corps, tandis qu'il est arrêté par d'autres? Comment touche-t-il dans les eaux

les mêmes objets qu'il touche encore au-dehors ? Est-ce une illusion, ou en effet toute la nature se reproduit-elle ?

Il me semble qu'à chaque objet que j'étudie, je me fais une nouvelle maniere de voir et me procure un nouveau plaisir. Ici c'est une plaine vaste, uniforme, où ma vue passant par-dessus tout ce qui est près de moi, se porte à une distance indéterminée, et se perd dans un espace qui m'étonne. Là, c'est un pays coupé et plus borné, où mes yeux après s'être reposés sur chaque objet, embrassent un tableau plus distinct et plus varié. Des tapis de verdure, des bosquets de fleurs, des massifs de bois où le soleil pénetre à peine, des eaux qui coulent lentement ou qui se précipitent avec violence, embellissent ce paysage, que paroît animer une lumiere qui répand sur lui mille couleurs différentes. Immobile à cette vue, tout appelle mes regards. A peine je les détourne, que je ne sais si je les dois fixer sur les objets que je viens de découvrir, ou les reporter sur ceux que je viens de perdre. Je les conduis avec inquiétude des uns aux autres ; et mieux je démêle toutes les sensations dont je jouis, plus je suis sensible au plaisir de voir.

Curieuse, je parcours avec empressement des lieux dont le premier aspect m'a ravie ; et j'aime à reconnoître à l'ouïe, à l'odorat, au goût et au toucher, les objets qui me frappent les yeux de toute part. Toutes mes sensations semblent craindre de céder les unes aux autres. La variété et la vivacité des couleurs le disputent au parfum des fleurs ; les oiseaux me paroissent plus admirables par leur forme, leur mouvement et leur plumage que par leurs chants. Et qu'est-ce que le murmure des eaux comparé à leurs cours, leurs cascades et leur brillant crystal !

Tel est le sens de la vue : à peine instruit par le toucher, il dispense les trésors dans la nature ; il les prodigue pour décorer les lieux que son guide lui découvre ; et il fait des cieux et de la terre un spectacle enchanteur, qui n'a de magnificence que parce qu'il y répand ses propres sensations.

§. 4. (*a*) Que serois-je donc, si toujours concentrée en moi-même, je n'avois jamais su transporter mes manieres d'être hors de moi ?

(*a*) Elle se rappelle comment les plaisirs et les peines ont été le premier mobile de ses facultés.

Mais dès que le toucher intruit mes autres sens, je vois au-dehors des objets qui attirent mon attention par les plaisirs ou par les peines qu'ils me causent. Je les compare, j'en juge, je sens le besoin de les rechercher ou de les fuir; je les desire, je les aime, je les hais, je les crains: chaque jour j'acquiers de nouvelles connoissances; et tout ce qui m'environne devient l'instrument de ma mémoire, de mon imagination et de toutes les opérations de mon ame.

Pourquoi faut-il que je trouve des obstacles à mes desirs? Pourquoi faut-il que mon bonheur soit traversé par des peines? Mais que dis-je! jouirois-je promptement des biens qui me sont offerts, si je n'avois jamais de victoire à remporter? En jouirois-je, si les maux dont je me plains ne m'en faisoient pas connoître le prix? Mon malheur même contribue à mon bonheur; et la plus grande jouissance des biens naît de l'idée vive des maux auxquels je les compare. C'est au retour des uns et des autres que je dois toutes mes connoissances, que je dois tout ce que je suis.

De-là, mes besoins, mes desirs et les différens intérêts qui sont le mobile de mes actions; ensorte que je n'étudie les choses

qu'à proportion que j'y crois découvrir des plaisirs à rechercher, ou des peines à fuir. Voilà la lumiere qui éclaire les objets, suivant les rapports qu'ils ont à moi : elle répand sur eux différens jours pour me les faire distribuer en différentes classes ; et ceux qui sont soustraits à ses rayons, sont ensevelis dans des ténebres où je ne puis les découvrir.

J'étudie les fruits, et tout ce qui est propre à me nourrir ; je cherche les moyens de m'en procurer la jouissance ; j'étudie les animaux, j'observe ceux qui peuvent me nuire, j'apprends à me garantir de leurs coups : enfin, j'étudie tout ce qui flatte ma curiosité ; je me fais, selon mes passions, des regles pour juger de la bonté et de la beauté des choses. Tantôt je prends des précautions que je crois nécessaires à mon bonheur ; tantôt j'invite les objets à y travailler eux-mêmes, et il me semble que je ne suis entourée que d'êtres amis ou ennemis.

Instruite par l'expérience, j'examine, je délibere avant d'agir. Je n'obéis plus aveuglément à mes passions ; je leur résiste ; je me conduis d'après mes lumieres ; je suis libre, et je fais un meilleur usage de ma liberté à proportion que j'ai acquis plus de connoissances.

§. 5. (*a*) Mais quelle et la certitude de ces connoissances? Je ne vois proprement que moi, je ne jouis que de moi : car je ne vois que mes manieres d'être, elles sont ma seule jouissance ; et si mes jugemens d'habitude me donnent tant de penchant à croire qu'il existe des qualités sensibles au-dehors, ils ne me le démontrent pas. Je pourrois donc être telle que je suis, avoir les mêmes besoins, les mêmes desirs, les mêmes passions, quand même les objets que je recherche ou que j'évite n'auroient aucune de ces qualités. En effet, sans le toucher, j'aurois toujours regardé les odeurs, les saveurs, les couleurs, et les sons comme à moi ; jamais je n'aurois jugé qu'il y a des corps odoriférans, sonores, colorés, savoureux. Comment donc pourrois-je être assurée de ne me pas tromper, lorsque je juge qu'il y a de l'étendue ?

Mais il m'importe peu de savoir avec certitude si ces choses existent ou n'existent pas. J'ai des sensations agréables ou désagréables : elles m'affectent autant que si elles

---

(*a*) Elle réfléchit sur les jugemens dont elle s'est fait une habitude.

exprimoient les qualités mêmes des objets auxquels je suis portée à les attribuer ; et c'en est assez pour veiller à ma conservation. A la vérité, les idées que je me forme des choses sensibles sont confuses, je n'en marque les rapports qu'imparfaitement ; mais je n'ai qu'à faire quelques abstractions pour avoir des idées distinctes, et pour appercevoir des rapports plus exacts. Aussi-tôt je remarque deux sortes de vérités : les unes peuvent cesser d'être ; les autres ont été, sont et seront toujours.

§. 6. (*a*) Cependant, si je connois imparfaitement les objets extérieurs, je ne me connois pas mieux moi-même. Je me vois formée d'organes propres à recevoir différentes impressions ; je me vois environnée d'objets qui agissent tous sur moi, chacun à sa maniere ; enfin, dans le plaisir et dans la peine qui accompagnent constamment les sensations que j'éprouve, je crois appercevoir le principe de ma vie et de toutes mes facultés.

(*a*) Elle réfléchit sur l'ignorance où elle est d'elle-même.

Mais ce *moi* qui prend de la couleur à mes yeux, de la solidité sous mes mains, se connoît-il mieux pour regarder aujourd'hui comme à lui toutes les parties de ce corps auxquelles il s'intéresse, et dans lesquelles il croit exister? Je sais qu'elles sont à moi, sans pouvoir le comprendre : je me vois, je me touche, en un mot je me sens, mais je ne sais ce que je suis; et si j'ai cru être son, saveur, couleur, odeur, actuellement je ne sais plus ce que je dois me croire.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

§. 1. (*a*) Nous ne saurions nous appliquer toutes les suppositions que j'ai faites : mais elles prouvent au moins que toutes nos connoissances viennent des sens, et particulierement du toucher, parce que c'est lui qui instruit les autres. Si en ne supposant que

(*a*) Dans l'ordre naturel, tout vient des sensations.

des sensations dans notre Statue, elle a acquis des idées particulieres et générales, et s'est rendue capable de toutes les opérations de l'entendement; si elle a formé des desirs et s'est fait des passions auxquelles elle obéit ou résiste; enfin si le plaisir et la douleur sont l'unique principe du développement de ses facultés, il est raisonnable de conclure que nous n'avons d'abord eu que des sensations, et que nos connoissances et nos passions sont l'effet des plaisirs et des peines qui accompagnent les impressions des sens.

En effet, plus on y réfléchira, plus on se convaincra que c'est-là l'unique source de notre lumiere et de nos sentimens. Suivons la lumiere: aussi-tôt nous jouissons d'une vie nouvelle, et bien différente de celle que procuroient auparavant des sensations brutes, si j'ose m'exprimer ainsi. Suivons le sentiment, observons-le sur-tout lorsqu'il s'accroît de tous les jugemens que nous nous sommes accoutumés à confondre avec les impressions des sens: aussi-tôt de ces sensations, qui ne présentoient d'abord qu'un petit nombre de plaisirs grossiers, vont naître des plaisirs délicats qui se succederont dans une variété étonnante. Ainsi plus nous nous éloignerons de

ce

ce que les sensations étoient au commencement, plus la vie de notre être se développera, se variera : elle s'étendra à tant de choses, que nous aurons de la peine à comprendre comment toutes nos facultés peuvent avoir un principe commun dans la sensation.

§. 2. (*a*) Tant que les hommes ne remarquent encore dans les impressions des sens que des sensations où ils n'ont su mêler que peu de jugemens, la vie de l'un est à-peu-près semblable à celle de l'autre : il n'y a presque de différence que dans le degré de vivacité avec lequel ils sentent. L'expérience et la réflexion seront pour eux ce qu'est le ciseau entre les mains du sculpteur, qui découvre une Statue parfaite dans une pierre informe; et suivant l'art avec lequel ils manieront ce ciseau, ils verront sortir de leurs sensations une nouvelle lumiere et de nouveaux plaisirs.

Si nous les observons, nous connoîtrons comment ces matériaux restent grossiers ou sont mis en œuvre; et considérant l'intervalle

(*a*) Cette source n'est pas également abondante pour tous les hommes.

que les hommes laissent entr'eux, nous serons étonnés combien, dans un même espace de tems, les uns vivent plus que les autres : car vivre, c'est proprement jouir, et la vie est plus longue pour qui sait davantage multiplier les objets de sa jouissance.

Nous avons vu que la jouissance peut commencer à la premiere sensation agréable. Au premier moment, par exemple, que nous accordons la vue à notre Statue, elle jouit, ses yeux ne fussent-ils frappés que d'une couleur noire : car il ne faut pas juger de ses plaisirs par les nôtres. Plusieurs sensations nous sont indifférentes, ou même désagréables, soit parce qu'elles n'ont rien de nouveau pour nous, soit parce que nous en connoissons de plus vives. Mais sa situation est bien différente ; et elle peut être transportée, lorsqu'elle éprouve des sentimens que nous ne daignons pas remarquer, ou que nous ne remarquons qu'avec dégoût.

Observons la lumiere quand le toucher apprend à l'œil à répandre les couleurs dans toute la nature : voilà autant de nouveaux sentimens, et par conséquent autant de nouveaux plaisirs, autant de nouvelles jouissances.

Il faut raisonner de même sur tous les

autres sens et sur toutes les opérations de l'ame : car nous jouissons non-seulement par la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, nous jouissons encore par la mémoire, l'imagination, la réflexion, les passions, l'espérance, en un mot par toutes nos facultés; mais ces principes n'ont pas la même activité chez tous les hommes.

§. 3. (*a*) Ce sont les plaisirs et les peines comparés, c'est-à-dire nos besoins, qui exercent nos facultés. Par conséquent, c'est à eux que nous devons le bonheur que nous avons à jouir. Autant de besoins, autant de jouissances différentes; autant de degrés dans le besoin, autant de degrés dans la jouissance : voilà le germe de tout ce que nous sommes, la source de notre malheur ou de notre bonheur. Observer l'influence de ce principe, c'est donc le seul moyen de nous étudier nous-mêmes.

L'histoire des facultés de notre Statue rend sensible le progrès de toutes ces choses. Lorsquelle étoit bornée au sentiment fondamental, une sensation uniforme étoit tout

(*a*) L'homme n'est rien qu'autant qu'il a acquis.

son être, toute sa connoissance, tout son plaisir. En lui donnant successivement de nouvelles manieres d'être et de nouveaux sens, nous l'avons vue former des desirs, apprendre de l'expérience à les régler ou à les satisfaire, et passer de besoins en besoins, de connoissances en connoissances, de plaisirs en plaisirs. Elle n'est donc rien qu'autant qu'elle a acquis. Pourquoi n'en seroit-il pas de même de l'homme?

FIN du Traité des Sensations.

AVANT-PROPOS.

DES observations sur un homme qui n'a encore contracté aucune sorte d'habitude, doivent être regardées comme les commencemens de l'histoire de l'esprit humain : il me paroît qu'elles détruisent dans le principe tous les systêmes métaphysiques, qui sont nés des préjugés, et qu'elles dispensent de jeter les yeux sur cette multitude d'opinions qui voilent la vérité, l'alterent ou la combattent. C'est pour en donner un exemple sensible, que je joins ici une dissertation sur la liberté. Comme il n'y a peut-être point de question sur laquelle on ait plus écrit, ni avec plus de subtilité, elle sera très-propre à montrer les avantages de la méthode que nous avons suivie dans le traité des sensations.

DISSERTATION

SUR

LA LIBERTÉ.

§. 1. (*a*) Supposons que notre Statue ne trouve jamais d'obstacle à ses desirs, qu'elle ne soit jamais exposée à aucune peine pour les avoir satisfaits, et qu'elle jouisse toujours de ce qui peut lui faire le plus grand plaisir; en ce cas, elle ne connoîtra pas la crainte, elle vivra sans précaution, et obéira sans inquiétude à tous ses penchans.

§. 2. (*b*) A-t-elle tout-à-la-fois plusieurs besoins également pressans? Elle a plusieurs desirs qui agissent avec des forces égales. Aucun ne peut vaincre, elle flotte entre plu-

(*a*) Supposition où la Statue ne trouve point d'obstacle à ses desirs.

(*b*) Où ses desirs sont en équilibre.

sieurs objets, et elle ne se porte pas plus à l'un qu'à l'autre.

§. 3. (*a*) Mais s'il survient une circonstance qui lui retrace plus vivement le plaisir de jouir d'un de ces objets, l'inquiétude que produit la privation de ce plaisir en devient plus grande : de-là naît un desir qui trouve dans les autres d'autant moins de résistance, qu'il leur est plus supérieur, et qui les soumet quelquefois si rapidement, qu'il ne paroît presque pas avoir eu à les combattre.

Varions souvent les circonstances ; à chaque changement ce sera un nouveau besoin qui dominera, et la Statue ira de desirs en desirs, sans savoir jamais se fixer. Le goût qu'elle avoit hier pour un fruit, cédera à la passion qu'elle a aujourd'hui pour un autre, et qui demain ne subsistera plus.

§. 4. (*b*) Jusques-là elle n'a point occasion de délibérer : mais si pour ne supposer que ce qui doit naturellement arriver, nous l'abandonnons au cours naturel des événemens,

(*a*) Où ils sont supérieurs les uns aux autres.

(*b*) Où ils trouvent des obstacles et l'exposent à des peines.

elle rencontrera non-seulement des obstacles à ses desirs, elle sera encore souvent bien éloignée de trouver quelque sorte de plaisir dans les objets qu'elle aura recherchés; quelquefois même elle éprouvera des maux auxquels elle ne s'étoit pas attendue.

§. 5. (*a*) Dans une pareille situation, elle se rappelle les circonstances où elle a été plus heureuse: elle se souvient qu'au moment où elle s'est livrée à l'objet qui fait son tourment, il y en avoit d'autres dont la jouissance lui étoit offerte, et qu'elle sait par expérience être propres à son bonheur. Elle juge aussi-tôt qu'il a été en son pouvoir de les préférer, comme en effet elle les a préférés dans d'autres occasions: dès-lors elle les regrette, et elle souffre non-seulement par les maux qui accompagnent le choix qu'elle a fait, elle souffre encore par la privation des avantages, qui eussent été la suite d'un choix différent. Or la peine qu'elle éprouve, lorsqu'elle fait cette comparaison, et qu'elle juge qu'il n'a tenu qu'à elle de mieux choisir; la peine, en un mot, qui accompagne ses

(*a*) Elle se repent.

regrets, est ce que nous nommons *repentir*.

§. 6. (*a*) Le repentir dont elle fait souvent l'expérience, lui apprend combien il lui importe de délibérer avant de se déterminer.

§. 7. (*b*) Lorsqu'elle a plusieurs desirs, elle les considere donc par les moyens de les satisfaire, par les obstacles à surmonter, par les plaisirs de la jouissance, et par les peines auxquelles elle peut être exposée : elle les compare sous chacun de ses égards. La réflexion tient la balance ; et au-lieu de chercher l'objet qui offre le plaisir le plus vif, elle observe celui où il y a le plus de plaisir avec le moins de peine, et qui ôtant toute occasion au repentir, peut contribuer au plus grand bonheur ; car le motif qui porte notre Statue à délibérer, ce n'est pas de jouir des plus vives sensations, c'est de faire des choix qui ne laissent point de regrets après eux.

§. 8. (*c*) Elle ne donne donc plus la préférence à l'objet qui promet les sentimens les plus agréables, comme elle faisoit quand

---

(*a*) Elle sent qu'il lui importe de délibérer.

(*b*) Elle délibere.

(*c*) Elle résiste à ses desirs.

l'expérience ne lui avoit point encore appris à en appréhender les suites. L'intérêt qu'elle a d'éviter la douleur, l'accoutume à résister à ses desirs : elle délibere, surmonte quelquefois ses passions, et préfere ce qu'elle desiroit moins.

§. 9. (*a*) Mais pour donner lieu à la délibération, il faut que les passions soient dans un degré qui laisse agir les facultés de l'ame. Leur violence pourroit être telle, que la Statue n'aura égard ni aux moyens qu'elle peut employer, ni aux obstacles à franchir, ni aux peines auxquelles elle s'expose : elle ne songera qu'au plaisir qu'elle desire, et elle en voudra jouir, quoi qu'il puisse arriver. Elle ne le comparera donc pas avec d'autres, pour découvrir s'il en est qui méritent la préférence, et par conséquent elle ne délibérera pas.

§. 10. (*b*) Ce cas seul excepté, elle aura toujours le pouvoir de délibérer. Il suffit pour cela de lui supposer quelque connoissance

---

(*a*) Les passions violentes lui enlevent seules le pouvoir de délibérer.

(*b*) Dans tout autre cas elle tient ce pouvoir des connoissances qu'elle a acquises.

des objets, parmi lesquels elle doit choisir; il suffit que l'expérience lui ait fait voir une partie des avantages et des inconvéniens qui leur sont attachés.

Or quelles que soient ses connoissances, nous avons vu qu'elle en sait assez pour être sujette au repentir : elle en sait donc assez pour avoir occasion de délibérer.

Supposons qu'étant dans un lieu où elle trouve de quoi se nourrir, sans avoir rien à craindre, le goût qu'elle a pour un fruit l'engage à passer dans un autre où elle court des dangers, elle juge qu'il ne tenoit qu'à elle de rester où elle étoit, comme il dépend d'elle d'y retourner. Revenue dans ce premier lieu, le desir de ce fruit peut renaître. Alors elle balance le plaisir d'en manger avec le danger auquel il faut s'exposer ; elle délibere, et le desir vaincu est souvent l'effet de cette délibération. Son expérience lui confirme donc dans mille occasions qu'elle peut résister à ses desirs, et que lorsqu'elle a fait un choix, il étoit en son pouvoir de ne le pas faire.

§. 11. (*a*) Par conséquent il n'y a aucune

(*a*) Elle a en conséquence le pouvoir d'agir et de ne pas agir.

de ses actions, si elles les prend chacune à part, qu'elle ne puisse considérer comme n'ayant pas lieu, et par rapport à laquelle elle ne puisse se réduire au seul pouvoir. En effet, quand elle est en repos, elle est organisée comme quand elle marchoit: il ne lui manque rien de ce qui est nécessaire pour marcher. De même, quand elle est en mouvement, il ne lui manque rien de ce qu'il faut pour rester en repos. Voilà le pouvoir: il emporte deux idées; l'une, qu'on ne fait pas une chose; l'autre, qu'il ne manque rien pour la faire.

§. 12. (*a*) Dès que notre Statue se connoît un pareil pouvoir, elle se connoît libre; car la liberté n'est que le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait.

§. 13. (*b*) Mais ce seroit une absurdité à elle d'imaginer qu'elle peut se réduire au simple pouvoir, par rapport à deux actions contradictoires; qu'elle peut, par exemple, au même instant vouloir et ne pas vouloir, se promener et ne pas se promener. Le choix

---

(*a*) Elle est donc libre.

(*b*) Pouvoir qui n'est pas nécessaire à la Liberté.

entre ces actions est l'effet de sa liberté; mais elle est nécessairement, voulant ou ne voulant pas, se promenant ou ne se promenant pas.

§. 14. (*a*) Il ne faut donc pas demander en général si on a le pouvoir de vouloir et de ne pas vouloir; mais il faut demander si quand on veut, on a celui de ne pas vouloir; si et quand on ne veut pas, on a celui de vouloir.

§. 15. (*b*) Si on ne délibere pas, on ne choisit pas: on ne fait que suivre l'impression des objets. En pareil cas, la liberté ne sauroit encore avoir lieu.

Mais pour délibérer, il faut connoître les avantages et les inconvéniens d'obéir à ses desirs ou d'y résister; et la délibération, comme nous avons vu, suppose de l'expérience et des connoissances. La liberté en suppose donc également.

Si notre Statue ayant un besoin, ne connoissoit encore qu'un seul objet propre à la soulager, et ne prévoyoit aucun inconvé-

---

(*a*) Pouvoir qui constitue la Liberté.

(*b*) L'exercice de ce pouvoir suppose des connoissances,

nient à en jouir, elle s'y porteroit non-seulement sans délibérer, mais même sans en avoir le pouvoir ; car elle n'auroit pas de quoi délibérer : elle ne seroit donc pas libre. L'expérience lui montre-t-elle de nouveaux objets qui peuvent aussi la satisfaire ? elle a dans les avantages et les inconvéniens qu'elle y découvre de quoi délibérer : elle a donc tout ce qu'il faut pour examiner si elle se portera à ce qu'elle desiroit d'abord, ou si elle ne s'y portera pas ; si elle le voudra, ou si elle ne le voudra pas. Elle est libre.

Les connoissances la dégagent donc peu-à-peu de l'esclavage auquel ses besoins paroissent d'abord l'assujétir ; elles brisent les chaînes qui la tenoient dans la dépendance des objets, et lui apprennent à ne se livrer qu'avec choix, et qu'autant qu'elle croit trouver son bonheur.

§. 16. (*a*) Mais il faut remarquer que n'étant nécessaires à la liberté, que pour donner le pouvoir de délibérer, les moins exactes y contribuent aussi bien que les autres. Nous

(*a*) Les connoissances les plus exactes, font faire le meilleur usage de la Liberté.

n'en sommes donc pas moins libres pour avoir quelquefois des idées peu justes : notre conduite en est seulement moins sûre. Cherchons donc à acquérir toutes les connoissances nécessaires à notre état, afin de faire le meilleur usage possible de notre liberté. Dieu lui-même n'use si bien de la sienne, que parce que connoissant tout, il ne fait jamais que ce qui est le plus digne de lui.

§. 17. (*a*) La liberté ne consiste donc pas dans des déterminations indépendantes de l'action des objets, et de toute influence des connoissances que nous avons acquises. Il faut bien que nous dépendions des objets par l'inquiétude que nous cause leur privation, puisque nous avons des besoins ; et il faut bien encore que nous nous réglions d'après notre expérience sur le choix de ce qui peut nous être utile, puisque c'est elle seule qui nous instruit à cet égard. Si nous voulions une chose indépendamment des connoissances que nous en avons, nous la voudrions, quoique persuadés qu'elle ne peut que nous nuire. Nous voudrions notre mal pour notre mal ; ce qui est impossible.

(*a*) Dépendance qui n'est pas contraire à la Liberté.

§. 18. (*a*) La liberté consiste donc dans des déterminations qui, en supposant que nous dépendons toujours par quelque endroit de l'action des objets, sont une suite des délibérations que nous avons faites, ou que nous avons eu le pouvoir de faire.

Confiez la conduite d'un vaisseau à un homme qui n'a aucune connoissance de la navigation, le vaisseau sera le jouet des vagues : mais un pilote habile en saura suspendre, arrêter la course ; avec un même vent, il en saura varier la direction, et ce n'est que dans la tempête que le gouvernail cessera d'obéir à sa main. Voilà l'image de l'homme.

Le mal-aise dans son origine est un souffle léger, qui peut devenir un aquilon furieux. Tant qu'on ne connoît pas ce qu'on a à craindre, on en suit toute l'impression, on lui obéit : instruit au contraire par l'expérience, on dirige ses mouvemens. on les suspend, on jette l'ancre. Il n'y a plus que des passions violentes qui puissent enlever cet empire.

(*a*) En quoi consiste la Liberté.

Fin de la Dissertation.

RÉPONSE

RÉPONSE.

A un reproche qui m'a été fait sur le projet exécuté dans le Traité des Sensations.

Ce projet n'est pas neuf, m'a-t-on dit; il est proposé dans la Lettre sur les sourds et muets, imprimée en 1751.

Je conviens que l'auteur de cette Lettre propose de décomposer un homme; mais il y avoit déjà long-tems que mademoiselle Ferrand m'avoit communiqué cette idée. Plusieurs personnes savoient même que c'étoit-là l'objet d'un traité auquel je travaillois, et l'auteur de la Lettre sur les sourds et muets ne l'ignoroit pas.

Cependant, conduit à cette idée par ses propres réflexions, il a pu la regarder comme à lui. « L'idée, dit-il, du muet de convention, » ou celle d'ôter la parole à un homme pour » s'éclairer sur la formation du langage; » cette idée, dis-je, un peu généralisée, m'a » conduit à considérer l'homme distribué en

» autant d'êtres distincts et séparés qu'il a de » sens, *page* 226 ».

Il seroit bien plus aisé d'expliquer cette rencontre, que de dire pourquoi ce sujet n'a pas été traité plutôt. Il semble que la décomposition de l'homme auroit dû se présenter à l'esprit de tous les métaphysiciens. Quoi qu'il en soit, l'auteur de la lettre en question est trop riche de ses propres idées, pour être soupçonné d'avoir besoin de celles des autres. Il se distingue également par la nouveauté de ses vues, par la finesse de ses réflexions, et par le coloris de son style; et je dois seul me déclarer plagiaire, si c'est l'être que de m'approprier des idées qu'on m'a abandonnées, et dont on ne vouloit faire aucun usage.

Au reste, si nous avons eu à-peu-près le même objet, nous ne nous sommes pas rencontrés dans les observations que nous avons faites. Le lecteur jugera des unes et des autres; et pour lui en faciliter les moyens, je vais transcrire tout ce que dit à ce sujet l'auteur de la Lettre sur les sourds et muets.

« Mon idée, dit-il, seroit donc de décom- » poser pour ainsi dire un homme, et de » considérer ce qu'il tient de chacun des sens

» qu'il possede. Je me souviens d'avoir été
» quelquefois occupé de cette espece d'ana-
» tomie métaphysique, et je trouvois que de
» tous les sens l'œil étoit le plus superficiel,
» l'oreille le plus orgueilleux, l'odorat le plus
» voluptueux, le goût le plus superstitieux
» et le plus inconstant, le toucher le plus
» profond et le plus philosophe. Ce seroit,
» à mon avis, une société plaisante que celle
» de cinq personnes dont chacune n'auroit
» qu'un sens; il n'y pas de doute que ces
» gens-là ne se traitassent tous d'insensés, et
» je vous laisse à penser avec quel fonde-
» ment. C'est-là pourtant une image de ce qui
» arrive à tout moment dans le monde; on
» n'a qu'un sens, et l'on juge de tout. Au
» reste, il y a une observation singuliere à
» faire sur cette société de cinq personnes,
» dont chacune ne jouiroit que d'un sens;
» c'est que par la facilité qu'elles auroient
» d'abstraire, elles pourroient toutes être
» géometres, s'entendre à merveille, et ne
» s'entendre qu'en géométrie. Mais je re-
» viens.... *p.* 22....25.

» Vous ne concevez pas, dites-vous,
» (*p.* 250, *au commencement d'une seconde Lettre*
» *qui donne des éclaircissemens sur la premiere*)

» comment dans la distribution singuliere » d'un homme distribué en autant de parties » pensantes que nous avons de sens, il arri- » veroit que chaque sens devînt géometre, » et qu'il se formât jamais entre les cinq » sens une société où l'on parleroit de tout, » et où l'on ne s'entendroit qu'en géométrie. » Je vais tâcher d'éclaircir cet endroit; car » toutes les fois que vous aurez de la peine » à m'entendre, je dois penser que c'est » ma faute.

» L'odorat voluptueux n'aura pu s'arrêter » sur des fleurs, l'oreille délicate être frap- » pée des sons, l'œil prompt et rapide se » promener sur différens objets, le goût » inconstant et capricieux changer de sa- » veurs, le toucher pesant et matériel s'ap- » puyer sur des solides, sans qu'il reste à » chacun de ces observateurs la mémoire ou » la conscience d'une, de deux, trois, qua- » tre, etc. perceptions différentes; ou celles » de la même perception une, deux, trois, » quatre fois réitérées, et par conséquent la » notion des nombres *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, » etc. Les expériences fréquentes qui nous » constatent l'existence des êtres ou de leurs » qualités sensibles, nous conduisent en

» même-tems à la notion abstraite des nombres ; et quand le toucher, par exemple, » dira, *j'ai saisi deux globes*, *un cylindre ;* de » deux choses l'une, ou il ne s'entendra » pas, ou avec la notion de globe et de cylindre, il aura celle des nombres *un* et *deux*, » qu'il pourra séparer par abstraction des » corps auxquels il les appliquoit, et se former un objet de méditation et de calculs ; » de calculs arithmétiques, si les symboles » de ses notions numériques ne désignent » ensemble ou séparément qu'une collection » d'unités déterminée ; de calculs algébriques, si plus généraux ils s'étendent chacun indéterminément à toute collection » d'unités.

» Mais la vue, l'odorat et le goût sont capables des mêmes progrès scientifiques. Nos » sens distribués en autant d'êtres pensans, » pourroient donc s'élever tous aux spéculations les plus sublimes de l'arithmétique » et de l'algebre, sonder les profondeurs de » l'analyse, se proposer entr'eux les problèmes les plus compliqués sur la nature des » équations et les résoudre, comme s'ils » étoient des diophantes. C'est peut-être ce » que fait l'huitre dans sa coquille.

» Quoi qu'il en soit, il s'ensuit que les ma-
» thématiques pures entrent dans notre ame
» par tous les sens, et que les notions abs-
» traites nous devoient être bien familieres.
» Cependant, ramenés sans cesse par nos
» besoins et par nos plaisirs, de la sphere
» des abstractions vers les êtres réels; il est
» à présumer que nos sens personnifiés ne
» feroient pas une longue conversation, sans
» rejoindre les qualités des êtres à la notion
» abstraite des nombres. Bientôt l'œil biga-
» rera son discours et ses calculs de couleurs,
» et l'oreille dira de lui, *voilà sa folie qui le*
» *tient*; le goût, *c'est grand dommage*; l'odorat,
« *il entend l'analyse à merveille*; et le toucher,
» *mais il est fou à lier, quand il en est sur ses cou-*
» *leurs*. Ce que j'imagine de l'œil, convient
» également aux quatre autres sens. Ils se
» trouveront tous un ridicule; et pourquoi
» nos sens ne feroient-ils pas séparés ce
» qu'ils font bien quelquefois réunis?

» Mais les notions des nombres ne seront
» pas les seules qu'ils auront communes.
» L'odorat devenu géometre, et regardant
» la fleur comme un centre, trouvera la loi
» selon laquelle l'odeur s'affoiblit en s'en éloi-
» gnant; et il n'y en a pas un des autres qui

» ne puisse s'élever sinon au calcul, du moins
» à la notion des *intensités* et des *rémissions*.
» On pourroit former une table assez cu-
» rieuse des qualités sensibles et de notions
» abstraites, communes et particulières à
» chacun des sens ; mais ce n'est pas ici mon
» affaire. Je remarquerai seulement que plus
» un sens seroit riche, plus il auroit des notions
» particulieres, et plus il paroîtroit extra-
» vagant aux autres. Il traiteroit ceux-ci
» d'êtres bornés ; mais en revanche, ces êtres
» bornés le prendroient sérieusement pour
» un fou. Que le plus sot d'entr'eux se croi-
» roit infailliblement le plus sage. Qu'un sens
» ne seroit gueres contredit, que sur ce qu'il
» sauroit le mieux. Qu'ils seroient presque
» toujours quatre contre un ; ce qui doit
» donner bonne opinion des jugemens de la
» multitude. Qu'au lieu de faire de nos sens
» personnifiés une société de cinq personnes,
» si on en compose un peuple, ce peuple se
» divisera nécessairement en cinq sectes,
» la secte des yeux, celle des nez, la secte
» des palais, celle des oreilles, et la secte
» des mains. Que ces sectes auront toutes la
» même origine, l'ignorance et l'intérêt. Que
» l'esprit d'intolérance et de persécution se

» glissera bientôt entr'elles. Que les yeux » seront condamnés aux petites maisons, » comme des visionnaires ; les nez regardés » comme des imbéciles, les palais évités » comme des gens insupportables par leurs » caprices et leur fausse délicatesse, les » oreilles détestées pour leur curiosité et leur » orgueil, et les mains méprisées pour leur » matérialisme ; et que si quelque puissance » supérieure secondoit les intentions droites » et charitables de chaque parti, en un ins- » tant la nation entiere seroit exterminée ».

EXTRAIT RAISONNÉ DU TRAITÉ DES SENSATIONS.

Le principal objet de cet ouvrage est de faire voir comment toutes nos connoissances et toutes nos facultés viennent des sens, ou pour parler plus exactement des sensations : car dans le vrai les sens ne sont que cause occasionnelle. Ils ne sentent pas, c'est l'ame seule qui sent à l'occasion des organes ; et c'est des sensations qui la modifient, qu'elle tire toutes ses connoissances et toutes ses facultés.

Cette recherche peut infiniment contribuer aux progrès de l'art de raisonner ; elle le peut seule développer jusques dans ses premiers principes. En effet, nous ne découvrirons pas une maniere sure de conduire constamment nos pensées, si nous ne savons pas comment elles se sont formées. Qu'attend-on de ces phi-

losophes qui ont continuellement recours à un instinct qu'ils ne sauroient définir ? Se flattera-t-on de tarir la source de nos erreurs, tant que notre ame agira aussi mystérieusement ? Il faut donc nous observer dès les premieres sensations que nous éprouvons ; il faut démêler la raison de nos premieres opérations, remonter à l'origine de nos idées, en développer la génération, les suivre jusqu'aux limites que la nature nous a prescrites : en un mot, il faut, comme le dit Bacon, renouveler tout l'entendement humain.

Mais, objectera-t-on, tout est dit, quand on a répété d'après Aristote, que nos connoissances viennnent des sens. Il n'est point d'homme d'esprit qui ne soit capable de faire ce développement que vous croyez si nécessaire, et rien n'est si inutile que de s'appesantir avec Locke sur ces détails. Aristote montre bien plus de génie, lorsqu'il se contente de renfermer tout le système de nos connoissances dans une maxime générale.

Aristote, j'en conviens, étoit un des plus grands génies de l'antiquité ; et ceux qui font cette objection, ont sans doute beaucoup d'esprit. Mais pour se convaincre combien les reproches qu'ils font à Locke sont peu fondés,

et combien il leur seroit utile d'étudier ce philosophe au-lieu de le critiquer, il suffit de les entendre raisonner, ou de lire leurs ouvrages, s'ils ont écrit sur des matieres philosophiques.

Si ces hommes joignoient à une méthode exacte beaucoup de clarté, beaucoup de précision, ils auroient quelque droit de regarder comme inutiles les efforts que fait la métaphysique, pour connoître l'esprit humain : mais on pourroit bien les soupçonner de n'estimer si fort Aristote, qu'afin de pouvoir mépriser Locke; et de ne mépriser celui-ci, que dans l'espérance de jeter du mépris sur des écrivains plus modernes.

Il y a long-tems qu'on dit que toutes nos connoissances sont originaires des sens. Cependant les Péripatéticiens étoient si éloignés de connoître cette vérité, que malgré l'esprit que plusieurs d'entr'eux avoient en partage, ils ne l'ont jamais su développer, et qu'après plusieurs siecles, c'étoit encore une découverte à faire.

Souvent un philosophe se déclare pour la vérité sans la connoître : tantôt il obéit au torrent, il suit l'opinion du grand nombre : tantôt plus ambitieux que docile, il résiste,

il combat, et quelquefois il parvient à entraîner la multitude.

C'est ainsi que se sont formées presque toutes les sectes : elles raisonnoient souvent au hasard ; mais il falloit bien que quelques-unes eussent raison, puisqu'elles se contredisoient.

J'ignore quel a été le motif d'Aristote, lorsqu'il a avancé son principe sur l'origine de nos connoissances. Mais ce que je sais, c'est qu'il ne nous a laissé aucun ouvrage où ce principe soit développé, et que d'ailleurs il cherchoit à être en tout contraire aux opinions de Platon.

Immédiatement après Aristote vient Locke; car il ne faut pas compter les autres philosophes qui ont écrit sur le même sujet. Cet Anglois y a sans doute répandu beaucoup de lumiere ; mais il y a encore laissé de l'obscurité. Nous verrons que la plupart des jugemens qui se mêlent à toutes nos sensations lui ont échappés ; qu'il n'a pas connu combien nous avons besoin d'apprendre à toucher, à voir, à entendre, etc. ; que toutes les facultés de l'ame lui ont paru des qualités innées, et qu'il n'a pas soupçonné qu'elles pourroient tirer leur origine de la sensation même.

Il étoit si loin d'embrasser dans toute son étendue le système de l'homme, que sans Molineux peut-être n'eût-il jamais eu occasion de remarquer qu'il se mêle des jugemens aux sensations de la vue. Il nie expressément qu'il en soit de même des autres sens. Il croyoit donc que nous nous servons de ceux-ci naturellement par une espece d'instinct, sans que la réflexion ait contribué à nous en donner l'usage.

M. de Buffon, qui a tenté de faire l'histoire de nos pensées, suppose tout d'un coup dans l'homme qu'il imagine des habitudes qu'il auroit dû lui faire acquérir. Il n'a pas connu par quelle suite de jugemens chaque sens se développe. Il dit que dans les animaux l'odorat est le premier, que seul il leur tiendroit lieu de tous les autres, et que dès les premiers instans, avant par conséquent d'avoir reçu des leçons du toucher, il détermine et dirige tous leurs mouvemens.

Le traité des sensations est le seul ouvrage où l'on ait dépouillé l'homme de toutes ses habitudes. En observant le sentiment dans sa naissance, on y démontre comment nous acquérons l'usage de nos facultés; et ceux qui auront bien saisi le système de nos sensations, conviendront qu'il n'est plus nécessaire d'avoir

recours aux mots vagues distinct, de mouvement machinal, et autres semblables.

Mais pour remplir l'objet de cet ouvrage, il falloit absolument mettre sous les yeux le principe de toutes nos opérations : aussi ne le perd-on jamais de vue. Il suffira de l'indiquer dans cet extrait.

Si l'homme n'avoit aucun intérêt à s'occuper de ses sensations, les impressions que les objets feroient sur lui passeroient comme des ombres, et ne laisseroient point de traces. Après plusieurs années, il seroit comme le premier instant, sans avoir acquis aucune connoissance, et sans avoir d'autres facultés que le sentiment. Mais la nature de ses sensations ne lui permet pas de rester enseveli dans cette léthargie. Comme elles sont nécessairement agréables ou désagréables, il est intéressé à chercher les unes, et à se dérober aux autres; et plus le contraste des plaisirs et des peines a de vivacité, plus il occasionne d'action dans l'ame.

Alors la privation d'un objet que nous jugeons nécessaire à notre bonheur, nous donne ce mal-aise, cette inquiétude que nous nommons *besoin*, et d'où naissent les désirs. Ces besoins se répetent suivant les circons-

tances, souvent même il s'en forme de nouveaux, et c'est-là ce qui développe nos connoissances et nos facultés.

Locke est le premier qui ait remarqué que l'inquiétude causée par la privation d'un objet, est le principe de nos déterminations. Mais il fait naître l'inquiétude du desir, et c'est précisément le contraire : il met d'ailleurs entre le desir et la volonté plus de différence qu'il n'y en a en effet; enfin il ne considere l'influence de l'inquiétude, que dans un homme qui a l'usage de tous ses sens, et l'exercice de toutes ses facultés.

Il restoit donc à démontrer que cette inquiétude est le premier principe qui nous donne les habitudes de toucher, de voir, d'entendre, de sentir, de goûter, de comparer, de juger, de réfléchir, de desirer, d'aimer, de haïr, de craindre, d'espérer, de vouloir; que c'est par elle, en un mot, que naissent toutes les habitudes de l'ame et du corps.

Pour cela il étoit nécessaire de remonter plus haut que n'a fait ce philosophe. Mais dans l'impuissance où nous sommes d'observer nos premieres pensées et nos premiers mouvemens, il falloit deviner, et par conséquent, il falloit faire différentes suppositions.

Cependant, ce n'étoit pas encore assez de remonter à la sensation. Pour découvrir le progrès de toutes nos connoissances et de toutes nos facultés, il étoit important de démêler ce que nous devons à chaque sens, recherche qui n'avoit point encore été tentée. De-là se sont formées les quatre parties du Traité des sensations.

La premiere, qui traite des sens qui par eux-mêmes ne jugent pas des objets extérieurs.

La seconde, du toucher ou du seul sens qui juge par lui-même des objets extérieurs.

La troisieme, comment le toucher apprend aux autres sens à juger des objets extérieurs.

La quatrieme, des besoins, des idées et de l'industrie d'un homme isolé qui jouit de tous ses sens.

Cette exposition montre sensiblement que l'objet de cet ouvrage est de faire voir quelles sont les idées que nous devons à chaque sens, et comment, lorsqu'ils se réunissent, ils nous donnent toutes les connoissances nécessaires à notre conservation.

C'est donc des sensations que naît tout le système de l'homme : système complet, dont toutes les parties sont liées, et se soutiennent mutuellement. C'est un enchaînement

ment de vérités : les premieres observations préparent celles qui les doivent suivre, les dernieres confirment celles qui les ont précédées. Si, par exemple, en lisant la premiere partie, on commence à penser que l'œil pourroit bien ne point juger par lui-même des grandeurs, des figures, des situations et des distances, on est tout-à-fait convaincu lorsqu'on apprend dans la troisieme, comment le toucher lui donne toutes ces idées.

Si ce système porte sur des suppositions, toutes les conséquences qu'on en tire sont attestées par notre expérience. Il n'y a point d'homme, par exemple, borné à l'odorat, un pareil animal ne sauroit veiller à sa conservation ; mais pour la vérité des raisonnemens que nous avons faits en l'observant, il suffit qu'un peu de réflexion sur nous-mêmes nous fasse reconnoître que nous pourrions devoir à l'odorat toutes les idées et toutes les facultés que nous découvrons dans cet homme, et qu'avec ce seul sens, il ne nous seroit pas possible d'en acquérir d'autres. On auroit pu se contenter de considérer l'odorat en faisant abstraction de la vue, de l'ouïe, du goût et du toucher : si on a imaginé des

suppositions, c'est parce qu'elles rendent cette abstraction plus facile.

Précis de la premiere Partie.

Locke distingue deux sources de nos idées, les sens et la réflexion. Il seroit plus exact de n'en reconnoître qu'une, soit parce que la réflexion n'est dans son principe que la sensation même, soit parce qu'elle est moins la source des idées que le canal par lequel elles découlent des sens.

Cette inexactitude, quelque légere qu'elle paroisse, répand beaucoup d'obscurité dans son système : car elle le met dans l'impuissance d'en développer les principes. Aussi ce philosophe se contente-t-il de reconnoître que l'ame apperçoit, pense, doute, croit, raisonne, connoît, veut, réfléchit ; que nous sommes convaincus de l'existence de ces opérations, parce que nous les trouvons en nous-mêmes, et qu'elles contribuent aux progrès de nos connoissances : mais il n'a pas senti la nécessité d'en découvrir le principe et la génération, il n'a pas soupçonné qu'elles pourroient n'être que des habitudes acquises ; il paroît les avoir regardées comme quelque

chose d'inné, et il dit seulement qu'elles se perfectionnent par l'exercice.

J'essayai en 1746 de donner la génération des facultés de l'ame. Cette tentative parut neuve et eut quelque succès, mais elle le dut à la maniere obscure dont je l'exécutai. Car tel est le sort des découvertes sur l'esprit humain : le grand jour dans lequel elles sont exposées les fait paroître si simples, qu'on lit des choses dont on n'avoit jamais eu aucun soupçon, et qu'on croit cependant ne rien apprendre.

Voilà le défaut du traité des sensations. Lorsqu'on a lu dans l'exorde le *jugement*, *la réflexion*, *les passions*, *toutes les opérations de l'ame*, *en un mot*, *ne sont que la sensation même qui se transforme différemment*, on a cru voir un paradoxe dénué de toute espece de preuve ; mais à peine la lecture de l'ouvrage a-t-elle été achevée, qu'on a été tenté de dire, *c'est une vérité toute simple*, *et personne ne l'ignoroit*. Bien des lecteurs n'ont pas résisté à la tentation.

Cette vérité est le principal objet de la premiere partie du traité des sensations. Mais comme elle peut être démontrée en considérant tous nos sens à-la-fois, je ne les sépa-

rerai pas dans ce moment, et ce sera une occasion de la présenter dans un nouveau jour.

Si une multitude de sensations se font à-la-fois avec le même degré de vivacité, ou à-peu-près, l'homme n'est encore qu'un animal qui sent : l'expérience seule suffit pour nous convaincre qu'alors la multitude des impressions ôte toute action à l'esprit.

Mais ne laissons subsister qu'une seule sensation, ou même sans retrancher entierement les autres, diminuons-en seulement la force; aussi-tôt l'esprit est occupé plus particulierement de la sensation qui conserve toute sa vivacité, et cette sensation devient attention sans qu'il soit nécessaire de supposer rien de plus dans l'ame.

Je suis, par exemple, peu attentif à ce que je vois, je ne le suis même point du tout, si tous mes sens assaillissent mon ame de toute part; mais les sensations de la vue deviennent attention dès que mes yeux s'offrent seuls à l'action des objets. Cependant les impressions que j'éprouve peuvent être alors, et sont quelquefois si étendues, si variées et en si grand nombre, que j'apperçois une infinité de choses, sans être attentif à aucune;

mais à peine j'arrête la vue sur un objet, que les sensations particulieres que j'en reçois sont l'attention même que je lui donne. Ainsi une sensation est attention, soit parce qu'elle est seule, soit parce qu'elle est plus vive que toutes les autres.

Qu'une nouvelle sensation acquiere plus de vivacité que la premiere, elle deviendra à son tour attention.

Mais plus la premiere a eu de force, plus l'impression qu'elle a faite se conserve. L'expérience le prouve.

Notre capacité de sentir se partage donc entre la sensation que nous avons eue et celle que nous avons; nous les appercevons à-la-fois toutes deux, mais nous les appercevons différemment: l'une nous paroît passée, l'autre nous paroît actuelle.

Appercevoir ou sentir ces deux sensations, c'est la même chose: or, ce sentiment prend le nom de *sensation*, lorsque l'impression se fait actuellement sur les sens, et il prend celui de *mémoire*, lorsqu'elle s'y est faite, et qu'elle ne s'y fait plus. La mémoire n'est donc que la sensation transformée.

Par-là, nous sommes capables de deux

attentions ; l'une s'exerce par la mémoire, et l'autre par les sens.

Dès qu'il y a double attention, il y a comparaison ; car être attentif à deux idées ou les comparer, c'est la même chose. Or, on ne peut les comparer sans appercevoir entr'elles quelque différence ou quelque ressemblance : appercevoir de pareils rapports, c'est *juger*. Les actions de comparer et de juger ne sont donc que l'attention même : c'est ainsi que la sensation devient successivement attention, comparaison, jugement.

Les objets que nous comparons ont une multitude de rapports, soit parce que les impressions qu'ils font sur nous sont tout-à-fait différentes, soit parce qu'elles different seulement du plus au moins, soit parce qu'étant semblables, elles se combinent bien différemment dans chacun. En pareil cas, l'attention que nous leur donnons enveloppe d'abord toutes les sensations qu'ils occasionnent. Mais cette attention étant aussi partagée, nos comparaisons sont vagues, nous ne saisissons que des rapports confus, nos jugemens sont imparfaits ou mal assurés : nous sommes donc obligés de porter notre

attention d'un objet sur l'autre, en considérant séparément leurs qualités. Après avoir, par exemple, jugé de leur couleur, nous jugeons de leur figure, pour juger ensuite de leur grandeur; et parcourant de la sorte toutes les sensations qu'ils font sur nous, nous découvrons par une suite de comparaisons et de jugemens les rapports qui sont entr'eux, et le résultat de ces jugemens est l'idée que nous nous formons de chacun. L'attention ainsi conduite est comme une lumiere qui réfléchit d'un corps sur un autre, pour les éclairer tous deux, et je l'appelle *réflexion*. La sensation après avoir été attention, comparaison, jugement, devient donc encore la réflexion même.

En voilà assez pour donner une idée de la maniere dont les facultés de l'entendement sont développées dans le Traité des sensations, et pour faire voir que ce n'est pas l'envie de généraliser qui a fait dire qu'elles naissent toutes d'une même origine. C'est-là un système qui s'est en quelque sorte fait tout seul, et il n'en est que plus solidement établi. J'ajouterai un mot pour rendre également sensible la génération des facultés de la volonté.

Les choses que nous sentons davantage, sont quelquefois celles que nous avons le plus de peine à expliquer : ce que nous appelons *desir* en est un exemple. Mallebranche le définit *le mouvement de l'ame*, et il parle en cela comme tout le monde. Il n'arrive que trop souvent aux philosophes de prendre une métaphore pour une notion exacte. Locke cependant est à l'abri de ce reproche ; mais en voulant définir le desir, il l'a confondu avec la cause qui le produit. *L'inquiétude* (1), dit-il, *qu'un homme ressent en lui-même par l'absence d'une chose qui lui donneroit du plaisir si elle étoit présente, c'est ce qu'on nomme desir.* On sera bientôt convaincu que le desir est autre chose que cette inquiétude.

Il n'y a de sensations indifférentes que par comparaison ; chacune est en elle-même agréable ou désagréable : sentir et ne pas se sentir bien ou mal sont des expressions tout-à-fait contradictoires.

Par conséquent c'est le plaisir ou la peine qui occupant notre capacité de sentir, produit cette attention d'où se forment la mémoire et le jugement.

---

(1) Liv. 2, ch. 20, §. 6.

Nous ne saurions donc être mal ou moins bien que nous avons été, que nous ne comparions l'état où nous sommes avec ceux par où nous avons passé. Plus nous faisons cette comparaison, plus nous ressentons cette inquiétude qui nous fait juger qu'il est important pour nous de changer de situation : nous sentons le besoin de quelque chose de mieux. Bientôt la mémoire nous rappelle l'objet que nous croyons pouvoir contribuer à notre bonheur, et dans l'instant l'action de toutes nos facultés se détermine vers cet objet. Or cette action des facultés est ce que nous nommons *desir*.

Que faisons-nous en effet lorsque nous desirons ? nous jugeons que la jouissance d'un bien nous est nécessaire. Aussi-tôt notre réflexion s'en occupe uniquement. S'il est présent, nous fixons les yeux sur lui, nous tendons les bras pour le saisir. S'il est absent, l'imagination le retrace, et peint vivement le plaisir d'en jouir. Le desir n'est donc que l'action des mêmes facultés qu'on attribue à l'entendement, et qui étant déterminée vers un objet par l'inquiétude que cause sa privation, y détermine aussi l'action des facultés du corps. Or du desir naissent les passions,

l'amour, la haine, l'espérance, la crainte, la volonté : tout cela n'est donc encore que la sensation transformée.

On verra le détail de ces choses dans le Traité des sensations. On y explique comment en passant de besoin en besoin, de desir en desir, l'imagination se forme, les passions naissent, l'ame acquiert d'un moment à l'autre plus d'activité, et s'éleve de connoissances en connoissances.

C'est sur-tout dans la premiere partie qu'on s'applique à démontrer l'influence des plaisirs et des peines. On ne perd point de vue ce principe dans le cours de l'ouvrage, et on ne suppose jamais aucune opération dans l'ame de la Statue, aucun mouvement dans son corps, sans indiquer le motif qui la détermine.

On a eu encore pour objet dans cette premiere partie de considérer séparément et ensemble l'odorat, l'ouïe, le goût et la vue ; et une vérité qui se présente d'abord, c'est que ces sens ne nous donnent par eux-mêmes aucune connoissance des objets extérieurs. Si les philosophes ont cru le contraire ; s'ils se sont trompés jusqu'à supposer que l'odorat pourroit seul régler les mouvemens des

animaux, c'est que faute d'avoir analysé les sensations, ils ont pris pour l'effet d'un seul sens des actions auxquelles plusieurs concourent.

Un être borné à l'odorat ne sentiroit que lui dans les sensations qu'il éprouveroit. Présentez-lui des corps odoriférans, il aura le sentiment de son existence; ne lui en offrez point, il ne se sentira pas. Il n'existe à son égard que par les odeurs, que dans les odeurs; il se croit, et il ne peut se croire que les odeurs mêmes.

On a peu de peine à reconnoître cette vérité quand il ne s'agit que de l'odorat et de l'ouïe; mais l'habitude de juger à la vue des grandeurs, des figures, des situations et des distances, est si grande, qu'on n'imagine pas comment il y auroit eu un tems où nous aurions ouvert les yeux, sans voir comme nous voyons.

Il n'étoit pas difficile de prévenir les mauvais raisonnemens que le préjugé feroit faire à ce sujet, puisque j'en avois fait moi-même dans l'*Essai sur l'origine des connoissances humaines*. On n'a pas cru devoir y répondre dans le Traité des sensations; c'eût été se perdre dans des détails qui auroient fatigué les lec-

teurs intelligens. On a pensé que les réflexions qui avoient été faites sur l'odorat et sur l'ouïe, pourroient écarter toutes les préventions où l'on est sur la vue. En effet, il suffiroit pour cela de raisonner conséquemment; mais ce n'est pas demander peu de chose, quand on a des préjugés à combattre.

Si l'odorat et l'ouïe ne donnent aucune idée des objets extérieurs, c'est que par eux-mêmes bornés à modifier l'ame, ils ne lui montrent rien au-dehors. Il en est de même de la vue : l'extrémité du rayon qui frappe la rétine produit une sensation, mais cette sensation ne se rapporte pas d'elle-même à l'autre extrémité du rayon ; elle reste dans l'œil, elle ne s'étend point au-delà, et l'œil est alors dans le même cas qu'une main, qui, au premier moment qu'elle toucheroit, saisiroit le bout d'un bâton. Il est évident que cette main ne connoîtroit que le bout qu'elle tiendroit : elle ne sauroit encore rien découvrir de plus dans sa sensation. Le chapitre VIII de la IIe partie du Traité des sensations a été fait pour montrer combien cette comparaison est juste, et pour préparer à ce qui restoit à dire sur la vue.

Mais, dira-t-on, l'œil n'a pas besoin d'ap-

prendre du toucher à distinguer les couleurs : il voit donc au moins en lui-même des grandeurs et des figures. Si, par exemple, on lui présente une sphere rouge sur un fond blanc, il discernera les limites de la sphere.

Je réponds que les couleurs sont des modifications simples de l'ame, comme les odeurs, les sons, le chaud, le froid. Aucune de ces sensations ne porte avec elle l'idée de l'étendue ; et si les couleurs peignent des grandeurs à nos yeux, ce n'est qu'après que le toucher nous a appris à les rapporter au-dehors, et à les étendre sur des surfaces.

Rien n'est plus difficile, ajoute-t-on, *que d'expliquer comment le toucher s'y prendroit pour enseigner à l'œil à appercevoir, si l'usage de ce dernier organe étoit absolument impossible sans le secours du premier ;* et c'est-là une des raisons qui font croire que l'œil voit par lui-même des grandeurs et des figures (1). Mais cela sera expliqué, lorsque je rendrai compte de la troisieme partie.

Enfin le dernier objet de la premiere partie, c'est de montrer l'étendue et les bornes du

(1) Lettre sur les aveugles, p. 171.

discernement des sens dont elle traite. On y voit comment la Statue bornée à l'odorat a des idées particulieres, des idées abstraites, des idées de nombre ; quelle sorte de vérités particulieres et générales elle connoît, quelles notions elle se fait du possible et de l'impossible, et comment elle juge de la durée par la succession des sensations.

On y traite de son sommeil, de ses songes, et de son *moi*, et on démontre qu'elle a avec un seul sens le germe de toutes nos facultés.

De-là on passe à l'ouïe, au goût, à la vue. On laisse au lecteur le soin de leur appliquer les observations qui ont été faites sur l'odorat : on ne s'arrête que sur ce qui leur est particulier, ou si l'on se permet quelques répétitions, c'est pour rappeler des principes, qui, étant mis de tems en tems sous les yeux, facilitent l'intelligence de tout le système.

Il me suffit d'indiquer ces détails, parce qu'ils sont développés par une suite d'analyses, dont un extrait ne donneroit qu'une idée fort imparfaite.

Précis de la seconde Partie.

D'un côté toutes nos connoissances vien-

nent des sens, de l'autre nos sensations ne sont que nos manieres d'être. Comment donc pouvons-nous voir des objets hors de nous ? En effet, il semble que nous ne devrions voir que notre ame modifiée différemment.

Je ne connois point de philosophe qui ait résolu ce problême. Aucun n'en a fait la tentative, et M. d'Alembert est le premier qui l'ait proposé. « C'est à eux, dit-il, (aux métaphysiciens) à déterminer, s'il est possible, » quelle gradation observe notre ame dans le » premier pas qu'elle fait hors d'elle-même, » poussée pour ainsi dire, et retenue tout-à-» la-fois par une foule de perceptions, qui » d'un côté l'entraînent vers les objets extérieurs, et qui de l'autre n'appartenant proprement qu'à elle, semblent lui circonscrire » un espace étroit, dont elles ne lui permettent pas de sortir (1) ».

On n'aura pas de peine à croire qu'une

(1) Encycl., disc. prélim., p. 2 ; et Mélanges de littérat., t. 1, p. 9. « Mais comment, dit encore M. d'Alembert, » Dict. Encycl., art. *corps*, notre ame s'élance-t-elle, » pour ainsi dire, hors d'elle-même, pour arriver aux » corps ? comment expliquer ce passage : *Hoc opus, » hic labor est ?* »

découverte n'a pas été faite, lorsque l'auteur du Discours préliminaire de l'encyclopédie n'en a pas connoissance, et qu'il la regarde au contraire comme une chose si difficile, qu'il en révoque en doute le succès. Mais il appercevoit trop bien la difficulté pour ne pas trouver la solution, s'il avoit eu occasion de s'occuper de ce problème, comme de beaucoup d'autres où il a réussi. Il n'avoit qu'à analyser les sensations de l'ame, et il auroit découvert aisément celles qui l'entraînent au-dehors, et celles qui la retiennent en elle-même.

Nous avons prouvé qu'avec les sensations de l'odorat, de l'ouïe, du goût et de la vue, l'homme se croiroit odeur, son, saveur, couleur, et qu'il ne prendroit aucune connoissance des objets extérieurs. Il nous reste à faire l'analyse des sensations du toucher.

Considérons donc un homme qui commenceroit d'exister. Tant qu'il restera immobile, il n'éprouvera que les sensations que l'air environnant peut lui donner. Il aura chaud ou froid; il aura du plaisir ou de la douleur. Mais ce ne sont encore là que des modifications qui restent, pour ainsi dire, concentrées dans son ame. Il n'apprendra point

point d'elles s'il y a un air qui l'environne, ni même s'il a un corps. Il ne sauroit former aucune sorte de soupçons sur tout cela; il est borné à ne sentir que lui, il ne peut sentir autre chose.

Sa main se meut, et se porte sur différens corps; aussi-tôt aux sensations de chaud et de froid se joint la sensation de solidité ou de résistance.

Dès que ces sensations sont réunies, cet homme ne peut plus se sentir, qu'il ne sente en même-tems quelqu'autre chose que lui: le chaud et le froid en continuant d'être des modifications de son ame, deviennent encore des modifications de quelque chose de solide. Dès-lors elles tiennent tout-à-la-fois à l'ame et aux objets qui lui sont extérieurs; elles se portent donc sur ces objets, et entraînent l'ame avec elles.

La sensation de solidité est donc la seule qui force cet homme de sortir hors de lui, et c'est à elle que commencent à son égard son corps, les objets et l'espace.

En effet, refusez-lui cette seule sensation, et accordez-lui toutes les autres, il ne prendra connoissance que de lui-même; il lui semblera qu'il est plusieurs choses à-la-fois: il

sentira qu'il se multiplie, qu'il se répete, qu'il se reproduit pour ainsi dire hors de lui-même. Il jugera qu'il est un, parce dans chaque sensation il reconnoît son moi; il jugera qu'il est multiple, parce que le moi varie d'une sensation à l'autre.

Voilà plusieurs sensations co-existantes, et c'est déjà une condition préalable au phénomene de l'étendue; mais ce n'est pas assez pour le produire. L'idée de l'étendue suppose non-seulement que plusieurs choses co-existent, elle suppose encore qu'elles se lient, se terminent mutuellement, et se circonscrivent. Or c'est une propriété que n'ont point les sensations auxquelles nous bornons cet homme : elles se présentent au contraire à lui comme isolées.

Mais si nous lui accordons le sentiment de solidité, aussi-tôt les manieres d'être résistent les unes aux autres : elles s'excluent, se terminent mutuellement, et cet homme sent en elles les différentes parties de son corps.

La sensation de solidité est interrompue ou continuée. Tant qu'elle n'est pas interrompue, la main rassemble et circonscrit dans un espace solide toutes les sensations qu'elle éprouve, et elle juge qu'elle touche

un seul corps : mais autant de fois la sensation de solidité est interrompue, autant la main circonscrit d'espaces solides dans lesquels elle réunit certaines sensations, et autant par conséquent elle distingue de corps différens.

C'est ainsi que forcés par le fondement de solidité à rapporter nos sensations au-dehors, nous produisons le phénomene de l'espace et des corps.

Voilà, je pense, la solution du problême proposé par M. d'Alembert. On ne l'auroit pas trouvée, si on n'avoit pas considéré séparément nos sens et nos sensations.

Au reste, M. d'Alembert n'examine cette question que par occasion. En pareil cas, on court risque de se tromper : comme on se contente de partir des idées reçues, on n'approfondit pas autant qu'on en seroit capable. C'est pourquoi le même philosophe qui a si bien vu la génération des sciences, a laissé échapper une chose bien plus aisée à voir, et qu'il a dit que (1) *n'y ayant aucun rapport entre chaque sensation et l'objet qui l'occa-*

(1) Disc. prél. de l'Encycl., p. 2; Mélanges, p. 8.

sionne, ou du moins auquel nous la rapportons, il ne paroît pas qu'on puisse trouver par le raisonnement de passage possible de l'un à l'autre; qu'il n'y a qu'une espece d'instinct plus sûr que la raison même, qui puisse nous faire franchir un si grand intervalle.

Il me semble que pour découvrir ce passage, il n'est pas nécessaire de raisonner; il suffit de toucher. Le sentiment de solidité ayant tout-à-la-fois deux rapports, l'un à nous et l'autre à quelque chose d'extérieur, est comme un point jeté entre l'ame et les objets; les sensations passent, et l'intervalle n'est rien.

La seconde partie du Traité des sensations expose cette vérité, en développant par degrés tous les sentimens que nous devons au toucher. Elle voit comment la Statue apprend à distinguer les corps, et à connoître celui qui lui appartient: elle explique l'origine et la génération de toutes les idées que le tact peut donner sur les grandeurs, les figures, les situations, les distances, l'espace, la durée, l'immensité, l'éternité: elle montre sensiblement toutes les causes qui peuvent déterminer, ralentir, suspendre, exciter les mouvemens de la Statue; elle la conduit de

connoissances en connoissances en la faisant passer de besoins en besoins : en un mot, c'est un enchaînement de causes et d'effets où tout est parfaitement lié. Mais ces objets sont développés par une suite d'analyses qu'il est impossible de renfermer dans un extrait.

Précis de la troisieme Partie.

On lit dans l'Encyclopédie : « Il est très-» évident que le mot *couleur* ne désigne au-» cune propriété du corps, mais seulement » une modification de notre ame ; que la » blancheur, par exemple, la rougeur, etc. » n'existent que dans nous, et nullement » dans les corps auxquels nous les rappor-» tons néanmoins par une habitude prise dès » notre enfance : c'est une chose très-singu-» liere, et digne de l'attention des Métaphy-» siciens, que ce penchant que nous avons » à rapporter à une substance matérielle et » divisible, ce qui appartient réellement à » une substance spirituelle et simple ; et rien » n'est peut-être plus extraordinaire dans les » opérations de notre ame, que de la voir » transporter hors d'elle-même, et étendre, » pour ainsi dire, ses sensations sur une subs-

» tance à laquelle elles ne peuvent apparte-
» nir. Quoi qu'il en soit, nous n'envisagerons
» gueres dans cet article le mot *couleur*, en
» tant qu'il désigne une sensation de notre
» ame. Tout ce que nous pourrions dire sur
» cet article, dépend des loix de l'union de
» l'ame et du corps qui nous sont inconnues ».

Ce phénomene, que M. d'Alembert n'entreprend pas d'expliquer, et qu'il croit dépendre de loix qui nous sont inconnues, est un des objets de la troisieme partie du Traité des sensations. Ce que dit ce philosophe prouve que, malgré tout ce qu'on a écrit sur la vue, le penchant que nous avons à rapporter les couleurs sur les objets est une chose très-singuliere, des plus extraordinaires, et dont personne n'a encore rendu raison.

Quand on dit que l'œil ne voit pas naturellement des objets colorés, le philosophe même se récrie contre une proposition qui combat ses préjugés. Cependant tout le monde reconnoît aujourd'hui que les couleurs ne sont que des modifications de notre ame : n'est-ce pas une contradiction ? Penseroit-on que l'ame apperçoit les couleurs hors d'elle, par cette seule raison qu'elle les éprouve en elle-même, si on raisonnoit con-

séquemment ? Oublions pour un moment toutes nos habitudes, transportons-nous à la création du monde, et supposons que Dieu nous dise : *Je vais produire une ame à laquelle je donnerai certaines sensations qui ne seront que les modifications de sa substance*, conclurions-nous qu'elle verroit ses sensations hors d'elle ? et si Dieu ajoutoit qu'elle les appercevra de la sorte, ne demanderions-nous pas comment cela pourra se faire ?

Or, l'œil est un organe qui se borne uniquement à modifier l'ame ; et les sensations qu'il lui transmet n'ont pas, comme le sentiment de solidité, ce double rapport qui fait que nous nous sentons, et que nous sentons tout-à-la-fois quelque chose d'extérieur à nous. Il n'a donc pas par lui-même la faculté de voir des objets colorés, il lui faut des secours pour l'acquérir.

On raisonnera de la même maniere sur l'odorat et sur l'ouïe, et cette vérité aura même alors l'avantage de choquer moins les préjugés. Aussi a-t-on fait précéder dans le Traité des sensations l'odorat et l'ouïe à la vue.

C'est le toucher qui instruit ces sens, qui par eux-mêmes n'ont que la propriété de

modifier l'ame. A peine les objets prennent sous la main certaines formes, certaines grandeurs, que l'odorat, l'ouïe, la vue et le goût répandent à l'envi leurs sensations sur eux, et les modifications de l'ame deviennent les qualités de tout ce qui existe hors d'elle.

Ces habitudes étant contractées, on a de la peine à démêler ce qui appartient à chaque sens. Cependant leur domaine est bien séparé : le toucher a seul en lui de quoi transmettre les idées de grandeurs, de figures, etc.; et la vue, privée des secours du tact, n'envoie à l'ame que des modifications simples qu'on nomme *couleurs*, comme l'odorat ne lui envoie que des modifications simples qu'on nomme *odeurs*.

Au premier moment que l'œil s'ouvre à la lumiere, notre ame est modifiée : ces modifications ne sont qu'en elles, et elles ne sauroient encore être ni étendues, ni figurées.

Quelque circonstance nous fait porter la main sur nos yeux, aussi-tôt le sentiment que nous éprouvions s'affoiblit, ou s'évanouit tout-à-fait. Nous retirons la main, ce sentiment se reproduit. Etonnés, nous répétons ces expériences, et nous jugeons ces sensa-

tions de notre ame sur l'organe que notre main touche.

Mais les rapporter à cet organe, c'est les étendre sur toute la surface extérieure que la main sent. Voilà donc déjà les modifications simples de l'ame, qui produisent au bout des yeux le phénomene de quelque chose d'étendu ; c'est l'état où se trouva d'abord l'aveugle de Cheselden, lorsqu'on lui eut abaissé les cataractes.

Par curiosité ou par inquiétude, nous portons la main devant nos yeux, nous l'éloignons, nous l'approchons, et la surface que nous voyons nous paroît changer. Nous attribuons ces changemens aux mouvemens de notre main, et nous commençons à juger que les couleurs sont à quelque distance de nos yeux.

Alors nous touchons un corps sur lequel notre vue se trouve fixée : je le suppose d'une seule couleur, bleu, par exemple. Dans cette supposition, le bleu qui paroissoit auparavant à une distance indéterminée, doit actuellement paroître à la même distance que la surface que la main touche, et cette couleur s'étendra sur cette surface comme elle s'est d'abord étendue sur la surface extérieure de

l'œil. La main dit en quelque sorte à la vue ; *le bleu est sur chaque partie que je parcours ;* et la vue, à force de répéter ce jugement, s'en fait une si grande habitude, qu'elle parvient à sentir le bleu où elle l'a jugé.

En continuant à s'exercer, elle se sent animée d'une force qui lui devient naturelle, elle s'élance d'un moment à l'autre à de plus grandes distances ; elle manie, elle embrasse des objets auxquels le toucher ne peut atteindre, et elle parcourt tout l'espace avec une rapidité étonnante.

Il est aisé de comprendre pourquoi l'œil a seul sur les autres sens l'avantage d'apprendre du toucher à donner de l'étendue à ses sensations.

Si les rayons réfléchis ne se dirigeoient pas toujours en ligne droite dans un même milieu ; si, traversant différens milieux, ils ne se brisoient pas toujours suivant des loix constantes ; si, par exemple, la plus légere agitation de l'air changeoit continuellement leur direction, les rayons réfléchis par des objets différens se réuniroient ; ceux qui viendroient d'un même objet se sépareroient, et l'œil ne pourroit jamais juger ni des grandeurs, ni des formes.

Quand même la direction des rayons seroit constamment assujétie aux loix de la dioptrique, l'œil seroit encore dans le même cas, si l'ouverture de la prunelle étoit aussi grande que la rétine : car alors les rayons qui viendroient de toute part, le frapperoient confusément.

Dans cette supposition, il en seroit de la vue comme de l'odorat : les couleurs agiroient sur elle, comme les odeurs sur le nez, et elle n'apprendroit du toucher que ce que l'odorat en apprend lui-même. Nous appercevrions toutes les couleurs pêle-mêle, nous distinguerions tout au plus les couleurs dominantes ; mais il ne nous seroit pas possible de les étendre sur des surfaces, et nous serions bien éloignés de soupçonner que ces sensations fussent par elles-mêmes capables de représenter quelque chose d'étendu.

Mais les rayons, par la maniere dont ils sont réfléchis jusques sur la rétine, sont précisément à l'œil ce que deux bâtons croisés sont aux mains. Par-là, il y a une grande analogie entre la maniere dont nous voyons, et celle dont nous touchons à l'aide de deux bâtons ; ensorte que les mains peuvent dire aux yeux, *faites comme nous*, et aussi-tôt ils font comme elles.

On pourroit faire une supposition où l'odorat apprendroit à juger parfaitement des grandeurs, des figures, des situations et des distances. Il suffiroit d'un côté de soumettre les corpusculés odoriférans aux loix de la dioptrique, et de l'autre, de construire l'organe de l'odorat à-peu-près sur le modele de celui de la vue; ensorte que les rayons odoriférans, après s'être croisés à l'ouverture, frappassent sur une membrane intérieure autant de points distincts qu'il y en a sur les surfaces d'où ils seroient réfléchis.

En pareil cas, nous contracterions bientôt l'habitude d'étendre les odeurs sur les objets, et les philosophes ne manqueroient pas de dire, que l'odorat n'a pas besoin des leçons du toucher pour appercevoir des grandeurs et des figures.

Dieu auroit pu établir que les rayons de lumiere fussent cause occasionnelle des odeurs, comme ils le sont des couleurs. Or, il me paroît aisé de comprendre, que dans un monde où cela auroit lieu, les yeux pourroient comme ici apprendre à juger des grandeurs, des figures, des situations et des distances.

Les lecteurs qui raisonnent se rendront, je

crois, à ces dernieres réflexions. Quant à ceux qui ne savent se décider que d'après leurs habitudes on n'a rien à leur dire. Ils trouveront sans doute fort étranges les suppositions que je viens de faire.

Tels sont les principes sur lesquels porte la troisieme partie du Traité des sensations. Il suffit ici de les avoir établis. On renvoie à l'ouvrage même pour un plus grand développement, et pour les conséquences qu'on en tire. On y verra sur-tout les idées qui résultent du concours des cinq sens.

Précis de la quatrieme Partie.

Tous les sens étant instruits, il n'est plus question que d'examiner les besoins auxquels il est nécessaire de satisfaire pour notre conservation. La quatrieme partie montre l'influence de ces besoins, dans quel ordre ils nous engagent à étudier les objets qui ont rapport à nous, comment nous devenons capables de prévoyance et d'industrie, les circonstances qui y contribuent : et quels sont nos premiers jugemens sur la bonté et sur la beauté des choses. En un mot, on voit comment l'homme n'ayant d'abord été qu'un animal

sentant, devient un animal réfléchissant ; capable de veiller par lui-même à sa conservation.

Ici s'acheve le système des idées qui commence avec l'ouvrage. J'en vais donner le précis.

Le mot *idée* exprime une chose que personne, j'ose le dire, n'a encore bien expliquée. C'est pourquoi on dispute sur leur origine.

Une sensation n'est point encore une idée, tant qu'on ne la considere que comme un sentiment qui se borne à modifier l'ame. Si j'éprouve actuellement de la douleur, je ne dirai pas que j'ai l'idée de la douleur, je dirai que je la sens.

Mais si je me rappelle une douleur que j'aie eue, le souvenir et l'idée sont alors une même chose ; et si je nie que je me fais l'idée d'une douleur dont on me parle, et que je n'ai jamais ressentie ; c'est que j'en juge d'après une douleur que j'ai éprouvée, ou d'après une douleur que je souffre actuellement. Dans le premier cas, l'idée et le souvenir ne different encore point. Dans le second, l'idée est le sentiment d'une douleur actuelle, modifié par les jugemens que je

porte, pour me représenter la douleur d'un autre.

Les sensations actuelles de l'ouïe, du goût, de la vue et de l'odorat ne sont que des sentimens, lorsque ces sens n'ont point encore été instruits par le toucher, parce que l'ame ne peut alors les prendre que pour des modifications d'elle-même. Mais si ces sentimens n'existent que dans la mémoire qui les rappelle ils deviennent des idées. On ne dit pas alors *j'ai le sentiment de ce j'ai été*, on dit *j'en ai le souvenir ou l'idée*.

La sensation actuelle, comme passée de solidité, est seule par elle-même tout-à-la-fois sentiment et idée. Elle est sentiment, par le rapport qu'elle a à l'ame qu'elle modifie; elle est idée, par le rapport qu'elle a à quelque chose d'extérieur.

Cette sensation nous force bientôt à juger hors de nous toutes les modifications que l'ame reçoit par le toucher, et c'est pourquoi chaque sensation du tact se trouve représentative des objets que la main saisit.

Le toucher accoutumé à rapporter ses sensations en-dehors, fait contracter la même habitude aux autres sens. Toutes nos sensations nous paroissent les qualités des objets

qui nous environnent : elles les représentent donc, elles sont des idées.

Mais il est évident que ces idées ne nous font point connoître ce que les êtres sont en eux-mêmes ; elles ne les peignent que par les rapports qu'ils ont à nous, et cela seul démontre combien sont superflus les efforts des philosophes qui prétendent pénétrer dans la nature des choses.

Nos sensations se rassemblent hors de nous, et forment autant de collections que nous distinguons d'objets sensibles. De-là deux sortes d'idées : idées simples, idées complexes.

Chaque sensation prise séparément, peut être regardée comme une idée simple ; mais une idée complexe est formée de plusieurs sensations, que nous réunissons hors de nous. La blancheur de ce papier, par exemple, est une idée simple ; et la collection de plusieurs sensations telle que solidité, forme, blancheur, etc., est une idée complexe.

Les idées complexes sont completes ou incompletes : les premieres comprennent toutes les qualités de la chose qu'elles représentent, les dernieres n'en comprennent qu'une partie. Ne connoissant pas la nature des êtres, il n'y en a point dont nous puissions nous former

former une idée complete : et nous devons nous borner à découvrir les qualités qu'ils ont par rapport à nous. Nous n'avons des idées completes qu'en métaphysique, en morale et en mathématiques, parce que ces sciences n'ont pour objet que des notions abstraites.

Si l'on demande donc ce que c'est qu'un corps, il faut répondre : *c'est cette collection de qualités que vous touchez, voyez, etc. quand l'objet est présent ; et quand l'objet est absent, c'est le souvenir des qualités que vous avez touchées, vues, etc.*

Ici les idées se divisent encore en deux especes ; j'appelle les unes sensibles, les autres intellectuelles. Les idées sensibles nous représentent les objets qui agissent actuellement sur nos sens, les idées intellectuelles nous représentent ceux qui ont disparu après avoir fait leur impression : ces idées ne different les unes des autres, que comme le souvenir differe de la sensation.

Plus on a de mémoire, plus par conséquent on est capable d'acquérir d'idées intellectuelles. Ces idées sont le fond de nos connoissances, comme les idées sensibles en sont l'origine.

Ce fond devient l'objet de notre réflexion; nous pouvons par intervalles nous en occuper uniquement, et ne faire aucun usage de nos sens. C'est pourquoi il paroît en nous comme s'il y avoit toujours été: on diroit qu'il a précédé toute espece de sensations, et nous ne savons plus le considérer dans son principe: de-là l'erreur des idées innées.

Les idées intellectuelles, si elles nous sont familieres, se retracent presque toutes les fois que nous le voulons. C'est par elles que nous sommes capables de mieux juger des objets que nous rencontrons. Continuellement elles se comparent avec les idées sensibles, et elles font découvrir des rapports qui sont de nouvelles idées intellectuelles dont le fond de nos connoissances s'enrichit.

En considérant les rapports de ressemblance, nous mettons dans une même classe tous les individus où nous remarquons les mêmes qualités: en considérant les rapports de différence, nous multiplions les classes, nous les subordonnons les unes aux autres, ou nous les distinguons à tous égards. De-là les especes, les genres, les idées abstraites et générales.

Mais nous n'avons point d'idée générale qui

n'ait été particuliere. Un premier objet que nous avons occasion de remarquer, est un modele auquel nous rapportons tout ce qui lui ressemble; et cette idée qui n'a d'abord été que singuliere, devient d'autant plus générale que notre discernement est moins formé.

Nous passons donc tout-à-coup des idées particulieres à de très-générales, et nous ne descendons à des idées subordonnées, qu'à mesure que nous laissons moins échapper les différences des choses.

Toutes ces idées ne forment qu'une chaîne: les sensibles se lient à la notion de l'étendue; ensorte que tous les corps ne nous paroissent que de l'étendue différemment modifiée; les intellectuelles se lient aux sensibles d'où elles tirent leur origine, aussi se renouvellent-elles souvent à l'occasion de la plus légere impression qui se fait sur les sens. Le besoin qui nous les a données, est le principe qui nous les rend; et si elles passent et repassent sans cesse devant l'esprit, c'est que nos besoins se repetent et se succedent continuellement.

Tel est, en général, le système de nos idées. Pour le rendre aussi simple et aussi clair, il falloit avoir analysé les opérations des sens.

Les philosophes n'ont pas connu cette analyse, et c'est pourquoi ils ont tous laissé du vague sur cette matiere (1).

---

(1) « Lorsque nous parlons des idées (dit l'auteur de » la logique de Port-Royal, part. 1, ch. 1.) nous n'appe- » lons point de ce nom les images qui sont peintes en la » fantaisie ; mais tout ce qui est dans notre esprit lorsque » nous pouvons dire, avec vérité, que nous concevons » une chose, de quelque maniere que nous la concevions ». On voit combien cela est vague. Descartes a été tout aussi confus sur cette matiere. Mallebranche et Léibnitz n'ont fait que des systêmes ingénieux. Locke a mieux réussi ; mais il laisse encore de l'obscurité, parce qu'il n'a pas assez démêlé toutes les opérations des sens. Enfin, M. de Buffon dit que *les idées ne sont que des sensations comparées*, et il n'en donne pas d'autre explication. C'est peut-être ma faute, mais je n'entends pas ce langage. Il me semble que pour comparer deux sensations, il faut déjà avoir quelque idée de l'une et de l'autre. Voilà donc des idées avant d'avoir rien comparé.

FIN du Traité des Sensations.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

DESSEIN de cet Ouvrage. page 3

PREMIERE PARTIE.

Des sens qui, par eux-mêmes, ne jugent pas des objets extérieurs.

CHAPITRE I. *Des premieres connoissances d'un homme borné au sens de l'odorat.* 11

§. 1. La Statue bornée à l'odorat, ne peut connoître que des odeurs. *ibid.*

§. 2. Elle n'est par rapport à elle que les odeurs qu'elle sent. 12

§. 3. Elle n'a aucune idée de la matiere. *ibid.*

§. 4. On ne peut pas être plus borné dans ses connoissances. *ibid.*

CHAP. II. *Des opérations de l'entendement dans*

un homme borné au sens de l'odorat ; et comment les différens degrés de plaisir et de peine sont le principe de ces opérations. page 13

§. 1. La Statue est capable d'attention. *ibid.*
§. 2. De jouissance et de souffrance. *ibid.*
§. 3. Mais sans pouvoir former des desirs. 14
§. 4. Plaisir et douleur principes de ses opérations. 15
§. 5. Combien elle seroit bornée, si elle étoit sans mémoire. 16
§. 6. Naissance de la mémoire. *ibid.*
§. 7. Partage de la capacité de sentir entre l'odorat et la mémoire. *ibid.*
§. 8. La mémoire n'est donc qu'une maniere de sentir. 17
§. 9. Le sentiment peut en être plus vif que celui de la sensation. *ibid.*
§. 10. La Statue distingue en elle une succession. 18
§. 11. Comment elle est active et passive. *ibid.*
§. 12. Elle ne peut pas faire la différence de ces deux états. 19
§. 13. La mémoire devient en elle une habitude. 20
§. 14. Elle compare. *ibid.*
§. 15. Juge. 21
§. 16. Ces opérations tournent en habitude. *ibid.*
§. 17. Elle devient capable d'étonnement. 22
§. 18. Cet étonnement donne plus d'activité aux opérations de l'ame. 23
§. 19. Idées qui se conservent dans la mémoire. *ibid.*
§. 20. Liaison de ces idées. 24
§. 21. Le plaisir conduit la mémoire. 25
§. 22. Deux especes de plaisirs et de peines. *ibid.*

§. 23. Différens degrés dans l'un et dans l'autre. 26
§. 24. Il n'y a d'état indifférent que par comparaison. 27
§. 25. Origine du besoin. 28
§. 26. Comment il détermine les opérations de l'ame. 29
§. 27. Activité qu'il donne à la mémoire. 32
§. 28. Cette activité cesse avec le besoin. 33
§. 29. Différence de la mémoire et de l'imagination. *ibid.*
§. 30. Cette différence échappe à la Statue. 35
§. 31. Son imagination plus active que la nôtre. *ibid.*
§. 32. Cas unique où elle peut être sans action. 37
§. 33. Comment elle rentre en action. *ibid.*
§. 34. Elle donne un nouvel ordre aux idées. *ibid.*
§. 35. Les idées ne se lient différemment, que parce qu'il s'en fait de nouvelles comparaisons. 38
§. 36. C'est à cette liaison que la Statue reconnoît les manieres d'être qu'elle a eues. 39
§. 37. Elle ne sauroit se rendre raison de ce phénomene. *ibid.*
§. 38. Comment les idées se conservent et se renouvellent dans la mémoire. *ibid.*
§. 39. Enumération des habitudes contractées par la Statue. 41
§. 40. Comment ses habitudes s'entretiendront. *ibid.*
§. 41. Se fortifieront. 42
§. 42. Quelles sont les bornes de son discernement. 43

CHAP. III. *Des desirs, des passions, de l'amour, de la haine, de l'espérance, de la crainte et de la volonté, dans un homme borné au sens de l'odorat.* 46

§. 1. Le desir n'est que l'action des facultés. *ibid.*

§. 2. Ce qui en fait la foiblesse ou la force. 46
§. 3. Une passion est un desir dominant. 47
§. 4. Comment une passion succede à une autre. 48
§. 5. Ce que c'est que l'amour et la haine. *ibid.*
§. 6. L'un et l'autre susceptibles de différens degrés. 49
§. 7. La Statue ne peut aimer qu'elle-même. *ibid.*
§. 8. Principe de l'espérance et de la crainte. *ibid.*
§. 9. Comment la volonté se forme. 50
CHAP. IV. *Des idées d'un homme borné au sens de l'odorat.* 52
§. 1. La Statue a les idées de contentement et de mécontentement. *ibid.*
§. 2. Ces idées sont abstraites et générales. *ibid.*
§. 3. Une odeur n'est pour la Statue qu'une idée particuliere. 53
§. 4. Comment le plaisir en général devient l'objet de sa volonté. 54
§. 5. Elle a des idées de nombre. *ibid.*
§. 6. Elle ne les doit qu'à sa mémoire. 55
§. 7. Jusqu'où elle peut les étendre. *ibid.*
§. 8. Elle connoît deux sortes de vérités : des vérités particulieres : des vérités générales. 57
§. 9. Elle a quelque idée du possible. 58
§. 10. Peut-être encore de l'impossible. 59
§. 11. Elle a l'idée d'une durée passée. 61
§. 12. D'une durée à venir. *ibid.*
§. 13. D'une durée indéfinie. 62
§. 14. Cette durée est pour elle une éternité. 63
§. 15. Il y a en elle deux successions. *ibid.*
§. 16. L'une de ces successions mesure les momens de l'autre. 64

§. 17. L'idée de la durée n'est pas absolue. 65
§. 18. Supposition qui le rend sensible. 66

CHAP. V. *Du sommeil, et des songes d'un homme borné à l'odorat.* 70
§. 1. Comment l'action des facultés se ralentit. *ibid.*
§. 2. Etat de sommeil. *ibid.*
§. 3. Etat de songe. 71
§. 4. En quoi il differe de la veille. *ibid.*
§. 5. La Statue n'en sauroit faire la différence. 72

CHAP. VI. *Du* MOI *ou de la personnalité d'un homme borné à l'odorat.* *ibid.*
§. 1. De la personnalité de la Statue. *ibid.*
§. 2. Elle ne peut pas dire *moi* au premier moment de son existence. 73
§. 3. Son *moi* est tout-à-la-fois la conscience de ce qu'elle est, et le souvenir de ce qu'elle a été. *ibid.*

CHAP. VII. *Conclusion des chapitres précédens.* 75
§. 1. Avec un seul sens, l'ame a le germe de toutes ses facultés. *ibid.*
§. 2. La sensation renferme toutes les facultés de l'ame. 76
§. 3. Le plaisir et la douleur en sont le seul mobile. *ibid.*
§. 4. On peut appliquer aux autres sens ce qui vient d'être dit sur l'odorat. 78

CHAP. VIII. *D'un homme borné au sens de l'ouïe.* *ibid.*
§. 1. La Statue bornée au sens de l'ouïe est tout ce qu'elle entend. *ibid.*

§. 2. Deux sortes de sensations de l'ouïe. 79
§. 3. La Statue ne distingue plusieurs bruits, qu'autant qu'ils se succedent. 80
§. 4. Il en est de même des sons. 81
§. 5. Elle acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat. 82
§. 6. Les plaisirs de l'oreille consistent principalement dans l'harmonie. *ibid.*
§. 7. Cette harmonie cause une émotion qui ne suppose point d'idées acquises. *ibid.*
§. 8. Ces plaisirs sont, comme ceux de l'odorat, susceptibles de différens degrés. 83
§. 9. Les plus vifs supposent une oreille exercée. 84
§. 10. Et tous, une oreille bien organisée. *ibid.*
§. 11. La Statue peut parvenir à distinguer un bruit et un chant, qui se font entendre ensemble. *ibid.*
§. 12. Une suite de sons se lie mieux dans la mémoire qu'une suite de bruits. 86

CHAP. IX. *De l'odorat et de l'ouïe réunis.* 87

§. 1. Ces deux sens réunis ne donnent l'idée d'aucune chose extérieure. *ibid.*
§. 2. D'abord la Statue ne distingue pas les sons des odeurs qui viennent à elle en même-tems. *ibid.*
§. 3. Elle apprend ensuite à les distinguer. 88
§. 4. Son être lui paroît acquérir une double existence. *ibid.*
§. 5. Sa mémoire est plus étendue qu'avec un seul sens. 89
§. 6. Elle forme plus d'idées abstraites. *ibid.*

CHAP. X. *Du goût seul, et du goût joint à l'odorat et à l'ouïe.* 90

§. 1. La Statue acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat. *ibid.*

§. 2. Le goût contribue plus que l'odorat et que l'ouïe, à son bonheur et à son malheur. 91

§. 3. Discernement qu'elle fait des sensations qu'ils lui transmettent. 92

§. 4. Le goût peut nuire aux autres sens. *ibid.*

§. 5. Avantages résultans de la réunion de ces sens. 93

§. 6. Doute sur leurs effets. *ibid.*

CHAP. XI. *D'un homme borné au sens de la vue.* 94

§. 1. Préjugés et considérations qui le combattent. *ibid.*

§. 2. La Statue n'apperçoit les couleurs que comme des manieres d'être d'elle-même. 99

§. 3. Au premier instant, elle les voit confusément. *ibid.*

§. 4. Comment elle les discerne ensuite les unes après les autres. 100

§. 5. Comment elle en discerne plusieurs à-la-fois. 104

§. 6. Bornes de son discernement à ce sujet. 106

§. 7. Elle a avec ce sens un moyen de plus pour se procurer ce qu'elle desire. 107

§. 8. Comment elle se sent en quelque sorte étendue. 108

§. 9. Elle n'a point d'idée de figure. 111

§. 10. Elle n'a point d'idée de situation ni de mouvement. 115

CHAP. XII. *De la vue avec l'odorat, l'ouïe et le goût.* 117

§. 1. Effets produits par la réunion de ces sens. 117
§. 2. Ignorance d'où la Statue ne peut sortir. *ibid.*
§. 3. Jugemens qu'elle pourroit porter. 118

SECONDE PARTIE.

Du Toucher, ou du seul sens qui juge par lui-même des objets extérieurs.

CHAPITRE I. *Du moindre degré de sentiment où l'on peut réduire un homme borné au sens du toucher.* 120

§. 1. Sentiment fondamental de la Statue. *ibid.*
§. 2. Il est susceptible de modifications. 121
§. 3. Il est la même chose que le *moi*. *ibid.*

CHAP. II. *Cet homme borné au moindre degré de sentiment, n'a aucune idée d'étendue ni de mouvement.* 122

§. 1. Existence bornée au sentiment fondamental. *ibid.*
§. 2. Ce sentiment ne donne aucune idée d'étendue. *ibid.*
§. 3. Devenu plus vif, il n'en donne point encore. 123
§. 4. Il peut même n'en pas donner, quoique modifié. 124
§. 5. Dans cet état, la Statue n'a point d'idée de mouvement. 125

CHAP. III. *Comment cet homme demeurant immobile, commence à se sentir en quelque sorte étendu.* 126

§. 1. La Statue ne démêle les sensations qu'elle éprouve à-la-fois, qu'après les avoir remarquées successivement. *ibid.*

§. 2. Sentiment qu'elle a de son étendue. 128

CHAP. IV. *Comment cet homme ayant l'usage de ses mains, commence à découvrir son corps, et apprend qu'il y a quelque chose hors de lui.* 129

§. 1. Le bras de la Statue se meut. *ibid.*

§. 2. Sensation à laquelle elle doit la connoissance des corps. *ibid.*

§. 3. A quoi elle reconnoît le sien. 131

§. 4. Comment elle découvre qu'il y en a d'autres. 132

§. 5. A quoi se réduit l'idée qu'elle a des corps. 133

§. 6. Son étonnement de n'être pas tout ce qu'elle touche. *ibid.*

§. 7. Effets de cet étonnement. 134

§. 8. A chaque chose qu'elle touche, elle croit toucher tout. *ibid.*

§. 9. Comment elle a appris à toucher. *ibid.*

CHAP. V. *Du plaisir, de la douleur, des besoins et des desirs dans un homme borné au sens du toucher.* 136

§. 1. La Statue a du plaisir à démêler les différentes parties de son corps. *ibid.*

§. 2. A se mouvoir. 137
§. 3. A manier les objets. *ibid.*
§. 4. A s'en faire des idées. 138
§. 5. Elle est plus exposée à la douleur, qu'avec les autres sens. 139
§. 6. En quoi consiste ses desirs. *ibid.*
§. 7. Quel en est l'objet. 140

CHAP. VI. *De la maniere dont un homme, borné au sens du toucher, commence à découvrir l'espace.* 141

§. 1. Le plaisir regle les mouvemens de la Statue. *ibid.*
§. 2. Elle devient capable de curiosité. 144
§. 3. Elle ne l'étoit pas avec les autres sens. *ibid.*
§. 4. La curiosité est un des principaux motifs de ses actions. 145
§. 5. La douleur suspend le desir qu'elle a de se mouvoir. *ibid.*
§. 6. Ce desir renaît accompagné de crainte. 146
§. 7. Circonstance où la crainte l'auroit entierement étouffé. 147
§. 8. Crainte qui donne occasion à une sorte d'industrie. *ibid.*

CHAP. VII. *Des idées que peut acquérir un homme borné au sens du toucher.* 148

§. 1. Le plaisir et la douleur également nécessaires à l'instruction de la Statue. *ibid.*
§. 2. Ils déterminent seuls le nombre et l'étendue de ses connoissances. 149
§. 3. Ordre dans lequel elle acquerra des idées. 150

§. 4. Premieres idées qu'elle acquiert. 150
§. 5. Sa curiosité en devient plus grande. 151
§. 6. Combien elle a d'activité. 152
§. 7. La Statue se fait des idées de figure. 153
§. 8. En comparant les qualités contraires. 154
§. 9. Comment on peut juger des idées qu'elle se fait des corps. 155
§. 10. Deux sortes de sensations qu'elle peut comparer. *ibid.*
§. 11. Ses jugemens sur les sensations simples. 156
§. 12. Ses jugemens sur les sensations composées. 157
§. 13. Pour les uns et pour les autres, l'opération de l'esprit est la même. 158
§. 14. La Statue devient capable de réflexion. 159
§. 15. Ce qu'est un corps à son égard. 160
§. 16. De quelles qualités elle compose les objets. 161
§. 17. Elle se fait des idées abstraites. 162
§. 18. On n'en sauroit déterminer le nombre. 163
§. 19. Elle étend ses idées sur les nombres. 164
§. 20. Ses autres idées en sont plus distinctes. 165
§. 21. Elle ne s'éleve pas aux notions abstraites d'être et de substance. *ibid.*
§. 22. Les philosophes, à ce sujet, n'en savent pas plus qu'elle. 166
§. 23. Idées qu'elle *ibid.*
§. 24. De l'espace. 167
§. 25. De l'immensité. 168
§. 26. De l'éternité. 169
§. 27. Les deux dernieres ne sont qu'une illusion de son imagination. 170
§. 28. Les Sensations sont des idées pour la Statue. *ibid.*

§. 29. En quoi elles different des idées intellectuelles. 170
§. 30. Différence que la Statue met entre ses idées et ses sensations. 171
§. 31. Si les sensations sont la source de ses connoissances, les idées en deviennent le fond. 172
§. 32. Sans les idées elle jugeroit mal des objets qu'elle touche. *ibid.*
§. 33. Elle ne remarque pas que dans l'origine les idées et les sensations sont la même chose. 173
§. 34. Mauvais raisonnemens qu'elle pourroit faire. 174
§. 35. Conclusion de ce chapitre. 176

CHAP. VIII. *Observations propres à faciliter l'intelligence de ce qui sera dit en traitant de la vue.* 177

§. 1. Objet de ce chapitre. *ibid.*
§. 2. Comment la Statue peut juger des distances et des situations à l'aide d'un bâton. *ibid.*
§. 3. Avec deux. 178
§. 4. Elle rapporte sa sensation à l'extrémité opposée à ce qu'elle saisit. 180
§. 5. Elle se fait une espece de géométrie. 181

CHAP. IX. *Du repos, du sommeil et du réveil dans un homme borné au sens du toucher.* 183

§. 1. Le repos de la Statue. *ibid.*
§. 2. Son sommeil. 184
§. 3. Son réveil. *ibid.*
§. 4. Elle prévoit qu'elle repassera par ces états. 185
§. 5. A quoi elle les distingue. *ibid.*

§. 6. Elle

§. 6. Elle ne se fait pas d'idée de l'état du sommeil. page 186

CHAP. X. *De la mémoire, de l'imagination et des songes dans un homme borné au sens du toucher.* 187

§. 1. Comment les idées se lient dans la mémoire. *ibid.*
§. 2. Elles se lient toutes à celles de l'étendue. 188
§. 3. Le souvenir en est plus fort et plus durable. *ibid.*
§. 4. En quoi consiste l'imagination de la Statue. 189
§. 5. La réflexion se joint à l'imagination. 190
§. 6. Sens le plus étendu, dans lequel on peut prendre le mot *imagination.* *ibid.*
§. 7. Jouissance à laquelle le toucher et l'imagination concourent. 191
§. 8. Excès où l'imagination fait tomber la Statue. *ibid.*
§. 9. Etat de songe. 192
§. 10. Cause des songes et de désordre dans lequel ils retracent les idées. *ibid.*
§. 11. Sentiment de la Statue au réveil. 194
§. 12. Son embarras sur l'état de songe et sur celui de veille. *ibid.*
§. 13. Pourquoi elle a des songes dont elle se souvient, et d'autres qu'elle a oubliés. 195

CHAP. XI. *Du principal organe du toucher.* 197

§. 1. La mobilité et la flexibilité des organes est nécessaire pour acquérir des idées par le tact. *ibid.*
§. 2. Mais plus de mobilité et de flexibilité seroit inutile, ou même contraire. 198
§. 3. Il ne manque donc rien à la Statue à cet égard. 200

TROISIEME PARTIE.

Comment le Toucher apprend autres sens à juger des objets extérieurs.

CHAPITRE I. *Du toucher avec l'odorat.* p. 202
§. 1. Jugement de la Statue sur les odeurs. *ibid.*
§. 2. Elle n'imagine pas quelle peut être la cause de ces sensations. *ibid.*
§. 3. Elle est deux êtres différens. 203
§. 4. Elle commence à soupçonner que les odeurs lui viennent des corps. *ibid.*
§. 5. Elle découvre en elle l'organe de l'odorat. 204
§. 6. Elle juge les odeurs dans les corps. *ibid.*
§. 7. Elle les sent dans les corps. 205
§. 8. Les odeurs deviennent les qualités des corps. *ibid.*
§. 9. Combien elle a de peine à se familiariser avec ses jugemens. *ibid.*
§. 10. Elle distingue deux especes de corps. 206
§. 11. Et plusieurs especes de corps odoriférans. *ibid.*
§. 12. Discernement qu'acquiert le sens de l'odorat. 207
§. 13. Jugemens qui se confondent avec les sensations. 208
§. 14. Jugemens qui ne s'y confondent pas. 209
CHAP. II. *De l'ouïe, de l'odorat et du tact réunis.* 211
§. 1. Etat de la Statue au moment que nous lui rendons l'ouïe. *ibid.*

§. 2. Elle découvre en elle l'organe de l'ouïe. page 212
§. 3. Elle juge les sons dans les corps. *ibid.*
§. 4. Elle les y entend. *ibid.*
§. 5. Elle se fait une habitude de cette maniere d'entendre. 213
§. 6. Discernement de son oreille. 214
§. 7. Elle juge à l'ouïe des distances et des situations. *ibid.*
§. 8. Erreur où l'on pourroit la faire tomber. 216

CHAP. III. *Comment l'œil apprend à voir la distance, la situation, la figure, la grandeur et le mouvement des corps.* 217

§. 1. Etat de la Statue lorsque la vue lui est rendue. *ibid.*
§. 2. Pourquoi l'œil ne peut être instruit que par le toucher. *ibid.*
§. 3. Elle sent les couleurs au bout de ses yeux. 219
§. 4. Elle leur voit former une surface. 220
§. 5. Cette surface lui paroît immense. 221
§. 6. Tout y est peint confusément. *ibid.*
§. 7. La Statue juge cette surface loin d'elle. 222
§. 8. Elle voit les couleurs sur les corps. *ibid.*
§. 9. Expériences qui achevent de lui faire contracter cette habitude. 223
§. 10. Elle voit les objets à la distance où elle les touche. 224
§. 11. Elle apprend à voir un globe. 225
§. 12. Elle le distingue d'un cube. 226
§. 13. Comment ses yeux sont en cela guidés par le toucher. *ibid.*
§. 14. Secours qu'ils tirent de la mémoire. 227

§. 15. Ils jugent des situations. page 228
§. 16. Ils ne voient point double. 229
§. 17. Ils jugent des grandeurs. 230
§. 18. Et du mouvement. *ibid.*
§. 19. Ils ne voient pas encore hors de la portée de la main. 231
§. 20. Comment les objets qui sont au-delà se montrent à eux. 232
§. 21. Ils apprennent à voir hors de la portée de la main. 234
§. 22. Pourquoi les objets qui s'éloignent, leur paroissent diminuer insensiblement. 236
§. 23. Comment ils apprennent à se passer du secours du tact. 238
§. 24. Pourquoi ils se tromperont. 239
§. 25. Ils seront en contradiction avec le toucher. 240
§. 26. Et même avec eux. 241
§. 27. Ils jugent de la distance par la grandeur. 242
§. 28. Par la netteté des images. *ibid.*
§. 29. Ils jugent des grandeurs par la distance. 243
§. 30. Ils jugent des distances et des grandeurs par les objets intermédiaires. 244
§. 31. Cas où ils ne jugent plus des grandeurs ni des distances. 245
§. 32. Effets qui résultent des grandeurs comparées. 246
§. 33. L'entier usage de la vue nuit à la sagacité des autres sens. 248

CHAP. IV. *Pourquoi on est porté à attribuer à la vue des idées qu'on ne doit qu'au toucher. Par quelle suite de réflexions on est parvenu à détruire ce préjugé.* 249

§. 1. Pourquoi on a de la peine à se persuader que l'œil a besoin d'apprentissage. page 249
§. 2. Suppositions qui achevent de détruire ce préjugé. 250
§. 3. Soupçons et réflexions qui ont amené cette découverte. 252

CHAP. V. *D'un aveugle-né, à qui les cataractes ont été abaissées.* 257

§. 1. L'aveugle-né ne vouloit pas se prêter à l'opération. *ibid.*
§. 2. Etat de ses yeux avant l'opération. 258
§. 3. Après l'opération, les objets lui paroissent au bout de l'œil. *ibid.*
§. 4. Et fort grands. 259
§. 5. Il ne les discerne ni à la forme, ni à la grandeur. 260
§. 6. Il n'imagine pas comment l'un peut être à la vue plus petit que l'autre. 261
§. 7. Il n'apprend à voir qu'à force d'étude. *ibid.*
§. 8. Objets qu'il voyoit avec plus de plaisir. 262
§. 9. Son étonnement à la vue d'un relief peint. 263
§. 10. A la vue d'un portrait en miniature. 264
§. 11. Prévention où il étoit. *ibid.*
§. 12. Il y avoit pour lui plusieurs manieres de voir. *ibid.*
§. 13. Le noir lui étoit désagréable. 265
§. 14. Comment il vit, lorsque l'opération eut été faite sur les deux yeux. *ibid.*
§. 15. Difficulté qu'il avoit à diriger ses yeux. 266

CHAP. VI. *Comment on pourroit observer un*

aveugle-né, à qui on abaisseroit les cataractes. page 267
§. 1. Précaution à prendre. *ibid.*
§. 2. Observations à faire. 268
§. 3. Moyen à employer. 269
CHAP. VII. *De l'idée que la vue, jointe au toucher, donne de la durée.* 270
§. 1. Etonnement de la Statue la premiere fois qu'elle remarque le passage du jour à la nuit, et de la nuit au jour. *ibid.*
§. 2. Bientôt ces révolutions lui paroissent naturelles. 271
§. 3. Le cours du soleil devient la mesure de sa durée. 272
§. 4. Elle en a une idée plus distincte de la durée. 273
§. 5. Trois choses concourent à l'idée de la durée. 274
§. 6. D'où viennent les apparences des jours longs et des années courtes, des jours courts et des années longues. 275
CHAP. VIII. *Comment la vue ajoutée au toucher donne quelque connoissance de la durée du sommeil, et apprend à distinguer l'état de songe de l'état de veille.* 277
§. 1. Comment la vue fait connoître la durée du sommeil. *ibid.*
§. 2. Et fait connoître l'illusion des songes. *ibid.*
CHAP. IX. *De la chaîne des connoissances, des abstraction et des desirs, lorsque la vue est ajoutée au toucher, à l'ouïe et à l'odorat.* 279
§. 1. Idée principale, à laquelle les sensations se lient. *ibid.*

§. 2. Depuis la réunion de la vue au toucher, l'idée de Sensation est plus générale. page 280
§. 3. Chaque couleur devient une idée abstraite. *ibid.*
§. 4. La vue devient active. 281
§. 5. Elle en est plus sensiblement le siege du desir. *ibid.*
§. 6. L'imagination s'exerce moins à retracer les couleurs. *ibid.*
§. 7. Empire des sens les uns sur les autres. *ibid.*

CHAP. X. *Du goût réuni au toucher.* 282

§. 1. Ce sens n'a presque pas besoin d'apprentissage. *ibid.*
§. 2. La faim sentie pour la premiere fois, n'a point d'objet déterminé. *ibid.*
§. 3. Elle fait saisir indifféremment tout ce qui se présente. 283
§. 4. La Statue découvre des nourritures qui lui sont propres. *ibid.*
§. 5. Elle en fait l'objet de ses desirs. 284

CHAP. XI. *Observations générales sur la réunion des cinq sens.* 285

§. 1. Idées générales que la Statue se fait de ses sensations. *ibid.*
§. 2. Comment son imagination perd de son activité. 286
§. 3. Liaison de toutes les especes de sensations dans la mémoire. 287
§. 4. Activité qu'acquiert la Statue par la réunion du toucher aux autres sens. 288
§. 5. Comment ses desirs embrassent l'action de toutes les facultés. *ibid.*

QUATRIEME PARTIE.

Des besoins, de l'industrie et des idées d'un homme seul qui jouit de tous ses sens.

CHAPITRE I. *Comment cet homme apprend à satisfaire à ses besoins avec choix.* page 290

§. 1. La Statue sans besoins. *ibid.*
§. 2. Avec des besoins faciles à satisfaire. 291
§ 3. Difficiles à satisfaire. 293
§. 4. La Statue encore sans prévoyance. *ibid.*
§. 5. Comment elle en devient capable. 294
§. 6. Progrès de sa raison à cet égard. 296
§. 7. L'ordre de ses études est déterminé par ses besoins. 297
§. 8. Et principalement par le besoin de nourriture. 298
§. 9. Jugemens qui donnent plus d'étendue à ce besoin. 299
§. 10. Excès où tombe la Statue. 300
§. 11. Elle en est punie. 301
§. 12. Combien il étoit nécessaire de l'avertir par la douleur. *ibid.*

CHAP. II. *De l'état d'un homme abandonné à lui-même, et comment les accidens auxquels il est exposé contribuent à son instruction.* 303

§. 1. Circonstances où la Statue ne se borne pas à l'étude des objets propres à la nourrir. page 303
§. 2. Elle s'étudie. 304
§. 3. Elle étudie les objets. *ibid.*
§. 4. Accidens auxquels elle est exposée. 306
§. 5. Comment elle apprend à s'en garantir. 307
§. 6. Autres accidens. 309
§. 7. Conclusion. 310

CHAP. III. *Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter de la bonté et de la beauté des choses.* 311

§. 1. Définition des mots *bonté* et *beauté*. *ibid.*
§. 2. La Statue a des idées du bon et du beau. 312
§. 3. Le bon et le beau ne sont pas absolus. *ibid.*
§. 4. Ils se prêtent mutuellement des secours. 313
§. 5. L'utilité contribue à l'un et à l'autre. *ibid.*
§. 6. La nouveauté et la rareté y contribuent aussi. *ibid.*
§. 7. Deux sortes de bontés et de beautés. 314
§. 8. Comment la Statue y est sensible. 315
§. 9. Pourquoi elle a à ce sujet moins d'idées que nous. 316

CHAP. IV. *Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter des objets dont il dépend.* 317

§. 1. La Statue croit que tout ce qui agit sur elle agit avec dessein. *ibid.*
§. 2. Superstitions où ce préjugé l'entraîne. 318

CHAP. V. *De l'incertitude des jugemens que nous portons sur l'existence des qualités sensibles.* 320

§. 1. Nos jugemens sur l'existence des qualités sensibles pourroient absolument être faux. page 320
§. 2. Plus de certitude à cet égard nous seroit inutile. 322
CHAP. VI. *Considérations sur les idées abstraites et générales, que peut acquérir un homme qui vit hors de toute société.* 323
§. 1. La Statue n'a point d'idée générale, qui n'ait été particuliere. *ibid.*
§. 2. En quoi consiste l'idée qu'elle a d'un objet présent. 324
§. 3. D'un objet absent. *ibid.*
§. 4. Comment de particulieres ses idées deviennent générales. *ibid.*
§. 5. Comment d'une idée générale elle descend à de moins générales. 326
§. 6. Elle généralise à proportion qu'elle voit plus confusément. 327
§. 7. Objets dont elle ne prend aucune connoissance. 328
§. 8. Dans quel ordre elle se fait des idées d'espece. *ibid.*
§. 9. Son ignorance sur la nature des choses. 329
§. 10. Commune aux philosophes. 330
§. 11. Les idées qu'elle a des objets sont confuses. *ibid.*
§. 12. Ses idées abstraites sont de deux especes ; les unes confuses, les autres distinctes. 331
§. 13. Elle connoît deux sortes de vérités. 332
CHAP. VII. *D'un homme trouvé dans les forêts de Lithuanie.* 333
§. 1. Circonstances où le besoin de nourriture engourdit toutes les facultés de l'ame. *ibid.*
§. 2. Enfant trouvé dans les forêts de Lithuanie. 335

§. 3. Pourquoi on dit qu'il ne donnoit aucun signe de raison. page 335
§. 4. Pourquoi il oublia son premier état. 336

CHAP. VIII. *D'un homme qui se souviendroit d'avoir reçu successivement l'usage de ses sens.* 338

§. 1. La Statue compare l'état où elle est à celui où elle étoit quand elle ne connoissoit rien hors d'elle. *ibid.*
§. 2. Elle se rappelle comment elle a découvert son corps et d'autres objets. 341
§. 3. Elle se rappelle comment le toucher instruit les autres sens. 343
§. 4. Elle se rappelle comment les plaisirs et les peines ont été le premier mobile de ses facultés. 346
§. 5. Elle réfléchit sur les jugemens dont elle s'est fait une habitude. 349
§. 6. Elle réfléchit sur l'ignorance où elle est d'elle-même. 350

CHAP. IX. *Conclusion.* 351

§. 1. Dans l'ordre naturel, tout vient des sensations. *ibid.*
§. 2. Cette source n'est pas également abondante pour tous les hommes. 353
§. 3. L'homme n'est rien qu'autant qu'il a acquis. 355

AVANT-PROPOS. 357

Dissertation sur la Liberté. 358

§. 1. Supposition où la Statue ne trouve point d'obstacle à ses desirs. *ibid.*

§. 2. Où ses desirs sont en équilibre. 358
§. 3. Où ils sont supérieurs les uns aux autres. 359
§. 4. Où ils trouvent des obstacles et l'exposent à des peines. *ibid.*
§. 5. Elle se repent. 360
§. 6. Elle sent qu'il lui importe de délibérer. 361
§. 7. Elle délibere. *ibid.*
§. 8. Elle résiste à ses desirs. *ibid.*
§. 9. Les passions violentes lui enlevent seules le pouvoir de délibérer. 362
§. 10. Dans tout autre cas elle tient ce pouvoir des connoissances qu'elle a acquises. *ibid.*
§. 11. Elle a en conséquence le pouvoir d'agir et de ne pas agir. 363
§. 12. Elle est donc libre. 364
§. 13. Pouvoir qui n'est pas nécessaire à la Liberté. *ibid.*
§. 14. Pouvoir qui constitue la Liberté. 365
§. 15. L'exercice de ce pouvoir suppose des connoissances. *ibid.*
§. 16. Les connoissances les plus exactes font faire le meilleur usage de la Liberté. 366
§. 17. Dépendance qui n'est pas contraire à la Liberté. 367
§. 18. En quoi consiste la Liberté. 368
Réponse à un reproche qui m'a été fait sur le projet exécuté dans le Traité des Sensations. 369
Extrait raisonné du Traité des Sensations. 377

Fin de la Table.